TOME XXVIII. N° 20. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 JANV. 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Lettres à mes nièces

Les nièces de Lamartine, à qui ces lettres inédites furent adressées, sont les filles d'une de ses sœurs, Mme de Cessiat. Elles étaient au nombre de cinq : Alix, Célénie, Valentine, et deux jumelles, Cécile et Alphonsine. Le poète, après la mort de sa mère, bientôt suivie de celle de sa fille Julia, en 1832, *au cours du voyage en Orient, tomba dans une telle détresse morale que sa sœur lui confia les deux jumelles pour qu'il les emmenât avec lui à Paris, l'hiver, et que leur présence fît diversion à son chagrin. Elles étaient à peu près de l'âge de Julia, et grâce à elles, Lamartine sentit moins le vide laissé à son foyer par la mort de sa fille. Plus tard, les deux jeunes filles furent remplacées auprès de lui par leur sœur Valentine.*

L'été, la compagnie manquait encore moins à Lamartine. Mme de Cessiat, qui était veuve depuis 1827, *était revenue se fixer à Mâcon avec ses cinq filles et son fils. A la belle saison, elle suivait les Lamartine à Saint-Point. Les jeunes filles entouraient leur oncle, copiaient ses œuvres, l'accompagnaient dans ses promenades à cheval.*

Célénie se maria en 1837, *Alix l'année suivante. Mais celle-ci devint veuve trois ans après. Son malheur l'éprouva tant que sa mère décida de l'emmener à Nice, dont on lui recommandait, d'autre part, le climat pour Cécile assez souffrante. Toute la famille fut du voyage, sauf Célénie.*

C'est alors — janvier 1842 *— que commença la correspondance*

entre Lamartine et ses nièces, qu'il n'avait pas vues partir sans inquiétude. On n'allait pas à Nice aussi commodément qu'aujourd'hui. Valentine assumait la charge de secrétaire pour toute la famille et c'est à elle que Lamartine adressait la plupart de ses lettres, destinées aussi à ses sœurs. Au milieu de ses affaires et de ses soucis, cette correspondance était un délassement auquel il se plaisait.

Les fragments qu'on va lire se rapportent aux années 1847, 1848 *et* 1849, *durant lesquelles la vie politique de Lamartine est particulièrement intéressante* (1).

1847

26 *janvier* 1847. — Ma chère Valentine, tu sais pourquoi je ne t'ai pas encore écrit, c'est que j'ai été malade huit jours, et accablé de plus de travail d'heure en heure. Le fardeau était plus lourd, il est encore au delà de mes forces : les *Girondins* à refaire, la Chambre à suivre de l'œil, les visites à recevoir, les corrections à envoyer et renvoyer. Pas un moment, mais tout cela n'occupe que la surface, ma pensée est avec vous, et n'habite pas Paris. Je vous suis du cœur dans vos bals, dans vos dîners, dans vos entretiens du coin du feu, dans vos lectures solitaires du matin, dans vos promenades. Pourquoi vos chers visages ne me réjouissent-ils plus les yeux tous les matins? J'en ai bien besoin, je suis bien morne et bien seul, personne ne se souvient seulement que j'existe dans la Chambre. Mes dix ans de travaux pour être utile aux idées et aux choses du pays, paraissent entièrement perdus ; je n'y comprends rien. Quant aux *Girondins*, ils m'ennuyent horriblement, je les jetterais mille fois au feu s'il ne fallait rendre les 280 000 francs que je n'ai pas. Cependant rien ne peut vous donner l'idée de l'empressement qu'ils excitent ; les *Méditations* et *le Génie du christianisme* n'ont pas fait pareille rumeur sourde en naissant) ; ils sont déjà connus par morceaux de toute la littérature, l'acclamation est forte et grande, la fureur sera de même. Ils sont déjà tout imprimés, je les refais et les diminue de deux volumes sur les épreuves.

Vous savez les amours de M. de S... et d'A... (2). Dis-lui

(1) *Copyright* 1927 *by Plon-Nourrit.* Cette correspondance inédite sera bientôt publiée intégralement par M. le comte de Chastellier.

(2) Il s'agissait du mariage d'Alphonsine, avec M. de Jussieu de Seneviers.

que je les favorise de tous mes vœux. Point de mariage sans amour, tout mariage est bon quand l'amour raisonné en est : voilà mon éternelle morale sur ce grand sujet. Je ne doute pas que M. de S... ne soit promptement placé ; c'est un jeune homme accompli devant Dieu et les hommes, le Grandisson de ce siècle. Qu'en dit Alphonsine? Priez bien Dieu pour nous, et pour vous. L'amitié est tout ici-bas et ailleurs ; si elle n'était pas éternelle, elle ne serait rien. Gardez-nous-en une bonne part.

LAMARTINE.

12 *février* 1847. — Ma chère Valentine, je suis chargé de remplacer aujourd'hui ta tante, très grippée et dans son lit, pour vous donner de nos tristes nouvelles. Cela va toujours bien mal. Je ne sors pas depuis un mois une heure par jour, grippe sur grippe, ennui sur ennui. Le plus grand aujourd'hui, c'est la maladie de Mme de Vaux, notre tante, qui est extrêmement mal et en danger depuis cinq à six jours ; si nous la perdions, nous en serions vraiment désolés. Il n'y a jamais eu dans la génération nouvelle pareille bonté, excepté vous. Nous menons la vie la plus déplorable. *Les Girondins* seuls me consolent en m'occupant huit heures par jour. Nous nous consolons aussi en pensant à vous, à vos occupations, plaisirs, bals, costumes. Nous faisons votre portrait en belle Grecque ou en... Cracovienne. Puissiez-vous briller là-bas autant qu'à nos yeux ici. Tout cela, j'espère, est preuve que ta santé est moins mauvaise. Je ne m'occupe nullement à la Chambre. Je vois par dix ans de travail et même de succès, souvent éclatants, perdus, que le préjugé et l'envie sont plus forts que moi. Je n'y pense plus, mon système est la Providence, elle est la maîtresse ; j'ai fait ce que j'ai pu, cela n'a servi à rien qu'à me faire une renommée d'orateur, mais l'opinion ne veut décidément pas de moi. Je me retirerai sans rancune. Les choses vont comme je les avais prévues à Monceau en politique ; tout se brouille en Europe, et le pays se perd par l'ambition bête d'une famille. La Chambre ressemble à une cohue d'écoliers obéissant au maître, personne n'y fait attention ni à mon silence ou à mon absence. Je sais reconnaître les symptômes de l'opinion publique, et je ne me berce pas d'illusions. Mon bon sens m'avertit qu'il faut y renoncer. Le succès ou la chute des *Girondins* va décider de ce que nous ferons après.

S'ils tombent, je brise aussi la plume ; s'ils réussissent, je travaillerai pour vous, et non pour moi encore. Mais je crains bien la chute. Les opinions sont à l'absurde ; le dieu actuel, ce n'est pas le sens commun, c'est le système et le paradoxe. Je ne suis pas de cette religion, je cours grand risque d'être excommunié.

Adieu, ma chère, aime-nous tant que tu pourras comme père et mère. Jamais tu n'auras pour nous la tendresse paternelle que nous avons pour toi. Dis les mêmes tendresses à tes sœurs, le reste du monde nous est indifférent. Quand on redescend la vie, on se détourne pour voir ceux qui la montent, et on leur jette tout ce dont on se décharge en avançant : ses espérances et ses bonheurs. Prenez-les, vous, et souvenez-vous de nous quand nous aurons disparu pour vous attendre à meilleur climat que celui-ci. J'ai bien besoin de vos prières.

LAMARTINE.

23 *février* 1847. — Ma chère Valentine, tout va mieux, ta tante est assez remise pour sortir. Moi, je ne sors guère, je passe neuf heures par jour comme un ermite dans mon cabinet avec mes pauvres chiens. Nous parlons de Monceau, de Saint-Point, de Mâcon, de vous. Nous regardons si les bourgeons poussent au bout des branches de mon petit jardin, qui se frottent contre mon balcon. Ah ! que nous nous ennuyons ! Il n'y a pas de Chambre. Je n'y vais même plus. Je corrige ces ennuyeux mais bons *Girondins*. On dit que d'ici à un mois, mais s'ils se vendent bien, j'aurais fait pour six autres volumes un traité de 240 000 francs. Prie Dieu soir et matin, nuit et jour, que les acheteurs courent le 15 mars au magasin de M. Furne. J'ai fini le cinquième volume, il m'en reste un énorme sur les bras, embarras de richesses. Ah ! que la vie est dure ! Je suis assez souffrant depuis ces beaux jours. J'ai monté à cheval trois fois, et trois fois je suis rentré avec la fièvre et des douleurs. Je ne sors plus, tout m'ennuie, excepté la plume sur les épreuves. Je ne crois pas devoir parler cette année, je suis trop seul et abandonné ; la Chambre est toute composée de jeunes stupidités insolentes comme ceux que tu connais. C'est un régiment qui reçoit un mot d'ordre ; les hommes, les idées, les paroles n'y sont pour rien. Le roi règne et se perd ; nous allons aux grandes crises avant deux ans.

Je n'y pense que pour vous, car, pour moi, mon parti est bien pris ; mais je vis après moi dans vos vies, elles valent mieux.

J'ai su ta beauté merveilleuse et celle de tes sœurs en Grecque et en Polonaises ; de toutes parts vos reflets sont venus ici. A Paris, on n'a pas dansé, tout est morne et froid. On n'entend que misères et bêtises...

Avez-vous des livres? En voulez-vous? Sortez-vous? Allez-vous à Collonges voir les primevères? Montez-vous à cheval? Racontez-vous à nous. On dit que le jeune fiancé d'Alphonsine va vous voir. C'est un brave jeune homme. J'en rêve sans cesse un pour toi. Que je serais content si tu étais heureuse, et en même temps fière d'un complément de toi, aussi bon et aussi beau que toi-même. Que fait Cécile? On dit Alix souffrante. Plains-la bien de ma part. Hélas ! hélas ! hélas ! qui est-ce qu'il ne faut pas plaindre dans ce monde des gémissements intérieurs et extérieurs? Je n'ai jamais trouvé qu'un remède à tout : prier, prier, prier ! L'entretien avec l'infini, la toute bonté, la toute-puissance.

LAMARTINE.

17 *mars* 1847. — Voici, ma chère Valentine, le premier exemplaire des *Girondins* que je vous envoie. Je n'ai que le temps de vous dire que recueils, journaux et revues en sont pleins. C'est un effet qui dépasse tout ce qui a été vu jusqu'ici.

LAMARTINE.

Chère Valentine, je n'ai pas écrit ces temps-ci, parce que j'espérais partir pour Monceau. Voici deux ou trois grosses discussions dans lesquelles je serai forcé de parler cette semaine, qui me retiendront. Rien de nouveau que l'ennui, la migraine et le beau temps, et le monde fou à voir et à recevoir tous les jours. Je vais me brouiller quinze jours avec l'opposition par sa faute. Ce ne sera rien, ils ont peur de moi, et n'osent pas se lancer en avant ; l'opinion, la jeunesse, la presse sont trop passionnées pour moi. Je suis la popularité, en ce moment, à moi tout seul.

Nous pensons sans cesse à vous et au plaisir de quitter cet ennuyeux Paris. Écrivez-nous souvent. Que je regrette

que vous ne soyez pas ici par ces beaux jours où il y a encore société et déjà nature...

En ce printemps de 1847 Valentine accepta une demande en mariage venant de la part d'un prétendant qui lui plaisait fort. Ces fiançailles furent aussitôt brisées que conclues ; la jeune fille en éprouva un très vif chagrin. Ce n'est que le 7 mai que la correspondance avec Valentine reprit.

7 *mai* 1847. — Ma chère Valentine, si je ne t'écris pas, ce n'est pas ma faute, tu devrais le savoir. Comment peux-tu croire que mon affection soit diminuée? Jamais une affection depuis que je vis n'a diminué encore dans mon cœur. C'est un bon terrain où tout grandit et se creuse des racines fortes avec les années. Plus tu es malheureuse, isolée, triste, dégoûtée de vivre, malade, découragée, plus je t'aimerai. Je n'ai pas l'âme lâche, c'est mon seul mérite. Si tu tombais dans le désespoir, dans l'infirmité, dans la misère, dans le mépris du monde, je t'aimerais un million de fois plus encore, il faut le savoir une fois pour toutes. C'est ma nature.

Et moi aussi je mène une triste vie, mais c'est mon métier, mon rôle, mon âge. Je ne me plains pas, je ne plains que toi. Je m'occupe d'arranger les choses ici, de façon à te faire entrevoir un charmant et pur jeune homme dont tu posséderais l'âme et le cœur, et toute la vie. Ce n'est pas trop pour la tienne, mais il ne faudra pas te forcer le cœur le moins du monde s'il ne te plaît pas...

Nous sommes accablés de lettres et d'affaires. Publier un livre en huit volumes d'une main, et de l'autre corriger deux éditions prochaines de ces mêmes huit volumes, répondre à quarante billets ou rendez-vous par jour ; préparer d'autres affaires pour l'année prochaine, recueillir les matériaux de six autres volumes, s'inquiéter de ma femme surchargée de travail, poursuivre des amitiés de société, des devoirs pénibles, dérober une heure à peine pour aller flatter son cheval et rêver dans les longues et vides allées d'un bois sans feuilles, gémir de vous être si peu utile, voilà plus qu'il n'en faut pour charger une tête et des épaules fatiguées d'années et de chagrins.

LAMARTINE.

23 *mai* 1847. — My dear Valentine, voici un seul petit mot, car je ne puis écrire tant je suis accablé de lettres et submergé d'enthousiasme croissant de toutes les parties du monde. J'aurais publié un évangile nouveau que l'émotion ne serait pas plus incendiaire. Je réponds trente lettres par jour. Excusez-moi donc, car en écrivant aux inconnus, je ne pense qu'à vous.

Rien de nouveau, si ce n'est que la loterie a été tirée hier au soir. Votre tante très malade, très malade, mieux ce matin. Elle a à peine pu paraître sur un fauteuil. Il y avait une grande foule, une chaleur affreuse. Nous sommes ce matin dans le plus grand désordre de maison...

Je compte être à Mâcon du 15 au 20 à peu près. Je suis bien impatient de vous revoir comme tu peux le penser. Ma femme veut aller aux bains de mer sans moi. Elle pourrait t'y mener avec elle, ce serait bien. Elle est très souffrante, sans aucune inquiétude cependant. Aimé Martin, mon ami, est presque mourant ; tout est triste, mais Dieu est pour tous.

Adieu, ma dearest Valentine.

LAMARTINE.

18 *juin* 1847. — Ma chère Valentine, tu sais par Cécile que je n'ai pas écrit un mot depuis un mois, parce que j'ai eu une série d'indispositions, fluxions, qui m'ont tenu muet de la main, mais non du cœur. Maintenant je vais mieux, et nous nous préparons à partir dans trois ou quatre jours, lundi ou mardi.

J'ai eu l'embarras du choix entre trois traités à conclure pour l'*Histoire de la Constituante*. Je me suis décidé, j'en ai signé un qui ne donne pas le plus d'argent comptant, mais qui me donne l'espoir ou presque la certitude de payer largement mes dettes en trois ou quatre ans. J'en ai payé 400 000 déjà cette année, et il me reste de quoi bien vivre, et bien payer successivement tout ce qui pourra survenir d'ici longtemps, sans inquiétudes de ce côté. La Providence a bien protégé et au delà *les Girondins*, et l'auteur, et vos prières ont été bien exaucées. Cela dépasse en succès matériel, en crédit sur l'opinion, et en crédit sur les libraires tout ce que je pouvais imaginer de mieux.

Les santés ne vont pas si bien. Ta tante et moi, nous sommes très souffrants et compromis. Ta tante ira à Marseille huit jours après son arrivée à Mâcon, et vous em-

mènera, une ou deux. C'est moi qui veux cela, si cela ne vous contrarie pas trop. Vous lui servirez d'enfants, vous voyagerez, vous respirerez, vous prendrez des bains, vous naviguerez. Moi, je resterai à Saint-Point tout seul, je recevrai mon banquet, et j'irai mi-août vous chercher et prendre aussi un air de soleil, de mer, et quelques bains à Marseille ou à Ischia. Je fais pour cela une bourse à votre tante. Ruminez tout cela, et tâchez que cela vous plaise un peu, car c'est pour vous. Et puis, l'automne, vous viendrez passer deux mois ici, et nous recevrons pour vous montrer. J'aimerais bien être de la partie, mais c'est impossible, il faut savoir obéir à la nécessité. Nous nous reverrons toute la fin de l'été et tout l'automne.

Adieu, embrasse tes sœurs pour nous. Vous savez combien nous vous aimons. Les années et les misères, et les maladies et les fortunes, et les infortunes n'y font rien. Vous êtes notre meilleur présent et tout notre avenir.

Marseille, 16 *août* 1847. — Ma chère Valentine. Il faut que tu sois l'œil de ma tête, et que tu me rendes compte d'après Revillon de l'état des vignes et de la maturité du raisin, de la proximité ou de l'éloignement du premier jour de la vendange, afin que je règle moi-même ma marche sur ce que tu m'auras dit. Ce sont des pouvoirs que je te donne dans cette lettre ; je te fais plénipotentiaire à Monceau et à Saint-Point, et à Milly.

Tu connais notre établissement ici, et tu vois que nous avons résisté même au roi des bateaux à vapeur, chauffant pour nous, déviant de trois cents lieues de sa route pour nous conduire en droiture à Palerme, ou même en second lieu à Ischia. J'ai manqué de cœur pour faire tout cela sans vous. Chaque vague m'aurait crié vos noms en reproche, et chaque étoile de la nuit m'aurait plongé un rayon douloureux dans les yeux. Je n'aime pas à revoir les choses et les lieux que j'ai vus avec d'autres, et qu'ils ne voient plus avec nous. Il me semble qu'ils sont morts, et j'y cherche leurs ombres dans la nuit et dans le vide. Il vaut mieux peupler seul un lieu qui n'a jamais été peuplé par ceux qu'on regrette. C'est ce que nous faisons ici. Nous sommes les pieds dans la mer bleue, dans une maisonnette entourée de figuiers battus par le flot, voyant cingler les pêcheurs aux voiles triangulaires, et glisser les bateaux à vapeur,

qui n'emportent du moins que nos âmes vers les golfes connus de *Livourne*, de *Civita Vecchia* et de Naples. Mais quant à l'horizon, à la chaleur, au ciel, à la physionomie orientale, nous n'avons vraiment rien à regretter. Nous nageons en pleine lumière, en plein azur, en pleine Méditerranée, en pleine vague, en pleine jeunesse de cœur et d'imagination, dans ces beaux lieux. Le Dante cependant a oublié ce petit coin dans son enfer, d'une sérénité resplendissante, d'un ciel de cristal, d'une mer de saphir, d'un air parfumé et enivré d'aromes célestes, mais où l'on est seul, condamné à ne pas voir jouir ceux ou celles qu'on aime de l'atmosphère de beauté, de lumière, de joie, de vie dont on jouit, ou dont on souffre soi-même! Ainsi tout peut tourner en peine, même le bien-être, quand on aime trop ses nièces, et qu'on ne les voit pas jouer dans le bateau ou courir dans le jardin. Dieu m'est témoin que le contraire m'est doux, et que je me sentirais heureux dans les brouillards et les neiges de Saint-Point, si je vous savais jouissant et enivrées du beau ciel de Sicile sans moi, mais avec des amis de votre choix. Voilà mon fameux égoïsme; vous le comprendrez, vous, à qui Dieu a donné de si bons cœurs, mille fois meilleurs et plus sensibles que les cœurs un peu secs de ma mauvaise génération. Je travaille du moins pour me distraire. Marseille m'a reçu comme un prophète du peuple. Les ouvriers informés, je ne sais comment, de mon arrivée sont venus quatre à cinq mille se ranger le soir sous nos fenêtres dans un silence majestueux. J'ai cru à une émeute, c'était une députation et une ovation. On m'a offert des banquets, et j'ai tout refusé. Je me suis sauvé dans cette retraite; nous y avons bien des visites, mais je ne reçois que le soir, et le soir j'ai soin de m'en aller. Nous rentrons, nous lisons, nous nous couchons. Voilà la vie.

Votre tante se trouve à merveille des bains de mer, sauf le fond de sa maladie qui la tourmente encore, mais, grâce à Dieu, un peu moins. Elle prend deux bains par jour à sa porte. Moi, je n'ai pas osé encore, car je souffre trop de l'estomac. Je commencerai demain la mer chaude, puis la mer froide, et je verrai. Les bains de Camoens sont trop sulfureux; je les ai goûtés, et je me suis sauvé bien vite; du reste, cela ne va pas mal pour le moment pour un mourant d'habitude. Mais cela va mal de l'âme quand je pense à Saint-Point. Que le monde est stupide, et qu'on est plus

stupide encore de le compter pour quelque chose, et de faire attention aux stupidités absurdes qu'il invente pour se désennuyer. Je suis bien loin de ce qu'il pense. Se sacrifier à ses rêves, c'est être plus chimérique que lui. Dieu sait s'il y eut jamais dans mes attachements une seule des folies qu'on prétend qu'il m'attribue. Mes affections, mes chers anges, sont plus hautes et plus éthérées que ses mauvaises pensées. Si j'aime en effet, c'est d'un tout autre sentiment que ceux qui sont à sa mesure et à sa portée. Je n'ai jamais aimé qu'en Dieu dans ma belle jeunesse ; aurais-je attendu mes années du soir pour aimer vulgairement et grossièrement comme le vulgaire des hommes? N'en croyez rien. La consolation des années avancées, c'est d'aimer encore, mais sans retour sur soi-même, et en se désintéressant de tout, excepté du bonheur présent et futur de ceux à qui notre âme s'est consacrée. Mais en voilà trop sur ces misères. On me reconnaîtra après moi. Adieu, mes chers anges. Priez tous les jours pour nous. Il n'y a pas une heure de la journée où votre nom ne soit porté par nos vœux à Celui qui tient dans ses mains le cœur, le sort, la vie, l'avenir de ses enfants. Je crois à ce commerce à travers le ciel, malgré notre ami Ponsard ; Dieu est l'ami connu à qui on peut parler à cœur ouvert de ses amis absents. Il n'a pas à s'offenser et je n'ai pas à m'humilier de tout ce que je lui dis de vous, et de tout ce que j'implore pour vous. Vous êtes tout l'avenir bien raccourci de celui qui est votre père dans son cœur.

LAMARTINE.

Marseille, 5 *septembre* 1847. — Ma chère Valentine, j'ai été bien longtemps sans vous écrire. C'est que nous sommes tous malades et surchargés d'écritures forcées, de harangues, de banquets. Nos nouvelles sont tristes et ennuyeuses. Le temps est froid ; la mer sauvage, le vent coupant, l'estomac et la névralgie, malades comme il y a six ans, votre tante toujours souffrante malgré les bains de mer, sans nulle amélioration, et moi, de mal en pis. Voilà le produit net de ce long voyage. Nous nous acheminerons bientôt pour revenir avant les vendanges ; je pense qu'au plus tard nous arriverons du 15 au 20. Il faut dire à Revillon que tous les domestiques et chevaux soient à leur poste à Monceau le 14.

Marseille me comble toujours d'enthousiasme et de faveur publics. J'ai été escorté dans les rues par des applaudissements de milliers de mains. On aurait dételé mon fiacre sur un seul geste. L'Académie m'a aussi fait une réception ; la société et même les *légitimistes* les plus ardents viennent chez moi et sont à merveille, comme si rien n'était. Mais nous sortons peu de notre chaumière, je travaille autant que le permet mon estomac. Nous sommes bien empressés de revenir. Le climat est beau à l'œil, mais pas à la peau comme celui d'Ischia et d'Italie. Nous regrettons Naples, et je me réjouis que vous n'ayez rien à regretter, mais au contraire vous vous seriez ennuyées. La mer hurle sous ma fenêtre, elle est affreuse. Je vois passer des bateaux à vapeur, mais sans les regretter pour cette année.

La mort de Ronot me fait un vide au cœur comme aux yeux, Aimé Martin me manque, Dargaud m'inquiète sérieusement. Restez-nous, et aimez-nous pour tous ces cœurs qui s'éteignent.

LAMARTINE.

1848

Revenu à Paris au commencement de cette année de 1848, qui allait marquer une date si mémorable dans sa vie, Lamartine reparut à la tribune le 29 janvier à l'occasion du débat sur l'adresse. Son discours sur la politique extérieure eut un grand retentissement. L'agitation envahissait non seulement Paris, mais la France entière. Lamartine voyait venir l'orage et l'attendait avec calme. Le 16 février il écrivait à Valentine la lettre suivante :

Depuis notre arrivée ici, nous avons toujours été malades. Ta tante reprend ses souffrances de l'année dernière, parce qu'elle reprend ses occupations, et ses écritures trop nombreuses. Moi j'ai la maladie générale et obstinée, une grippe qui revient tous les deux ou trois jours. Nous sommes de plus dans des agitations qui m'arrachent à chaque instant à mon lit, ou à mon coin de feu pour aller à des réunions. Mardi nous avons un banquet de cent mille hommes au moins. Nous ne savons comment cela tournera, mais je fais ce que je crois mon devoir envers les idées, et envers

le pays, sans m'inquiéter des suites. Nous sommes en grande crise, elle sera finie jeudi. Priez bien Dieu pour moi. Dieu aime les prières pour les autres. La vie n'est bonne qu'à donner à Dieu, pour ce qu'on croit sa cause et celle des hommes.

Quant à la Chambre, j'y ai reparu deux fois avec un *immense succès*. J'y reparais ce matin encore pour une affaire de Mâcon, après avoir parlé à la réunion de l'opposition à midi. Ma situation est bonne, le peuple m'est extrêmement favorable. Cela ne signifie pas grand'chose à mes yeux, parce que je sais ce que vaut la popularité. Aussi je ne m'y attache pas, mais je cherche en conscience mon devoir et je sais ce que je veux faire triompher de ma faible voix.

On dit que vous *vous mariez toutes*. J'en suis ravi pourvu que ce ne soit pas loin de nous, et que le cœur précède un peu à la main.

Adieu et tendresses.

LAMARTINE.

27 *février* 1848 (1). — Ma chère Valentine, je dérobe une minute à la patrie pour vous dire tendresse, souvenir, pensée de vous-même au milieu du feu et des balles et de l'enthousiasme fanatique et double de la République que je fonde, et de l'ordre que je sauve. Ah ! quels jours, et quelles nuits je viens de passer, les pieds dans le sang, parlant à la lettre sur des corps morts, des milliers de piques, sabres, bayonnettes, fusils chargés sans cesse dirigés contre ma poitrine, et roulant autour de ma tête. Des colonnes de peuple ivres et furieuses se succédant sans discontinuité, demandant *Lamartine!* l'écoutant après d'horribles menaces, puis s'attendrissant, pleurant, lui arrachant ses habits (j'en ai perdu trois), puis devenant sages et douces comme des agneaux, ou des lions domptés, et lui obéissant de proche en proche jusqu'à ce que d'autres colonnes furieuses viennent les remplacer, inonder les escaliers, les appartements, enfoncer les portes en criant : *Lamartine, Lamartine seul! sa tête, sa tête!* puis la même scène de menaces et de tendresses.

(1) Cette lettre a déjà été publiée dans l'ouvrage de Mme Émile Olivier sur Valentine de Lamartine. Il est indispensable de la reproduire ici pour la suite des événements.

Pendant ce temps-là, pas un morceau de pain seulement, ni un verre d'eau en vingt-quatre heures, le lendemain de l'eau et du pain seulement. Ma femme séparée de moi, trente-deux heures sans nouvelles, la presque certitude que, pendant que le peuple nous étouffait, la garde nationale et l'armée ralliées à la régence allaient venir d'heure en heure prendre nos têtes. Soixante coups de fusils tirés contre moi, dans la journée du vendredi, soixante discours, deux cents ordres envoyés, etc. Enfin dans la nuit de vendredi des ordres envoyés par moi à tous les quartiers appelant homme par homme, douze cents braves jeunes gens et gardes nationaux, la peur saisissant tout le monde, le courage revenant au récit de mes efforts pour sauver Paris, puis la double victoire sur le gouvernement, et sur cent mille homme des faubourgs, Paris enfin levé en armes à mon *nom seul* le samedi. Le dimanche cent vingt mille bayonnettes dévouées, de tous les partis passant devant moi en revue, aux cris de : *Vive Lamartine!* doublés au moins de ceux de : *Vive la République!* Quarante mille amis me ramenant deux jours de suite à la maison ! L'impossibilité d'aller dans les rues de peur d'être étouffé par les embrassements passionnés du peuple. Tous les partis, *légitimistes*, *catholiques*, *républicains*, *banquiers*, *militaires*, *bourgeois* se rallient à moi comme à un seul parti. L'adoration universelle, l'enthousiasme au delà de ce qu'il fut jamais pour un homme dans l'histoire. Je te répète ici les expressions *unanimes.* Aujourd'hui Paris aussi calme, aussi gardé, aussi heureux qu'un jour de fête au printemps. Pas une victime. Pas une proscription. Pas une vengeance. La peine de mort supprimée par moi, après cinq jours d'efforts. Le roi fugitif et caché, la duchesse d'Orléans et son fils remis à ma responsabilité, et j'espère sauvés? Voilà le récit court mais littéral de ces six jours.

L'Europe et tous ses ambassadeurs acceptent, consentent, et pleurent d'admiration. Point de guerre intentée par nous, peut-être point faite contre nous. Mais nos seules idées et nos seuls exemples soulevant les peuples et grandissant la France.

Oh ! si vous avez eu de quoi prier, vous avez de quoi pleurer et bénir Dieu !

Votre tante a été héroïque. Elle n'a pas plus tremblé que moi. Je faisais mon devoir. J'avais donné à Dieu et à nos idées mille fois ma tête. Je l'ai jouée quarante mille

fois, et je n'ai que des déchirures de sabres et de piques. On tâchera de réunir plus tard les deux cents discours que j'ai faits au peuple. Il ne veut entendre aucun autre nom. Il me menace seulement, et la bourgeoisie encore plus, de me proclamer les armes à la main *dictateur* ou *consul*. Je les retiens en les assurant qu'ils me feront fusiller dans la nuit, et qu'ils perdront la République. Maintenant nous sommes solides. Nous aurons des émotions, des clubs, des factions ; nous avons des ambitieux agiteurs parmi nous-mêmes, mais nous vaincrons.

Adieu, ma chère Valentine et vous tous. Voilà un récit qu'il faut me garder pour non pas de plus beaux jours (il n'y en a pas dans la vie d'aucun mortel), mais pour de meilleurs jours, ceux où je vous reverrai à Monceau ou dans la solitude de Milly.

Dis à M. Rolland qu'il se montre ainsi que Mâcon au niveau de *nous* ici, qu'il tienne ferme contre l'anarchie et contre la monarchie, qu'il lise ma lettre à M. Garnier, à Vervant, à Lacretelle, à tous nos amis, à Ordinaire, à M. Guyard, à tout le monde. J'embrasse Mâcon de ces mêmes bras qui ont embrassé deux cent mille hommes du peuple de Paris.

Maintenant je vous embrasse vous toutes bien tendrement, comme un homme qui revient du tombeau, et qui retrouve ceux qu'il aime.

Vous jugez bien qu'étant en ce moment le Président, par délégation, de la République et le point d'action de l'Europe, du peuple, de l'armée, des honnêtes gens et des scélérats aussi, j'ai peu de minutes pour dormir, causer, ou dîner. Je n'ai fait que deux repas en six jours, et je n'ai dormi que six heures. Adieu mes enfants, adieu toute la famille et tout le pays, aimez-moi comme je vous aime et priez Dieu encore et toujours.

LAMARTINE.

16 *mars* 1848. — Ma chère Valentine, je t'écris à une heure du matin du sein du Conseil, et pendant que nous sommes campés au Luxembourg au milieu de six mille hommes, et après une journée de quatorze heures de discours, conseils, combats, triomphe, défaite, et enfin triomphe définitif, mais prêt encore au coup de fusil. Tu verras dans les journaux la séance de la journée, l'attaque à l'Assemblée,

son oppression, puis sa délivrance par ma main, puis ma marche à l'Hôtel de Ville à travers le peuple, et à la tête de la garde mobile et de la garde nationale, puis mon retour dans un triomphe d'une lieue, plus grand, plus amoureux qu'aucun roi ou empereur n'en eut jamais. Je n'ai rien mangé depuis hier. On m'a fait boire vingt fois sur la route à des cruches de bière et d'eau. Mon cher cheval *Saphir* a été héroïque et adoré ; il a marché au milieu des bayonnettes, des épées, des sabres, des cris, des transports qu'on entendait de l'autre rive. Il avait jeté par terre un officier en venant me chercher, parce que j'avais d'abord monté en allant à l'Hôtel de Ville un cheval d'officier de dragons. Votre tante a été fort courageuse. Je crois que la République est affermie, et l'Assemblée sauvée ; cependant nous aurons peut-être encore demain des contrecoups. Mais l'esprit général est admirable au fond, et sauvera certainement la France. Remerciez Dieu. J'ai bien pensé à vos prières en me sentant perdu pendant trois heures, l'Assemblée, la France et moi. Priez toujours de plus en plus. Vous voyez que cela sert.

J'ai reconquis en trois heures toute ma popularité dans la garde nationale, et beaucoup, je crois, dans l'Assemblée nationale. Je suis plus le dieu du Paris honnête que je ne le fus jamais avant. Je modère mon élan dans l'âme du peuple, car on criait : vive le *roi Lamartine!* Je m'efface et je m'associe exprès à mes collègues moins populaires ; on m'en blâme, mais c'est bien au fond. Je prie Dieu sans cesse pour ce que je veux faire pour la République : là est la force et l'espérance.

LAMARTINE.

22 *mars* 1848. — Ma chère Valentine, je n'ai qu'une minute. La maladie de ta maman nous a bien tourmentés. Prenez toutes les précautions pour sa convalescence. Voilà le mois d'avril qui guérit les poitrines. Écris-moi souvent. N'adresse pas les lettres ici, mais chez M. Dargaud qui me remettra vos lettres. Ici il en arrive trois mille par vingt-quatre heures. Il est impossible que les vôtres ne soient pas ouvertes dans la masse ou perdues.

Paris est calme depuis deux ou trois jours à la surface, mais le fond des démagogues terroristes, clubistes à mauvais projets, est très agité, quoique peu large, et peu pro-

fond. Dans l'absence de toute autre force que nos poitrines, je ne comprends pas comment nous existons encore. Il y a bien des mauvais projets contre nous. Ce n'est pas précisément contre moi ; les clubs jugent l'homme nécessaire, mais si on veut toucher à un de mes collègues, même à mes ennemis, je prendrai fait et cause pour tous. Le gouvernement provisoire est indivisible ; ébréché, il serait avili et perdu. Nous en sommes là. Tout dépend d'arriver à l'Assemblée nationale. L'harmonie est assez rétablie dans l'intérieur du gouvernement. M. Ledru-Rollin et moi nous sommes en bons rapports depuis que j'ai combattu et fait rectifier sa circulaire ; j'espère que nous tiendrons ainsi, sans en être sûr. Il ne faut pas compter sur 24 heures ; nous pouvons être enlevés, ou fusillés toutes les nuits et tous les jours : c'est une maladie comme une autre. Je suis bien calme à cet égard parce que j'ai la conscience que je travaille uniquement pour la cause de Dieu, et que je lui donne volontiers ma tête. Ainsi s'il m'arrive malheur, ou plutôt le bonheur de sacrifier ma vie pour lui, sachez que c'est volontiers, et que j'irai tout droit et tout purifié à Dieu, comme un soldat mort dans sa cause et dans celle de l'esprit humain.

Je suis toujours immensément populaire dans la masse de tous les hommes de bien, à quelque condition qu'ils appartiennent. Je n'ai contre moi que les *Catilinas* du moment ; encore ont-ils délibéré cette nuit qu'en brisant le gouvernement provisoire, ils me remettraient à la tête du second.

Priez Dieu nuit et jour qu'il sauve la République : elle seule peut sauver la raison humaine en Europe. Vous voyez comme ma politique réussit vite à l'étranger.

Adieu, adieu et mille tendresses partout et pour vous toutes.

LAMARTINE.

29 *mars* 1848. — Ma chère Valentine, j'attendrai ton frère, dès que l'état de ta maman lui permettra de venir ici. Je l'enverrai à Rome, c'est mieux pour lui et pour ta maman... Il sera entre M. de Forbin-Janson le fils, admirable jeune homme, pieux, excellent, et le duc d'Harcourt, mon ambassadeur, deux hommes du plus haut mérite, et de vertu.

Maintenant parlons de vous. Nous avons passé deux jours affreux d'inquiétude sur ta maman. Grâce à ta lettre nous voilà heureux et tranquilles.

Quant à nous, la popularité du gouvernement provisoire augmente beaucoup d'heure en heure. Mais le danger des conspirateurs et des assassinats en masse augmente aussi. Nous sommes livrés à Dieu seul pour tout défenseur, encore trente-deux jours. Chacun a son plan d'attaque contre nous. Je ne dors pas deux heures par nuit. Je tiens tous les fils les plus ténébreux dedans et dehors. Je ne puis pas me plaindre du peuple et des ouvriers des faubourgs de Paris qui sont d'un dévouement pour moi, au moins égal à celui des départements. Il paraît que beaucoup de grands départements me porteront comme expression de leur pensée. Je crains plutôt l'excès de faveur publique. Mais mon cœur n'est nullement distrait par de si lourdes affaires, il est toujours avec vous, avec mes amis de Mâcon. N'oubliez pas de prier en famille, et en particulier sans cesse pour nous et pour moi. Dieu seul peut nous inspirer, nous défendre, nous sauver. J'espère qu'Il daignera le faire non en vue de nous, mais en vue des idées que la République est destinée à faire prévaloir pour Dieu et pour les hommes.

Je t'écris du sein du gouvernement, au Luxembourg. Je te quitte pour délibérer, mais ma pensée ne vous quitte pas.

LAMARTINE.

20 *avril* 1848. — J'ai je ne sais combien de lettres commencées, ma chère Valentine, aucune ne peut aller à fin, essayons celle-ci. J'ai passé dix-sept heures de suite à passer en revue quatre cent mille hommes. C'était l'insurrection calme, forte et pacifique de l'ordre contre le terrorisme et le communisme. Paris a entendu ce jour-là des millions de voix criant : vive Lamartine ! l'idole du moment, mais l'idole honnête. On peut dire que j'ai en ce moment l'âme de neuf cent mille âmes à Paris et celles de l'Europe dans ma pauvre poitrine brisée. Les grands dangers pour la Patrie et pour la propriété sont conjurés. La France honnête, fermement représentée par le peuple de Paris, est invincible : l'épreuve en est faite deux fois cette semaine. Il n'y a plus de danger que pour moi, mais je mourrais sans regret et sans crainte pour une si belle cause, bien sûr que tout

serait remis en meilleur ordre le lendemain. Cependant je regretterais bien de ne pas passer des années de paix auprès de vous à Saint-Point ou à Monceau. Mais le ciel est plus grand que ce grain de sable ; nous nous y retrouverons dans d'autres Saint-Point éternels. Il est évident du reste que Dieu a son idée sur moi, car je suis un vrai miracle à mes yeux. Je ne puis pas comprendre autrement que par un souffle de Dieu, l'inconcevable popularité dont je jouis ici, dans les rangs des plus pauvres, et dans les salons des plus riches, dans les boutiques des rangs intermédiaires. C'est du fanatisme. Je ne puis être aperçu nulle part sans une émeute d'amour. En Europe, mes nouvelles disent que c'est encore plus fort, dans les départements aussi. Il y a là une étoile invisible à mon œil. Je pense que ce sont les amis que j'ai au ciel, et vos prières. Les plus pauvres femmes font prier leurs enfants pour M. de Lamartine qu'ils ne connaissent pas.

Je te laisse pour aller au gouvernement. Puis j'irai une heure et demie à cheval pour respirer, puis du travail jour et nuit. Je ne me porte pas mal, sauf encore la grippe quelquefois. Après l'Assemblée nationale, à la fin de mai, il faudra venir ici. Je veux vous montrer, je suis bien pauvre, mais pas plus ruiné qu'avant. Je vous enverrai 6000 francs pour venir et vous parer.

Embrasse tes sœurs. Qu'elles écrivent souvent, toi ou elles. Cette lettre est collective pour toutes. Je vous dis combien nous vous aimons toutes, mais je le dis mal et bien vite...

Adieu, priez sans cesse pour votre tante et pour moi. Elle est très courageuse. Mille tendresses de cœur.

LAMARTINE.

1er *juin* 1848. — Chère Valentine, Je ne t'ai pas écrit depuis quinze jours, parce que nous avons été constamment en émotions, en agitations, en tristesses. Je suis maintenant au fond de l'impopularité à Paris et dans les départements, parce qu'on voulait que je fusse la personnification et l'instrument d'une réaction impolitique trop prompte et trop forte contre mes collègues du gouvernement provisoire, et que je chassasse les républicains à trois mois de la naissance de la République. Je ne veux pas ;

la Chambre me boude, la garde nationale m'accuse, je suis en butte à tout le monde à la fois. Cela ne m'ébranle pas, parce que j'ai la certitude que cela me perdrait comme valeur et force d'avenir dans deux ou trois mois. Alors le pays qui aura besoin de moi ne me trouvera plus. C'est mon seul motif. On m'applaudira dans six mois de ce dont on me blâme avec colère en ce moment. Mais d'ici là, je serai dénigré, accusé et peut-être bien emprisonné. C'est l'histoire. Cela ne m'étonne ni ne m'afflige. Mes amis me font de grands reproches, mais ils ne me comprennent pas. Nous avons du reste assez de calme depuis quelques jours, et je crois que la République traversera les difficultés de son commencement après quelques orages encore.

Si tout se passe passablement, je crois qu'au mois de septembre je pourrai aller deux mois auprès de vous à Monceau et à Saint-Point. Ah! que j'ai besoin de vous revoir et de me retremper les yeux et le cœur dans vos yeux et dans vos cœurs. L'homme est bien véritablement double et infini dans sa double nature, tout entier sans aucune exception à ceux qu'il aime ici-bas, tout entier et tout dévoué à son œuvre intellectuelle et politique. Je me dédouble à chaque instant pour me retrouver en pensée, en âme et en cœur à Saint-Point, Milly, Monceau, à cheval dans la montagne, et même sous les longs arbres du parc d'Igé où vous rêvez, et où vous priez maintenant pour moi.

Je n'ose pas encore vous dire de venir ici, mais j'espère que dans quelques semaines nous pourrons avec plus de sécurité vous inviter, et vous donner notre maison. Je ne loge pas au Luxembourg, je loge au bois de Boulogne. J'y ai quelques nuits de paix à entendre le rossignol. J'y ai une garde à pied et une garde à cheval d'une vingtaine d'hommes. Mais j'y serais aussi bien seul avec cinq ou six bons sous-officiers en habit bourgeois. Il est possible que je me retire ces jours-ci, et alors je serai tout le jour là-bas. C'est alors que vous pourriez venir, et nous voir un peu à l'aise.

Écris à ta maman que j'ai besoin de savoir ce qui me reste d'argent à Mâcon afin que j'en dispose selon mes besoins. Vous entendrez dire qu'on va m'exproprier pour Milly, c'est vrai, mais ne vous inquiétez pas, d'ici un mois j'arrêterai la chose en payant les 20 000 ou 15 000 francs qu'on me réclame si grossièrement. Il est curieux qu'un

chef de l'État soit exproprié faute de 20 000 francs. C'est pourtant vrai.

1er *juillet* 1848. — J'ai reçu ce matin ta lettre dans mon lit, ma chère Valentine. C'est le premier jour depuis le 24 février que j'ai passé au lit, ce n'est qu'une courbature et pas de fièvre. Je bois de la tisane, et je lis un voyage. Je n'ai couru qu'une heure de danger grave personnel (1). J'ai eu mon cheval tué, ou à peu près, l'autre un peu blessé, et plusieurs morts autour de moi. Sans le peuple qui s'est jeté trois fois sur mon cheval pour le retenir, je voulais me faire tuer. J'aurais mieux fait, car à présent on m'accuse d'avoir conspiré avec ces misérables conspirateurs ; l'absence de troupe, qui est une trahison de quelqu'un contre nous, m'est reprochée comme un crime. On a parlé partout, ces jour-ci, d'accusations contre moi. Je ne m'étonnerais pas que le délire de l'absurde portât ceux que j'ai eu tant de peine à sauver et à créer depuis quatre mois à me punir de les avoir sauvés. Dieu a fait l'homme ainsi. Je n'en veux pas à ceux qui m'accusent, ils le font à bonne intention au moins dans l'Assemblée nationale. Le temps éclairera tout cela, et la justice reviendra. En attendant je sais souffrir sans bouder, et sans me plaindre...

Je n'ai pas quitté encore Paris pour Madrid. Il n'y a pas de danger à Madrid, il y en a plus dans les rues de Paris par l'irritation absurde de la garde nationale ; tout tombera d'ici à huit ou dix jours. Ils ne sont pas venus au danger ; ils crient maintenant à la vengeance contre moi, qui suis allé seul avec mes gardes mobiles décimés. Les braves seuls sont venus et ont été des héros ; heureusement que la France entière est venue et que l'armée a été sublime. Maintenant qu'on a joué la comédie si tragique de l'absence des troupes pour nous faire retirer, il y a une armée pour tout sauver encore. Vous pouvez être tranquilles, même si vous apprenez qu'on se bat encore. Tes prières et celles de tes sœurs m'ont été d'un grand secours à l'âme et au corps. Je n'ai plus rien à faire ; je me remets à écrire un peu l'histoire de ce que j'ai vu et fait dans ces trois premiers beaux mois. Ce qui s'est fait depuis que j'ai consenti à laisser mon nom dans la commission exécutive,

(1) Insurrection du 23 juin.

c'est Dieu seul qui l'écrira au livre de mes décharges d'autres fautes, car je l'ai fait pour lui, sachant bien qu'en huit jours de cette situation fausse et absurde, je perdais, *présidence*, *renommée*, popularité et tout. Cela ne sera beau et compris que là-haut. Mais *vous*, je veux que vous le sachiez au moins, je ne puis pas remonter de bien longtemps au pouvoir, si même je ne sors pas vite de la politique, où je ne puis plus bien servir. J'irai certainement vous voir à Monceau vers septembre... Je n'ose pas vous inviter ici pour contempler de si tristes choses. Crois-tu que je serai en sûreté à Monceau? Comment sont les paysans pour moi?

Marcellus est admirable (1). J'ai encore de bons amis, et Rolland entre autres. Je ne doute pas du ciel, j'y crois plus qu'à la terre, cependant j'estime la terre d'avoir produit des êtres et des âmes et des cœurs comme vous aussi ; cela me donne une bonne idée du séjour où tout sera parfait. Je ne doute pas que Dieu ne nous y réunisse à ceux ou à celles que nous avons justement chéris ici-bas. Je pense que mon œuvre humaine est peut-être finie par cette fondation de la République qui fondera autre chose, et où j'aurai mon nom et ma main de loin. Je prie Dieu de la conserver, et de lui faire porter ses fruits dans leur temps. Je vais me replier sur moi-même un peu, et dans les intervalles de tumultes me nourrir des pensées en attendant la volonté de Dieu.

Quant à la jeunesse de Marcellus, il y en a une éternelle au cœur, mais pas sur les traits et sur la tête. Je n'ai plus un cheveu blond, tout est blanc comme l'hiver !

LAMARTINE.

(A suivre.)

(1) Les Jussieu de Senevier qui partaient pour l'Italie ; Lamartine avait nommé le mari d'Alphonsine consul général à Livourne.

La vie des étoiles

Il peut paraître étonnant à celui qui n'est pas familiarisé avec les travaux des astronomes que l'un des principaux objets que se proposent les observateurs des étoiles soit précisément la recherche des faits en rapport avec l'évolution de ces astres. « Quoi, dira-t-il, les étoiles sont des soleils dispersés dans l'espace, dont les distances à la Terre sont en général formidables. Elles dessinent des constellations dans le ciel dont les formes sont immuables ou presque, car elles n'ont guère varié depuis les temps historiques. Le Soleil, le plus proche de ces astres, nous dispense à peu près autant de chaleur et de lumière depuis que l'homme l'observe, et l'on voudrait ajouter quelque créance aux hypothèses que les astronomes échafaudent pour donner, sinon une explication, du moins une interprétation de la variété et de la richesse des mondes célestes ! Qu'on se figure que l'univers a telle ou telle structure, passe encore, mais qu'on explique comment cette structure varie en prétendant que l'univers était dans le passé une nébuleuse aux formes indécises et qu'il sera dans l'avenir un amas d'étoiles qui tendent à se disperser, ou une nouvelle nébuleuse, tout cela c'est de l'imagination et même c'est de l'imagination purement verbale. »

« Si les savants éprouvent quelque plaisir à jouer avec l'univers, qu'à cela ne tienne, mais ils montrent une fois de plus que l'astronomie stellaire est une science inutile, car le simple bon sens condamne les conséquences d'un tel jeu. Les astronomes eux-mêmes devraient en convenir : ils assignent des

durées fabuleuses — des millions d'années — à la vie d'une étoile, et ils n'ont pour juger de l'évolution de l'univers que des observations datant de quelques siècles ou tout au plus de quelques dizaines de siècles. C'est comme si l'on voulait expliquer la vie d'un sapin après l'avoir contemplé une minute ; qui tiendrait cette gageure? »

Il y a dans cette mercuriale un argument qui paraît très fort et qui semble condamner d'avance les tentatives des astronomes assez téméraires pour assigner aux étoiles une destinée conforme aux théories physiques qu'ils professent. La disproportion entre la durée qu'il faut accorder, en vertu de ces théories mêmes, à l'évolution d'une nébuleuse, d'une étoile ou d'un amas d'étoiles, et la longueur de l'histoire des sciences, est si énorme, que c'est vraiment se payer de mots que de prétendre tirer des observations humaines de quoi justifier des conceptions précises sur la marche de l'univers. On ne peut rien dire de l'allure d'une courbe si on n'en connaît qu'un point. En se fondant sur une telle argumentation, on pourrait opposer une fin de non-recevoir au plus grand nombre des travaux théoriques des astronomes ; en posant la question préalablement de cette manière — et l'on croit généralement que c'est de cette manière qu'elle se pose — les plus séduisantes théories, les plus élégantes aussi, ne seraient que jeux de l'esprit.

Cependant un tel raisonnement méconnaît une des formes les plus fécondes du raisonnement scientifique : le raisonnement statistique, comme nous l'appellerons pour dire vite. Il peut paraître étonnant que l'astronomie, reine des sciences exactes, ait recours à la statistique, — cette troisième forme du mensonge, comme l'appelait Disraëli, — pour étayer ses théories les plus hardies. On pourrait chercher à dégager les raisons profondes pour lesquelles la méthode statistique réussit dans les sciences exactes : physique, mathématique, théorie des assurances, astronomie stellaire, etc. On pourrait dire que le raisonnement scientifique ne repose que sur des jugements plus ou moins probables, et dès l'instant où la notion de probabilité intervient, la loi des grands nombres — c'est-à-dire en fait la statistique elle-même — règne en maîtresse. On insisterait aussi sur les succès de cette méthode, soit en disant, par boutade, comme Poincaré, que les applications du calcul des probabilités sont justifiées puisque les compagnies d'assurances distribuent à leurs actionnaires des

dividendes dont la réalité objective ne saurait être contestée, soit en faisant état des vérifications expérimentales de la théorie cinétique des gaz, soit en soulignant les remarquables concordances des conséquences qu'on tire des hypothèses de l'astronomie stellaire. Mais on voit bien ce qu'il y a de superficiel dans de telles justifications : les raisons profondes échappent à leur contrôle.

Nous ne prétendons pas ici vouloir rechercher les fondements logiques et rationnels de la méthode statistique, non plus que l'explication des succès que nous venons de rappeler : on voit bien que toute la question du déterminisme se trouverait posée avec celle de l'intelligibilité du monde, et ce n'est ni le lieu ni le temps de nous aventurer en pleine métaphysique.

On peut s'étonner cependant de l'imprécision des savants ou des philosophes qui ont disserté sur ces matières ; il semble qu'ils se soient donné le mot pour que l'on ne puisse dégager de leurs écrits que des solutions plus ou moins probables, ou si l'on veut, que des jugements statistiques. Mais ce qui étonne davantage encore, c'est de voir combien les méthodes statistiques sont ignorées du grand public, et surtout, dans quelle mesure on méconnaît en général l'importance des raisonnements fondés plus ou moins implicitement sur le calcul des probabilités. Il semble que, depuis que Pascal a prétendu pourfendre les jésuites, il ne soit pas séant de faire appel aux données ou aux conclusions du probabilisme.

On saisira clairement, nous l'espérons, par les considérations qui suivent, comment procède la méthode statistique et quelles sont les hypothèses nécessaires pour qu'on puisse l'appliquer.

Prenons précisément l'exemple du sapin que notre contradicteur de l'instant d'avant avait imaginé pour confondre les astronomes. Il est clair, en effet, que l'examen d'un sapin pendant quelques minutes ne saurait suffire pour nous renseigner sur son histoire. Mais promenons-nous dans une grande forêt et comparons les uns aux autres les nombreux sapins de toute taille qu'elle compte. Supposons que nous soyons parfaitement ignorants de la physiologie végétale, nous dirons tout simplement, après cet examen, que la forêt comprend des arbres de grandeurs diverses et nous pourrons affirmer que certains sapins ont été créés très

grands, d'autres petits, certains l'ont été droits, d'autres tortus ; nous aurons remarqué que sur les plus grands on trouve des cônes, qu'à leur pied on trouve d'autres cônes secs entre les écailles desquels on aperçoit des graines, et si nous sommes observateurs, nous ne manquerons pas de constater que certains cônes séchés sont dépourvus de graines, mais que les abords mêmes de ces cônes en sont jonchés. Le lecteur averti voit bien où nous allons le conduire, mais nous tenons à préciser bien nettement le genre des hypothèses que nous devrons faire pour avoir de la forêt une connaissance plus complète. Jusqu'ici notre connaissance est purement statique : la forêt *est* formée de sapins, ce sapin *est* grand, tel autre *est* sec, tel autre encore *est* garni de cônes, etc.

Une deuxième étape dans la connaissance de la forêt fait intervenir les hypothèses sur lesquelles se fonde le *devenir* des sciences naturelles. A vrai dire, nous qui voyons pousser les plantes et grandir les arbres, nous n'admettons pas facilement que la description d'un tel développement implique quelque hypothèse que ce soit, et cependant la compréhension simplement logique de ce phénomène soulève d'immenses difficultés. Mais passons. Supposons que notre observateur de tout à l'heure — nous-même en somme — n'ait de la forêt que cette connaissance rapide, extemporanée en quelque sorte. Admettons de plus qu'il ait vu, et toujours dans les mêmes conditions, d'autres forêts de sapins ; par exemple, admettons qu'il ait vu une pépinière, puis une de ces grandes futaies où le sous-bois n'existe pas, enfin supposons qu'il ait vu une forêt abattue et plus loin encore une montagne toute déboisée où les troncs rasés ajoutent à la tristesse et à la monotonie du paysage. Il ne manquera pas de faire des comparaisons entre ces diverses forêts, et, en somme, il aura vite établi entre elles quelques relations intéressantes. A quelques indices, il aura été presque forcé d'admettre que la forêt a une histoire et que celles qu'il a vues sont à des stades divers de cette histoire. La pépinière, la forêt à sous-bois, la grande futaie, la forêt rasée forment une suite continue et la plus vieille est évidemment celle-ci, tandis que la plus jeune est la pépinière. De là à assigner à chaque arbre lui-même une histoire, il n'y a qu'un pas, lequel d'ailleurs est bien forcé. En examinant des troncs sciés, notre observateur aura établi entre eux et leurs voisins des relations d'âge et il aura fait corres-

pondre, soit au nombre des couches du bois, soit au nombre d'étages des branches, un nombre plus ou moins précis qui exprime un âge. En poussant plus loin ses observations, il aura remarqué des graines germées, et l'on imagine aisément sans qu'il soit nécessaire d'insister davantage qu'il aura pu établir des relations de parenté entre le cône desséché d'où la graine est sortie et telle plantule qui sort de terre et dont les racines sont précisément encore accompagnées d'un reste de graine. Dès ce moment-là, la notion qu'il aura de la forêt sera une notion dynamique ; la structure de la forêt sera pour lui fonction de l'évolution des arbres, la simple description statique lui sera parfaitement insuffisante et elle lui paraîtra correspondre à un stade extrêmement reculé de la connaissance. A vrai dire, notre observateur, dès lors, aura quelque peine à se figurer qu'il eût pu s'en contenter et, en fait, nous le savons bien, notre esprit a une tendance très marquée à établir des relations de cause à effet, il ne se contente jamais d'une description purement statique.

Mais, et nous y insistons encore, c'est par un raisonnement d'ordre statistique que notre observateur aura été conduit à la notion d'histoire de la forêt et du sapin : la seconde expliquant la première, mais la première justifiant la seconde. Il lui était possible, il est vrai, d'imaginer que tous les sapins d'une forêt fussent ordonnés suivant une série linéaire du plus petit au plus grand, et il pouvait se dire déjà à ce moment que le plus petit était le plus jeune et le plus grand le plus vieux. Cependant rien ne lui en fournissait la preuve, et c'est le spectacle d'une forêt morte, d'une forêt abattue, qui pouvait lui donner l'assurance que les sapins ont un développement croissant et non pas le contraire. Ces remarques peuvent paraître un peu puériles, mais elles permettent d'établir clairement de quelle manière on fait un raisonnement statistique.

Un premier examen nous montre un état de chose immuable ; on en peut déduire cette conclusion : tous les arbres de cette forêt ont été créés ainsi de toute éternité. Un deuxième examen nous permet de comparer diverses forêts. Elles diffèrent par la grandeur, par la grandeur moyenne des arbres ; l'une d'elles a même été abattue. On conclut de là avec une grande probabilité que les forêts se développent et meurent. Un nouvel examen de la première forêt, fait à la lumière de cette idée, permet d'établir entre un certain

nombre de petits faits des relations d'ordre génétique, et de cette manière on arrive à préciser la façon dont les sapins s'engendrent les uns les autres. Ces démarches de l'esprit conservent un caractère d'incertitude, les conclusions auxquelles elles conduisent sont probables. Ce n'est que par les méthodes de la physiologie végétale qu'on arrive à leur conférer une certitude, c'est-à-dire en faisant germer une graine et en suivant son développement : en fait, la certitude ne peut naître dans l'esprit que lorsqu'on peut suivre l'évolution que le raisonnement statistique a fait pressentir, c'est-à-dire lorsque l'observateur a le temps pour lui.

*
* *

Ce long préambule n'a qu'un but : montrer au moyen de faits très simples et bien connus comment se pose le problème de l'évolution des étoiles. Nous verrons qu'il n'est pas encore résolu malgré les grands progrès que la question a faits, car s'il est possible d'imaginer les étoiles distribuées dans une série linéaire — ou à peu près — on ne sait pas encore parfaitement dans quel sens cette série est parcourue et même l'on peut se demander si cette série correspond effectivement à un ordre dans le temps. Nous sommes devant les étoiles comme devant des sapins isolés ; les amas d'étoiles sont comme des forêts et c'est par les comparaisons des amas entre eux que l'on arrivera à jeter quelque lumière sur le problème de l'âge des étoiles. La prudence des conclusions auxquelles les astronomes sont arrivés récemment ne ressemble guère à la belle assurance des astronomes de la seconde moitié du siècle passé qui, enthousiasmés par les découvertes de l'analyse spectrale, avaient astreint l'univers à se développer dans un sens parfaitement déterminé et à propos duquel il semblait que la critique n'eût pas à s'exercer. En fait, l'histoire des astronomes de cette époque lointaine déjà, car en science les théories passent très vite, ressemblerait assez à celle de l'ami des arbres qui aurait conclu de son premier examen que les sapins naissent grands et se ratatinent, se rabougrissent et finissent par disparaître avec le temps.

La première classification que l'on fit des étoiles était fondée sur leur éclat. Les étoiles de première grandeur étaient les étoiles très brillantes, puis venaient celles de deuxième grandeur, et ainsi de suite jusqu'à la sixième qui correspondait à la limite de visibilité. On appliqua ensuite cette

échelle arbitraire et d'ailleurs imprécise aux étoiles télescopiques. Certaines méthodes photométriques permirent plus tard aux astronomes de remplacer l'arbitraire des estimations faites par le seul secours de l'œil, par des estimations plus rigoureuses, et surtout toujours comparables, faites au moyen d'appareils spéciaux, les photomètres. Une étoile d'une grandeur donnée envoie deux fois et demie plus de lumière qu'une étoile dont la grandeur est supérieure d'une unité. On conçoit dès lors qu'on peut faire correspondre à l'éclat de chaque astre un nombre, — qui peut être négatif comme pour le soleil (— 26,7), — qui croît lorsque l'éclat décroît. Ce nombre, c'est la *grandeur apparente*. Si toutes les étoiles étaient à la même distance, un tel nombre pourrait nous donner de très précieux renseignements sur l'éclat absolu des étoiles. On conçoit, d'autre part, que si la distance d'un astre est connue, on puisse calculer son éclat si on suppose que, toutes choses égales d'ailleurs, on le ramène à une distance donnée, par exemple à la distance unité (cf. *infra*). En faisant cette opération fictive sur tous les astres, on arriverait alors à pouvoir faire la comparaison des éclats absolus. Et réciproquement d'ailleurs, si l'on connaît par une méthode ou par une autre l'éclat absolu d'une étoile, on pourra trouver sa distance en le comparant à l'éclat apparent, cette comparaison se fondant sur la remarque suivante : une source lumineuse envoie à un observateur une quantité de lumière qui décroît comme l'inverse du carré de sa distance ; placée à deux kilomètres, une lampe envoie quatre fois moins de lumière que si elle est placée à un kilomètre.

Il va sans dire que c'est par la connaissance des distances qu'on a commencé ce travail de comparaison. Connaissant par des mesures extrêmement précises et minutieuses l'angle sous lequel on voit, d'une étoile donnée, le rayon de l'orbite terrestre, — cet angle se nomme la *parallaxe* de l'étoile, — un petit calcul élémentaire permet de trouver la distance de l'étoile. On sait que la parallaxe, qui ne peut, bien entendu, se mesurer directement, se détermine par la variation de la position apparente de l'astre, variation due au mouvement de la Terre autour du Soleil ; cette position apparente décrit en effet une petite ellipse, image de l'orbite terrestre, dont le grand axe mesuré angulairement est précisément la parallaxe. C'est Bessel qui mesura la première parallaxe en 1841. Jusqu'en 1914, on ne connaissait qu'un nombre très petit de

parallaxes, quelques centaines tout au plus. La méthode, assez imprécise, entraînait à des observations très longues, s'échelonnant sur plusieurs années afin que l'on pût éliminer les causes d'erreur. Les distances ainsi mesurées étaient de l'ordre de trois à cent vingt années-lumière, ou de un à quarante *parsecs* (1). On ne pouvait donc connaître que très peu d'éclats absolus, et l'étude du ciel se trouvait singulièrement ralentie par l'emploi d'une telle méthode.

Un astronome américain, M. W. S. Adams, eut l'idée, il y a quelque douze ans, — ses premiers travaux datent de 1914, — de comparer les spectres des étoiles ayant des éclats absolus différents ; il constata que dans ces spectres, il est possible de distinguer des couples de raies dont les intensités relatives sont une fonction simple à représenter, de la grandeur absolue elle-même. M. Adams eut l'idée d'appliquer ce résultat à des astres de parallaxes inconnues ; mesurant l'intensité relative des raies en question dans leurs spectres et calculant ensuite, par la fonction qu'il avait découverte, leur grandeur absolue, il put déterminer les distances des étoiles puisqu'on connaît toujours leur grandeur apparente. Par exemple, une étoile de grandeur apparente 8 ayant une grandeur absolue 6, déterminée par la méthode d'Adams, est à une distance de 2,5 parsecs ; en effet, cela veut dire que, placée à un parsec, cette étoile aurait une grandeur mesurée par le nombre 6, or elle a une grandeur apparente de 8, donc elle envoie 2,5 × 2,5 fois moins de lumière que si elle était à un parsec ; donc elle est effectivement à une distance mesurée par la racine carrée du produit précédent, c'est-à-dire à 2,5 parsecs.

Une telle méthode n'exige que quelques opérations : une photographie de spectre, une mesure photométrique, un petit calcul. Il ne faut pas s'étonner que, depuis son invention, cette méthode ait donné des résultats considérables. En douze ans, plus de 4 000 parallaxes ont été déterminées de cette manière. Il va sans dire que des vérifications ont été entreprises, c'est-à-dire que l'on a mesuré par l'ancienne méthode les parallaxes ainsi obtenues ; les confirmations ont été excellentes.

La lumière des étoiles nous renseigne ainsi sur leurs dis-

(1) Le *parsec* est l'unité de distance stellaire, c'est la distance qui correspond à une parallaxe de 1″ : le rayon de l'orbite terrestre est vu à un parsec sur un angle de 1″ ; il est clair qu'une distance de 10 parsecs correspond à une parallaxe de 0″1.

tances et cela par deux méthodes dont la plus récente est extrêmement curieuse ; son explication, c'est-à-dire en fait sa justification, non plus empirique, mais théorique, ne peut se concevoir que dans le cadre des nouvelles théories sur la structure de la matière, et singulièrement de celles qui sont dues à M. Bohr et dont le physicien hindou, M. Saha, a montré très récemment les conséquences curieuses pour la structure des étoiles.

Nous avons vu que c'est par l'utilisation judicieuse des spectres d'étoiles que M. Adams a inventé la méthode qui porte son nom. Les premiers spectroscopistes qui appliquèrent les découvertes de Frauenhofer et de Bunsen à l'astronomie n'avaient certes pas en vue l'étude des distances, mais bien plutôt celle de la constitution chimique des astres. On sait, en effet, qu'un corps chimique émet, dans des circonstances déterminées, un certain rayonnement dont l'analyse au moyen du spectroscope révèle un spectre parfaitement caractéristique du corps en question ; les raies de ces spectres occupent des positions bien définies et chaque fois que le spectre d'une substance les présente, on peut être certain que cette substance contient peu ou prou du corps que ces raies caractérisent parfaitement. La lumière des étoiles ou mieux la lumière de l'atmosphère des étoiles passée à travers un spectroscope présente des raies qu'on peut identifier et grâce auxquelles on peut prétendre que ladite atmosphère contient tel ou tel corps connu (1).

On photographia donc avec enthousiasme les spectres des étoiles et l'on s'aperçut assez vite qu'ils n'étaient guère variés. On s'expliquait mal que les diverses espèces de spectres pussent se classifier suivant une série, comme si la composition des atmosphères stellaires ne fût fonction que d'une seule variable, ou si l'on préfère, ne dépendît que d'un seul facteur, alors qu'il semblait que cette composition dût être extrêmement variable puisque rien ne paraît *a priori* limiter les proportions entre lesquelles peuvent se mélanger l'hydrogène, l'hélium et les vapeurs des nombreux métaux que l'analyse spectrale décelait dans les étoiles. Qu'on imagine, par exemple, des mélanges d'hydrogène, d'oxygène, d'azote, combinés dans toutes les proportions possibles ; il est clair

(1) On sait que l'on a découvert sur le soleil, par l'analyse spectrale, un corps, l'hélium, qui n'a été trouvé sur la terre que plus tard.

que ces combinaisons peuvent se caractériser par deux nombres : les rapports des poids de l'oxygène d'une part, et de l'azote de l'autre, au poids de l'hydrogène. Ces mélanges forment une série à double entrée et non une série linéaire. Or les corps dont sont formées les atmosphères stellaires sont nombreux et cependant les spectres qu'elles présentent peuvent être ordonnés suivant une série linéaire. Le P. Secchi avait proposé une classification que les astronomes du célèbre observatoire de Harvard College ont modifiée et précisée. On répartit les étoiles en un certain nombre de classes spectrales dont les principales sont distinguées par les lettres :

B, A, F, G, K, M.

Les étoiles B sont des étoiles blanches ou bleuâtres à hélium, les raies de l'hydrogène y sont faibles ; on y remarque des raies métalliques rares très peu visibles ; dans la classe A, on range les étoiles à hydrogène, l'hélium en a disparu et certaines raies métalliques y sont visibles ; la classe F correspond à un spectre où l'hydrogène a des raies d'intensité plus faibles, mais où les raies métalliques, surtout celles du calcium, sont très nettes.

Dans la classe G se rangent les étoiles jaunes analogues au soleil, riches en raies métalliques. K est le signe des étoiles orangées, comme Arcturus, où l'hydrogène ne se manifeste plus guère ; enfin, sous le vocable M, on groupe les étoiles rouges dont les spectres présentent les bandes d'absorption caractéristique de certaines combinaisons : l'oxyde de titane, en particulier.

On voit que cette classification suit une progression très nette en ce qui concerne les raies métalliques ; de plus, à chaque classe correspond une couleur de plus en plus sombre ; il va sans dire que cette dégradation dans la couleur est un effet corrélatif de la variation du spectre et que ce n'en est pas la cause. Cette cause est à rechercher, disons-le dès maintenant, dans les variations des conditions physiques d'émission et tout particulièrement dans les différences de température des atmosphères stellaires. Les étoiles B, A, F sont plus chaudes que les étoiles G, K, M. On avait quelque raison de croire à cette interprétation, mais c'est encore la théorie de Bohr qui a donné de ce fait une explication extrêmement plausible. M. Saha a montré que lorsque la température s'élève, certaines raies spectrales apparaissent et

d'autres disparaissent, de sorte que le spectre visible ne décèle pas tous les éléments contenus dans le corps analysé, mais seulement ceux qui, à la température donnée, peuvent être excités dans le domaine des radiations visibles. Mais cette explication très intéressante forme une autre histoire, comme dirait Kipling, et nous aurons peut-être un jour l'occasion d'y revenir

La classification de Harvard est fondée sur l'étude, entreprise par miss Carnon, de plus de 200 000 spectres. Il va sans dire que la photographie des spectres, qui est une besogne purement machinale, ne saurait être un but de l'astronomie ; la classification des clichés elle-même, tout instructive qu'elle soit, ne peut être qu'un moyen. C'est dans la comparaison des spectres avec d'autres caractéristiques qu'il faut songer à trouver un intérêt plus vif pour le physicien et pour le cosmogoniste.

Dès qu'on eut reconnu que les étoiles se laissent ranger dans une série linéaire dont chaque élément correspond à une température, on eut l'idée que chaque type spectral correspond à une étape dans l'évolution des étoiles. En fait, cette idée repose sur un autre raisonnement implicite qu'il convient de dégager pour être parfaitement clair ; ce raisonnement est plutôt une succession d'hypothèses qui ont chacune une certaine probabilité : 1° Les étoiles évoluent, c'est-à-dire qu'elles ne restent pas telles qu'elles ont été créées. On dira que cette affirmation ne constitue pas une hypothèse puisque les étoiles rayonnant de l'énergie, elles ne sauraient rester identiques à elles-mêmes au cours des temps. Mais rien n'empêche d'admettre que cette énergie est compensée par un procédé inconnu, et en fait on ne sait trop qu'imaginer encore pour expliquer l'origine de toute cette énergie rayonnée ; rien ne paraît plus mystérieux, en effet, que la cause du rayonnement solaire, par exemple, et si plusieurs théories ont été proposées pour en rendre compte, leur nombre même est la preuve que les raisons profondes de ce phénomène grandiose nous échappe. Admettons cependant cette première hypothèse, bien qu'on puisse admettre l'hypothèse contraire avec une certaine probabilité aussi, à savoir que les étoiles peuvent être dans un état d'équilibre statistique tel qu'en moyenne il y ait compensation entre l'énergie qu'elles perdent et l'énergie qu'elles reçoivent ;

2° Les étoiles telles que nous les observons ne sont pas

toutes au même stade de leur évolution, soit qu'elles aient été créées à des époques différentes, soit qu'elles aient évolué plus ou moins rapidement ;

3° On se trouve dès lors devant l'univers stellaire comme devant une forêt dont les arbres n'auraient pas tous le même âge, mais alors que pour les arbres, l'hypothèse de leur développement peut être facilement confirmée par l'expérience, et que, par suite, on puisse affirmer que les plus petits sont plus jeunes que les plus grands, rien pour les étoiles ne nous permet d'affirmer avec quelque certitude que l'évolution se fait du stade le plus chaud au stade le plus froid ou *vice versa*. On a cependant tranché en faveur de l'une des deux hypothèses possibles, et l'on a cru longtemps que c'était là la vérité, et voici à peu près comment on peut justifier le choix qu'on a fait ;

4° Parfois dans le ciel, en un point où jusqu'alors on n'avait rien remarqué, s'allume une étoile dont l'éclat vif frappe soudain tous les observateurs. Cet éclat dure quelque temps, puis s'affaiblit ; l'astre, d'abord blanc-bleuâtre, rayonne moins et change de couleur peu à peu en variant aussi son spectre ; au bout de quelques semaines ou de quelques mois, il disparaît à peu près complètement. On peut croire que cette *nova* est une étoile qui naît tout à coup et qui évolue très rapidement, donnant ainsi, comme en un film accéléré, la succession des états par où passe chaque étoile. Ainsi donc les étoiles évolueraient en passant du type B aux types A, F, G, K, M, c'est-à-dire qu'elles naîtraient très chaudes et blanches, puis qu'elles se refroidiraient en devenant jaunes puis rougeâtres, puis rouges et finiraient par s'éteindre tout à fait.

Cette succession d'hypothèses, dont les premières étaient plutôt implicites, a un caractère de belle simplicité. C'est là un grand mérite pour une théorie scientifique, mais avouons que les faits sur lesquels toutes ces suppositions se fondaient n'étaient guère nombreux. Certains astronomes combattirent cette théorie, Sir N. Lockyer, le grand spectroscopiste anglais, en particulier ; mais on l'adopta malgré ses critiques. Il faut dire qu'elle avait de quoi séduire les savants du dix-neuvième siècle, qui, tout savants qu'ils fussent — faudrait-il dire parce qu'ils étaient savants? — n'étaient pas fâchés de sacrifier à la mode en imaginant une théorie qui était si bien en accord avec le pessimisme roman-

tique de leur temps. Les astres meurent ; les choses qui paraissent éternelles ne sont que transitoires ; tout passe. Saisissons donc la minute qui fuit ; l'astronomie elle-même, cette science jusque-là indifférente, nous montre qu'à l'échelle grandiose de l'univers, l'évolution se fait inéluctablement vers la mort.

On voit combien cela était en accord avec les chants pathétiques sur les ruines et les longs gémissements sur le néant de toute chose. La faveur dont jouit cette théorie est bien la preuve qu'elle s'accordait avec la philosophie en cours, ou, si l'on préfère, qu'elle donnait à cette philosophie de nouveaux arguments et de nouveaux thèmes. En général, les hypothèses scientifiques ne pénètrent pas jusqu'au grand public ; ce n'est précisément que lorsqu'elles flattent la mode qu'elles ont cette vogue (1).

* * *

En 1913, un astronome américain, M. Russell, publia quelques mémoires très importants, où il exposa une nouvelle théorie de l'évolution des étoiles. Cette théorie est moins simpliste que la précédente, car elle fait intervenir un nouveau critère, celui des grandeurs absolues que l'ancienne négligeait tout à fait, mais surtout elle ouvre des voies nouvelles en appliquant les principes de la méthode statistique.

Au lieu de classer les étoiles seulement d'après leur spectre, M. Russell eut l'idée de les grouper à l'intérieur de chaque classe spectrale, suivant leur grandeur absolue. *A priori*, on pourrait s'attendre à ce que pour chaque grandeur, à l'intérieur d'une même classe, il y eût à peu près autant d'étoiles ; cela signifierait simplement que les étoiles d'un certain type spectral ont toutes les grandeurs possibles. Ou bien on pourrait imaginer qu'il y eût une prédominance d'étoiles, — toujours pour un type spectral donné, — d'une grandeur bien déterminée ; cela signifierait que pour la classe en question, les étoiles ont une grandeur absolue moyenne, autour de laquelle se grouperaient, suivant les règles du calcul des probabilités, toutes les grandeurs absolues des étoiles de ce type. En d'autres termes, les étoiles d'une classe donnée

(1) Presque toujours c'est par suite d'un abus de métaphore. La vogue de la relativité chez les gens du monde en est bien une preuve ; on a cru y voir une démonstration scientifique du subjectivisme si fort à la mode après 1900 et jusqu'à la fin de la guerre.

de la grandeur absolue en question, seraient très nombreuses, et pour les grandeurs immédiatement inférieures et supérieures, un peu moins nombreuses, et ainsi de suite en diminuant au fur et à mesure qu'on s'éloigne de cette grandeur moyenne en dessous et en dessus.

Or la première hypothèse ne se trouva pas du tout vérifiée, et la seconde ne le fut qu'en partie. M. Russell constata que les étoiles des classes B et A se groupent toutes très sensiblement autour de la grandeur absolue 1 et autour de la grandeur absolue 2, il y en a très peu qui aient des grandeurs absolues inférieures ou supérieures. Mais pour les étoiles des types G, K et M, il constata non pas l'existence d'une grandeur moyenne, mais de deux grandeurs moyennes. Pour le type K par exemple, il y a un grand nombre d'étoiles dont la grandeur absolue est 1/2 et un grand nombre pour lequel elle est 6 ; il y en a très peu qui présentent des grandeurs inférieures à 1/2 ou supérieures à 6. Reste le type F : pour les étoiles de cette classe, on constate que celles de grandeur 3 1/2 sont en très grand nombre, mais il y a un maximum, quoique faible, vers la grandeur 1. Pour résumer cela, disons que les étoiles de classe B ont en général une grandeur absolue égale à 1, celle de classe A, une grandeur absolue égale à 2. Pour F, il y a 2 grandeurs privilégiées — statistiquement parlant, — 1 et 3 1/2 ; pour G, c'est 1/2 et 5 1/2, pour K c'est 1/2 et 6 1/2, et pour M c'est 0 et 10 et même plus. On voit que plus les classes sont avancées — au sens de l'ancienne théorie de l'évolution, — plus les 2 grandeurs moyennes sont distantes. M. Russell traduisit ce fait statistique en disant que pour les classes avancées, G, K, M, les étoiles sont *naines* ou *géantes*, tandis que pour les classes jeunes B et A, elles sont toutes de même éclat à peu près : la différence d'éclat entre les naines et les géantes étant d'autant plus grande que la classe est plus avancée. Il faut remarquer que jusqu'ici, ces deux mots : naine et géante ne doivent pas caractériser des différences de volume, mais seulement des différences d'éclat.

Se fondant alors sur certaines règles de thermodynamique découvertes par le physicien Lane, d'après lesquelles la condensation d'une masse gazeuse qui rayonne de la chaleur se fait tout d'abord en s'accompagnant d'une élévation de température, M. Russell interpréta ces faits statistiques de la manière suivante :

Les étoiles sont primitivement des masses gazeuses, dont la température est peu élevée ; ce sont les géantes du type M, puis par condensation, elles s'échauffent tout d'abord en diminuant d'éclat, mais en prenant une couleur plus claire ; elles passent alors par les stades : géante K, géante G, géante F, puis elles atteignent leur température maximum et sont des étoiles du type A et du type B.

En se condensant encore, elles deviennent plus froides, et elles parcourent les classes spectrales dans l'ordre inverse, mais alors, lorsqu'elles atteignent les types G, K, M, elles sont devenues des naines et elles finissent par devenir invisibles parce que leur température est trop faible pour que leur rayonnement soit visible.

La théorie de l'évolution ainsi imaginée par M. Russell se fonde aussi sur les hypothèses 1°, 2°, 3°. L'hypothèse 4° seule diffère, on a remplacé la série linéaire B, A, F, G, K, M par la série linéaire M géante, K géante, G géante, F géante, A, B, F naine, G naine, K naine, M naine. C'est grâce à l'étude statistique comparative des types spectraux et des grandeurs absolues, que les idées de M. Russell ont pris naissance ; elles se sont appuyées sur les éléments d'une théorie physique qui a expliqué après coup la distribution décelée par la statistique. Le matériel statistique sur lequel elles se fondèrent n'était pas très considérable ; depuis qu'on sait, grâce à la méthode d'Adams, déterminer les éclats absolus d'un grand nombre d'étoiles, on a pu donner à la distinction entre naines et géantes une plus grande probabilité, mais, afin de justifier mieux encore le sens de l'évolution et, disons-le nettement, l'hypothèse même de l'évolution, il convenait de reprendre la théorie de Lane et, en tenant compte des récentes découvertes sur la structure de la matière, sur la nature du rayonnement et sur la thermodynamique des sphères gazeuses, d'établir théoriquement les lois qui régissent les phénomènes qui se passent à l'intérieur d'une masse gazeuse. Les hypothèses sur lesquelles repose cette nouvelle méthode sont dès lors les suivantes : *a*) les étoiles sont des masses gazeuses sphériques ; *b*) on peut appliquer à ces sphères de gaz les lois de la physique telles que nous les connaissons par notre expérience terrestre, mais comme les phénomènes stellaires sont à une échelle très différente, *c*) il faudra recourir à l'observation, coordonnée suivant les règles de la statistique, pour déterminer la

valeur de certaines constantes qui entrent dans les lois mathématiques obtenues. Cette nouvelle méthode est celle qu'a suivie M. Eddington, l'astronome anglais que ses travaux dans les domaines les plus divers de la philosophie naturelle ont rendu célèbre dans tout le monde savant. Ses approximations de plus en plus serrées de la solution du problème qu'il s'est ainsi posé forment un chapitre très suggestif de l'histoire des sciences. Le jeu même de ces approximations et la manière dont elles s'enchaînent sont des caractéristiques bien nettes de la méthode des savants anglais. Nous chercherons plutôt, en esquissant très rapidement l'histoire de la théorie de M. Eddington, à tendre directement aux résultats qu'il a obtenus par une voie dont les sinuosités, bien que pleines d'enseignements, ne laissent cependant pas d'être nombreuses.

* * *

L'étude des étoiles doubles, les seules dont on puisse calculer la masse grâce aux orbites qu'elles décrivent, montre que si les éclats absolus peuvent varier dans de grandes proportions, les masses, elles, sont comprises entre des limites assez serrées. Il n'y a que peu d'étoiles dont la masse soit inférieure à 1/2 ou supérieure à 5 fois celle du soleil. Ce fait est singulier et il montre bien que sous l'apparente variété des corps célestes, on peut soupçonner cependant une certaine uniformité.

La connaissance de la masse est pleine d'intérêt déjà, mais celle du volume est plus étonnante encore, pour une raison exactement contraire. On peut déterminer ce volume par des méthodes indirectes qui utilisent l'éclat intrinsèque, c'est-à-dire l'éclat par unité de surface. Un calcul simple permet de trouver aisément une valeur approchée du diamètre de l'étoile, mais on peut n'accorder au nombre ainsi obtenu par une voie détournée qu'une confiance limitée. Fort heureusement, on a pu déterminer par une voie directe la valeur de ce diamètre. Par des méthodes interférencielles d'une précision considérable, on est arrivé à mesurer l'angle sous lequel on voit une étoile de la Terre. Pour Bételgeuse, par exemple, cet angle est le même que celui sous lequel on voit un disque d'un centimètre de diamètre placé à quarante kilomètres. Si l'on connaît par ailleurs la parallaxe de l'étoile, on trouvera immédiatement la valeur du diamètre linéaire.

Pour Bételgeuse, on obtient le nombre fabuleux de 330 millions de kilomètres, soit 2, 3 fois la distance du Soleil à la Terre. Si l'on imaginait Bételgeuse à la place du Soleil, toute l'orbite de la Terre y serait contenue. Pour Antarès, c'est 640 millions de kilomètres ; on pourrait y mettre l'orbite de Mars tout entière.

Or ces étoiles sont des géantes des types K et M. Les naines des mêmes types ont des diamètres — évalués indirectement — comparables à celui du Soleil ou même plus petits. On voit donc que les termes : naine et géante ont été bien choisis et qu'ils indiquent en plus de la différence des éclats obtenus une différence de volumes.

On se représente alors — puisque les masses sont à peu près comparables — que ces différences formidables dans les volumes entraînent des variations étonnantes de la densité. Il est facile de voir que la densité moyenne d'Antarès, par exemple, est de l'ordre du millième de la densité de l'air, alors que certaines naines ont une densité qui peut atteindre celle du platine et même la dépasser notablement.

Les géantes présentent au physicien un intérêt particulier, car leur faible densité prouve qu'elles sont des masses de matière gazeuse très raréfiée, et par conséquent, qu'elles se comportent comme ces corps idéaux de la thermodynamique : les gaz parfaits, dont l'étude a été poussée très loin, alors que celle des gaz comprimés ou des fluides incompressibles est beaucoup moins avancée et ne présente d'ailleurs pas la même simplicité

Si alors on applique aux sphères de gaz raréfiés que sont les étoiles géantes, les lois des gaz parfaits, on aboutit tout d'abord au résultat de Lane rappelé plus haut. Sous l'effet de l'attraction de ces parties, cette sphère gazeuse se condense, mais en même temps elle s'échauffe (1), une étoile géante de type M devient plus petite et donne naissance à une étoile géante de type K, etc. Ce sont les résultats de M. Russell. Étudiant à la lumière des nouvelles théories de la constitution de la matière, les conditions qui doivent régner à l'intérieur d'une étoile, M. Eddington arriva aux résultats que voici : une étoile géante a une température

(1) Il ne faut pas confondre ce phénomène avec celui qu'on invoquait jadis pour expliquer la formation des montagnes par la contraction de la croûte terrestre consécutive au refroidissement du globe. Ici l'échauffement se produit dans un gaz qui se condense ; ce phénomène est tout à fait différent.

centrale très élevée, plusieurs millions de degrés. En fait, cette température est due à l'agitation extrême des molécules gazeuses. Cette agitation a pour effet de multiplier les chocs moléculaires et par conséquent de désagréger atomes et molécules, ce qui fait que dans l'intérieur d'une géante, il doit y avoir très peu de molécules complètes, et même d'atomes complets, mais qu'au contraire on doit rencontrer — si l'on peut dire — un très grand nombre d'électrons isolés et peut-être pas mal de noyaux dégarnis de leurs ceintures d'électrons. Le poids moléculaire moyen du mélange gazeux en question est certainement plus faible alors que la moyenne des poids moléculaires des divers composants que révèlent le spectre. D'autre part, un tel gaz a une force expansive considérable qui tend à s'opposer à la condensation. Mais il y a une force plus importante encore dont les effets s'ajoutent aux effets de la précédente, c'est la pression de radiation. L'étoile, en effet, ne rayonne pas seulement à partir de sa surface, mais il passe une quantité considérable d'énergie du centre vers la périphérie, provenant précisément des bouleversements atomiques dont il a été question plus haut. Cette énergie rayonnante exerce sur la matière qu'elle rencontre une certaine pression, c'est la pression de Maxwell, analogue à la pression exercée par le rayonnement solaire sur les queues des comètes, et qui fait que ces queues sont toujours dirigées dans la direction opposée à celle du Soleil. Il convient dès lors de déterminer les conditions d'équilibre des trois forces : attraction, force élastique, pression de radiation dont la première est opposée aux deux autres. S'il n'y avait pas équilibre, une telle masse gazeuse, ou bien se disperserait, ou bien se condenserait avec rapidité. M. Eddington obtient alors une formule qui fait intervenir la masse totale de l'étoile, le poids moléculaire moyen dont il vient d'être question et un coefficient qui mesure l'absorption du rayonnement à l'intérieur de l'étoile.

Le mathématicien peut se contenter de cette formule, mais il est plus suggestif de l'expliquer de la manière suivante : Imaginons une série de masses gazeuses contenant respectivement 10, 100, 1 000 grammes... la vingtième en contenant 10^{20} et d'une manière générale, la n-ième 10^n. Si l'on calcule alors pour chacune de ces sphères gazeuses le rapport de la force qui tend à disperser la matière à la force qui tend à la condenser, on trouve que, jusqu'à la trente-

troisième de ces sphères, la pression matérielle est énorme et que la pression de radiation est presque nulle ; s'il existe des étoiles dont les poids sont inférieurs à 10 grammes, ces étoiles sont invisibles puisque leur rayonnement est trop faible. D'autre part, à partir de la trente-sixième, c'est au contraire la pression de radiation qui prédomine, et par suite, une telle sphère gazeuse n'a guère de chance de durer ; elle tend à se disperser.

D'après la théorie uniquement, c'est donc entre 10^{33} et 10^{35} grammes que la masse d'une étoile doit être comprise pour que cette étoile, ou bien soit visible, ou bien n'éclate pas sous l'effet de la pression de radiation. Or la masse de presque toutes ces étoiles est effectivement comprise entre ces deux limites et la théorie explique ainsi, d'une manière très élégante, pourquoi les étoiles ont des masses si voisines comme si, à première vue, les étoiles avaient été créées en série.

Il y a plus, on peut montrer, en analysant plus minutieusement encore les processus du rayonnement interne et de l'absorption de ce rayonnement, que la masse d'une étoile conditionne parfaitement son éclat absolu, ce qui revient à dire que deux étoiles de même masse placées à la même distance de la terre nous envoient la même quantité de lumière (à peu de chose près), cette lumière pouvant d'ailleurs varier de couleur d'une étoile à l'autre.

Cette première partie de la théorie s'applique seulement aux étoiles géantes. Qu'en est-il pour les naines, c'est-à-dire pour ces étoiles trop denses pour qu'on puisse songer à leur appliquer les lois des gaz parfaits? M. Eddington, dans des essais préliminaires, chercha à tenir compte de la compressibilité très faible que doit présenter une sphère dont la densité est élevée. Il obtint certains résultats intéressants, mais une étude plus poussée, fondée sur certains travaux récents, lui fit modifier un peu son analyse des étoiles géantes. Un physicien danois, élève de M. Bohr, M. Kramers, en appliquant certaines méthodes en rapport avec la théorie des *quanta* montra que l'absorption de l'énergie à l'intérieur d'un gaz à haute température doit être conditionnée, entre autres choses, par la reformation des édifices atomiques qu'un choc ensuite détruit de nouveau ; les électrons libres, en effet, peuvent être capturés par des protons, par des noyaux ou par des atomes incomplets. Il y a là des phé-

nomènes dont la première théorie de M. Eddington ne tenait pas compte. En les analysant avec plus de précision encore, l'illustre astronome anglais fut conduit à modifier un peu sa première théorie ; il retrouva les résultats essentiels obtenus plus haut sur l'uniformité des masses stellaires, et sur la relation d'après laquelle la grandeur absolue ne dépend que de la masse, à très peu près.

Les résultats de cette nouvelle théorie, M. Eddington les appliqua aux étoiles naines tout simplement pour voir quels étaient les écarts qu'elle présenterait avec les nombres donnés par l'observation. Chose étonnante, la théorie s'y appliquait admirablement et rendait compte des apparences des étoiles de grande densité, aussi bien que de celles des étoiles, où la matière est raréfiée.

Un résultat aussi étonnant, une coïncidence aussi singulière, voilà de quoi mettre en éveil la curiosité d'un savant. Ainsi donc tout se passe à l'intérieur des étoiles aussi dense que l'eau, aussi dense que le platine lui-même, comme si la matière qui s'y trouve avait les propriétés d'un gaz parfait et surtout sa compressibilité. C'est encore une fois à la théorie de Bohr sur la structure de la matière que l'on eut recours pour expliquer un phénomène aussi inattendu. Comme l'écrit M. Eddington : « Nous étions partis pour explorer l'intérieur d'une étoile ; nous nous trouvons explorant l'intérieur d'un atome. » En effet, à la température qu'il faut attribuer à l'intérieur d'une étoile naine pour justifier son rayonnement, les atomes, avons-nous dit, sont animés de vitesses formidables, et par conséquent, les chocs qu'ils subissent les disloquent presque complètement. Or, à la température ordinaire, un atome a un volume moyen égal à peu près à celui d'une sphère dont le rayon mesure un dix-millionième de millimètre ; à la température de quelques millions de degrés, l'édifice atomique, considérablement diminué par les chocs, a un rayon moyen qui est cent, mille ou même dix mille fois plus petit. La compressibilité est donc beaucoup plus grande qu'on ne pourrait le croire si l'on oubliait de tenir compte de la désagrégation des atomes ; du même coup, on comprend de plus pourquoi la densité des étoiles naines peut être aussi élevée, car les électrons libres, les noyaux entourés de chaînes incomplètes ont une densité beaucoup plus grande que la densité moyenne des édifices atomiques complets.

On peut donc conclure de tout cela que les étoiles naines et les étoiles géantes sont des sphères de matière radiante qui se comportent comme se comporte un gaz parfait ; ces sphères sont en équilibre statistique sous l'effet de l'attraction de leurs parties, de leur force d'expansion et de la pression de radiation exercée par la lumière qui rayonne du centre vers l'extérieur (1).

*
* *

Que deviennent avec cette conception les idées de M. Russell sur l'évolution des étoiles? La première théorie de M. Eddington se conciliait assez bien avec ce que nous avons dit de l'accroissement de la température des géantes suivi du refroidissement et de la dégénérescence vers le nanisme. Il semblait même que les idées de M. Eddington dussent apporter des arguments nouveaux aux astronomes pour défendre les idées de M. Russell. En fait, et nous le verrons bien en faisant la confrontation de celles-ci avec les idées nouvelles de M. Eddington, il y a là deux ordres de choses très différents qui n'interfèrent pas du tout. Parti, semble-t-il, avec le désir de justifier par une méthode physique les résultats statistiques de M. Russell, M. Eddington a abouti en fait à des conclusions tout à fait indépendantes et qu'on pourrait interpréter dans un sens tout différent, tout au moins tant qu'elles ne sont pas complétées. La théorie physique explique l'existence des naines et des géantes que la théorie statistique avait fait découvrir ; elle ne dit pas dans quel sens se fait l'évolution. En effet, elle ne donne que les conditions d'équilibre à l'intérieur d'une étoile et elle n'indique pas du tout dans quel sens cet équilibre peut se modifier, ni même s'il se modifie. Lorsqu'on compare une naine à une géante, on sait que la température au centre de la première est plus grande que la température au centre de la seconde, mais une naine de classe M a une atmosphère plus froide qu'une géante de classe K. Il faudrait donc qu'on sût exactement comment varie la température des atmosphères des étoiles lorsqu'on passe des géantes aux naines. Peut-être arrive-t-il qu'un accroissement de température à l'intérieur soit accompagné, par suite du rayonnement dans l'espace,

(1) Cette lumière est de très courte longueur d'onde à l'intérieur des étoiles ; c'est en fait du rayonnement X très vite absorbé par les couches environnantes.

d'un refroidissement superficiel ; mais cela, la théorie de M. Eddington ne le dit pas. Si on ne tient pas compte d'un facteur nouveau dont nous aurons à traiter tout à l'heure, la théorie de M. Eddington dit même le contraire. Si la masse d'une étoile ne varie guère durant sa vie, son éclat absolu ne doit guère varier, puisque cet éclat absolu ne dépend presque essentiellement que de la masse. Si alors on admet que l'évolution d'une géante M se fait tout d'abord en s'accompagnant d'une élévation de température, il faut que l'évolution se poursuive sans que l'éclat absolu change ; l'étoile devient une géante K, une géante G, une géante F, puis une étoile A et peut-être une étoile B. Qu'arrive-t-il ensuite si cette hypothèse est vraie? L'étoile devient-elle une étoile à hélium du type O et donne-t-elle ensuite naissance à une nébuleuse planétaire? On ne saurait le dire. Et qu'arriverait-il d'une naine M? Si on suppose qu'elle continue à se condenser et si l'on ne fait pas d'hypothèse sur le refroidissement de sa surface, ne pourrait-elle devenir une naine K et continuer jusqu'à B son évolution? Ici la statistique répond avec beaucoup de probabilité : non. Il y a en effet un très grand nombre de naines M et K, dont la grandeur absolue est comprise entre 6 et 12. Cela correspond à des masses qui sont incompatibles avec ce qu'il faut admettre pour les masses des étoiles actuelles des types A et B. Il y a trop peu d'étoiles B et A de grandeur égale à 6 ou supérieure à 6 pour qu'on puisse admettre qu'elles soient l'aboutissement des très nombreuses naines K ou M qui existent actuellement. Admettre que cela peut être, c'est faire l'hypothèse que la répartition des étoiles suivant leurs spectres a varié au cours des temps cosmiques, et cela, c'est vraiment une hypothèse gratuite que rien ne justifie et qui est même en contradiction avec certains postulats de la méthode statistique.

Si donc on admet que la masse d'une étoile ne varie pas, on ne peut rien affirmer sur les naines du point de vue de l'évolution, et sur les géantes, on peut dire tout au plus que leur évolution se fait probablement de K vers B, c'est-à-dire dans le sens contraire où l'on imaginait au siècle passé qu'elle se fît.

Pourrait-on trancher le débat ou plutôt pourrait-on faire avancer la question en ayant recours encore une fois à la méthode statistique? Jusqu'ici nous avons considéré les étoiles les unes après les autres et nous les avons groupées

d'une manière assez artificielle ; nous avons fait comme l'observateur des sapins qui, chaque fois qu'il rencontrait un de ces arbres, en notait les caractères, puis ensuite les groupait selon l'un ou l'autre d'entre eux. En admettant que cette statistique par individus l'eût conduit à des résultats intéressants, mais fort incertains cependant, concernant la vie des sapins, c'est bien uniquement avec la statistique sur plusieurs forêts dont chacune eût été composée de sapins d'âge à peu près égal, qu'il eût prétendu obtenir des certitudes sur cette évolution.

Mais y a-t-il des forêts d'étoiles? et peut-on distinguer si celle-ci est plus ancienne que celle-là? ou bien sont-elles toutes semblables? Ici nous touchons à des problèmes nouveaux dont la solution est à peine ébauchée mais où déjà l'on peut distinguer quelques résultats intéressants.

Certains amas d'étoiles ont un aspect globulaire, la distribution des étoiles y est à peu près ordonnée suivant une symétrie ellipsoïdale ; en tout cas le nombre des étoiles est grand au centre, puis il diminue lorsqu'on s'approche de la périphérie. On compte dans certains d'entre eux 40 000, 100 000 étoiles, et l'on peut étudier ces gigantesques forêts, placées à des distances fabuleuses des étoiles qui forment le système stellaire, dont le Soleil est un représentant. Cette étude s'est faite statistiquement, c'est-à-dire qu'on a pu, pour certains amas, établir le nombre des étoiles de classe spectrale donnée, la répartition de ces étoiles dans l'amas, leur statistique suivant leur éclat absolu, etc. D'autre part, en appliquant à ces amas les lois les plus élémentaires de la mécanique céleste, le célèbre cosmogoniste anglais, M. Jeans, est arrivé à la conclusion que ces amas sont d'autant plus ouverts, c'est-à-dire moins serrés, que leur âge est plus considérable ; en d'autres termes, avec le temps un amas se disperse. Si l'on admet alors que l'âge moyen des étoiles d'un amas est à peu près égal à l'âge de l'amas, on pourra, passant d'un amas serré à des amas de plus en plus ouverts, suivre le cours de l'évolution des étoiles tout comme, passant d'une pépinière à une forêt à sous-bois, puis à une haute futaie, puis enfin à une forêt dévastée, on peut suivre l'évolution des sapins, en portant son attention sur le type moyen qui prédomine dans chaque forêt.

C'est ce qu'a fait M. ten Bruggencate dans un mémoire très suggestif. On peut résumer ses investigations en disant

que, dans les amas serrés, c'est-à-dire dans les amas jeunes, les étoiles géantes M ou K forment la majorité, puis que, au fur et à mesure que les amas étudiés sont plus ouverts, on observe que les fréquences maxima suivent la série de Russell : géantes G, géantes F, étoiles A, étoiles B, naines F, naines G, naines K, naines M. On conclut de là que l'évolution à la Russell est bien conforme à la nature des choses (1).

D'après ce que nous savons par la théorie de M. Eddington, à laquelle nous conservons notre confiance, cela n'est possible que si, au cours de son évolution, les géantes deviennent naines non seulement par condensation mais aussi par perte de masse. Comment une étoile peut-elle diminuer de masse?

Si cette question s'était posée, il y a une vingtaine d'années, on lui aurait probablement opposé une fin de non-recevoir, et l'on aurait cherché à modifier la théorie physique pour concilier les conséquences avec les résultats statistiques. Or nous savons depuis les travaux de M. Einstein que l'énergie a une certaine masse ; une étoile qui rayonne des flots de lumière a donc une masse qui décroît. Ainsi donc rien ne s'oppose à ce que l'on concilie la théorie de M. Eddington avec l'évolution selon M. Russell. Il y a bien encore quelques difficultés secondaires à examiner, et celle-ci tout d'abord : le calcul montre que l'évolution par perte de masse exige un temps prodigieux de l'ordre du millier de milliards d'années et les astronomes eux-mêmes se sont refusés en général à admettre d'aussi longues périodes. Ici il y a encore, comme on dit en style policier, des recoupements. Tout d'abord les géologues ont été conduits, en revisant leur chronologie, à assigner à la Terre un âge de l'ordre du milliard d'années, une étoile comme le Soleil doit avoir un âge plus considérable encore ; d'autre part, certaines considérations théoriques d'un tout autre ordre d'idées montrent qu'une telle durée n'est pas inconcevable.

*
* *

Arrivé au terme de cette étude un peu longue peut-être, nous pourrions être tenté de conclure en formulant dogmatiquement les résultats auxquels nous sommes parvenu.

(1) Tout au moins pour les étoiles qui n'éclatent pas sous la pression de radiation.

Nous aurions évidemment tort, car les théories que nous avons exposées, pour ingénieuses qu'elles soient, sont certainement imparfaites. Elles groupent quelques faits : la théorie de M. Russell donne une interprétation élégante de certains recensements d'étoiles ; la théorie de M. Eddington cherche à expliquer la nature physique des étoiles ; elle arrive à certaines conclusions intéressantes, en particulier, elle rend compte de l'uniformité des masses stellaires, mais elle ne justifie pas à elle seule la théorie de M. Russell. C'est en faisant intervenir une nouvelle statistique — celle des amas d'étoiles — que l'on a pu mettre en accord ces deux conceptions scientifiques, et c'est en ayant recours à d'autres conceptions physiques qu'on a pu justifier cet accord. Il y a encore de nombreux problèmes à résoudre : celui de la variation de température des atmosphères stellaires semble le plus important ; nous pouvons bien affirmer, d'une part, que la théorie de M. Eddington fournira ces cadres dans lesquels s'inscriront les résultats que l'astrophysique obtiendra dans la suite relativement à la structure des étoiles et que, d'autre part, la théorie de Russell pourra peut-être se modifier, mais que les explications futures devront interpréter les faits statistiques incontestables sur lesquels elle repose maintenant.

Malgré la nouveauté des questions que nous venons d'esquisser et auxquelles nous avons voulu laisser leur caractère un peu sévère plutôt que de les noyer sous un flot de métaphores fleuries, nous espérons que le lecteur aura été saisi par l'éloquence de la suite des découvertes que l'astronomie a faites depuis deux ou trois décades, il aura été frappé des recoupements nombreux de la méthode statistique et de la théorie physique ; il aura compris, sur un exemple particulier, le jeu des approximations successives qui caractérisent l'histoire même de la pensée scientifique, et il aura entrevu peut-être que ces approximations, jointes à celles que l'on a obtenues ailleurs, tendent à donner une représentation toujours plus complète de cette harmonie du Cosmos que l'homme devine, qu'il entrevoit même, et pour la compréhension de laquelle il a inventé des méthodes où se reconnaissent la fécondité de son imagination et la merveilleuse précision de son intelligence.

G. Juvet.

Antilia
ou le premier voyage de Christophe Colomb[1]

En février 1487, Christophe Colomb est de nouveau à Cordoue avec la cour. Tout est à la guerre de libération. L'armée s'empare de Vélez-Malaga le 27 avril et de Malaga le 18 août. Cette année et les suivantes, le solliciteur étranger a, moins que jamais, des chances de parvenir à ses fins. Les Rois Catholiques n'ont plus d'autre but que d'encercler Grenade, assiéger et prendre l'orgueilleuse capitale musulmane, et détruire la dernière puissance maure qui reste encore sur la terre chrétienne d'Espagne. Colomb est bien oublié ; les ordres de paiement sur le Trésor en sa faveur s'espacent de plus en plus.

L'histoire perd ses traces pendant deux ans. Elle le retrouve en juin 1489, à la cour, devant Baza assiégée. La ville ayant capitulé le 22 décembre, les Rois Catholiques se rendirent à Séville où furent célébrées, par des réjouissances publiques, la nouvelle victoire et les fiançailles de leur fille Isabelle avec l'infant de Portugal dom Alphonse. Dans ce milieu où tout était à la joie et à l'espoir et où le palais hospitalier du duc de Medina-Celi lui était de nouveau ouvert, Christophe Colomb reprit ses démarches auprès des grands personnages qui s'étaient intéressés à ses projets, et princi-

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 décembre 1926 et 1er janvier 1927.

palement auprès de Hernando de Talavera auquel il demanda de réunir encore la junte dont le prieur de Notre-Dame de Prado était le président. Après quelques séances, les commissaires royaux se prononcèrent pour un refus qui, malgré les phrases de courtoisie dont il était enveloppé et les vagues espérances qu'il laissait entrevoir pour une époque meilleure, paraît à Colomb un congé définitif. Il prit alors la résolution d'aller présenter ses offres au roi de France. Il ne pouvait plus compter sur des subventions du Trésor castillan, mais le duc de Medina-Celi, toujours si généreux, lui fournirait les moyens de faire ce long voyage.

Auparavant, il lui restait encore une suprême démarche à tenter, auprès du plus puissant des sujets du roi d'Aragon, Luis de Santangel, qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de rencontrer et qui était venu à Séville assister aux fêtes des fiançailles princières. Par l'intermédiaire de Juan de Coloma, coreligionnaire et compatriote du chancelier et contrôleur général d'Aragon, il lui fut aisé d'obtenir une audience de l'homme redoutable qui, plus fort que le tribunal de l'Inquisition, pouvait être plus fort qu'une junte présidée par un prieur de monastère, fût-il confesseur de la reine.

Le grand *marrano* plongea un regard perçant et froid comme l'acier dans les yeux du solliciteur et lui dit brusquement :

— Ne seriez-vous pas, par hasard, juif et Aragonais?

— Moi ! s'écria Colomb. Je suis un bon chrétien...

— Moi aussi, fit Santangel sur un ton sec.

— Je suis de vieux sang chrétien pur de tout mélange et Ligurien de nation, reprit Colomb à qui un pareil accueil faisait perdre toute sa souplesse d'esprit.

Le *marrano* laissa tomber ces deux mots :

— Tant pis !

Et il garda le silence. Colomb, de plus en plus gêné et troublé, allait se lever pour sortir lorsque Santangel se radoucissant lui dit :

— Écoutez : le secrétaire du roi m'a longuement parlé de vous. Il s'intéresse à vos projets bien que vous ayez manqué de confiance en lui et qu'il n'ait même pas pu savoir de vous où se trouvent exactement vos îles...

— On a voulu me voler mon idée en Portugal !

— Mon ami Coloma et moi, nous ne sommes pas des Por-

tugais. Moi aussi, je m'intéresse à vous. Vous avez des qualités qui me plaisent et qui ne sont peut-être pas celles qui vous ont valu la sympathie de quelques seigneurs castillans et l'admiration de deux ou trois dames de la cour, la marquise de Moya, entre autres, qui, certainement, a fait de vous un éloge chaleureux à Son Altesse la reine...

— Sans résultat, hélas !

— Jusqu'à maintenant, du moins. Vous avez échoué pour deux raisons. D'abord, parce que, devant la junte royale comme dans une conversation privée avec le secrétaire du roi, vous vous êtes obstiné à faire un mystère du but du voyage pour lequel vous sollicitez des navires, des hommes et de l'argent — sans compter les titres et honneurs dont nous parlerons tout à l'heure. Il n'est pourtant pas difficile de deviner où vous voulez aller. Le Père Hernando de Talavera connaît assez bien l'histoire de notre temps et la géographie pour s'en douter. Quant à moi, je ne fais aucune supposition : j'ai la certitude.

Colomb eut un geste de surprise et d'inquiétude, mais n'osa ouvrir la bouche.

— Procédons par éliminations, reprit Santangel. Ce n'est pas à l'est, c'est-à-dire en Méditerranée et en mer Noire que vous voulez faire des découvertes ; tout y était découvert longtemps avant la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce n'est pas au nord. Avez-vous voyagé dans les mers du Nord?

— J'ai été en Angleterre, à Thulé, et un peu plus loin encore au nord de cette île...

— Au delà de Thulé il y a des mers glaciales et non des terres d'où l'on puisse rapporter de l'or, des épices et des aromates. Ce n'est pas au sud, en suivant la côte de Guinée, pour trouver un passage qui vous conduirait au royaume indien du Prêtre Jean : les Portugais vous barreraient la route.

— La mer Océane est vaste...

— Notre Saint-Père le Pape en est le souverain seigneur. Ignorez-vous qu'il y a moins de quarante ans le pape Nicolas V a sanctionné par une bulle non seulement les découvertes et les conquêtes faites par les Portugais sous la direction de l'infant dom Henrique, mais encore celles qu'ils feraient ultérieurement, celles qu'ils ont faites depuis et continuent de faire en Afrique? Ignorez-vous qu'il a fait

donation au Portugal de toute la région qui s'étend depuis les caps Noun et Bojador jusqu'à la Guinée, jusqu'aux plages du sud, y compris les îles du voisinage qui ne sont pas encore découvertes, et que, par conséquent, les Portugais ont, seuls, le droit d'ouvrir la route maritime qui les mettra en communication avec le peuple de l'Inde qui passe pour honorer le Christ, le peuple du Prêtre Jean, et que, seuls, ils peuvent traiter avec ce souverain pour le porter à venir en aide aux chrétiens contre les Sarrasins et autres ennemis? La Castille n'a fait aucune opposition à cette donation. Bien mieux : par le traité de 1479 elle a reconnu la souveraineté du Portugal sur toutes les terres fermes et îles découvertes et à découvrir. Donc, si vous voulez faire des découvertes pour le compte de la sérénissime reine de Léon et Castille, la route du sud vous est fermée. Rien à faire, non plus, je le répète, au nord et à l'est. Il ne vous reste donc que l'Occident. Or, qu'y a-t-il dans cette direction, au delà des Canaries?

Colomb ne répondant pas immédiatement à la question, le grand *marrano* le regarda bien en face et attendit. Le Ligurien, subjugué, finit par dire d'une voix hésitante :

— Il y a des îles.

— Justement. A tous les gens de cour et d'Église dont vous avez demandé la protection vous avez dit que vous vouliez découvrir des îles et pas un, peut-être, ne vous a demandé s'il s'agit du Brésil et de Saint-Brandan dont on ne sait pas trop où elles sont, ou d'Antilia qui est à peu près sur la même latitude qu'une des Canaries...

Colomb, qui n'aimait pas qu'on lui parlât de l'île des Sept-Cités, interrompit vivement Santangel.

— Plus à l'ouest encore, mais pas loin, il y a la terre ferme d'Asie...

— Qui n'est plus à découvrir. Il y a le Cathay, Cypango, le royaume du Grand Khan, et des Indes qui ne sont pas celles du Prêtre Jean. Avec ces pays on pourrait établir des relations commerciales profitables pour eux comme pour nous. Mais s'en emparer, les soumettre à la puissance de la couronne de Castille pour les convertir à notre sainte foi et les exploiter, il ne faut pas y songer : ce sont des royaumes très peuplés, plus peuplés et plus riches que ceux d'Europe, bien organisés, puissants, et trop loin pour qu'on puisse y envoyer de grandes armées. Nous savons tout cela par les moines et les laïcs italiens qui y ont été et ont écrit des rela-

tions de leurs voyages. Restent donc vos îles. Supposons que vous les découvriez et que vous n'y trouviez que des populations éparpillées de sauvages qui vous laisseront faire tout ce que vous voudrez, qu'en rapporterez-vous pour vous, pour la couronne, pour nous tous?

— Des épices, des aromates, des pierres précieuses...

— Et, naturellement, de l'or?

A ce mot, les yeux de Colomb brillent ; il s'anime et s'écrie :

— L'or est ce qu'il y a de mieux. Avec de l'or on constitue des trésors et celui qui les possède fait, par leur moyen, tout ce qu'il veut au monde. Il envoie même les âmes au paradis. Je veux trouver beaucoup d'or, assez pour que tous les sujets de Son Altesse soient riches et qu'on puisse reconquérir le royaume de Jérusalem.

— Bon ! voilà que vous reprenez l'idée de dom Henrique. Les croisades ! Mais c'est fini, mon ami, depuis plus de deux siècles ; c'est un échec sur lequel il n'y a plus à revenir et, d'ailleurs, cela n'intéresse plus personne, pas même les Portugais. Vous avez assisté, avec la cour, au siège de Baza. Avez-vous eu connaissance d'une ambassade du soudan d'Égypte que le roi Ferdinand y a reçue et que le pape avait recommandée à son bon accueil?

— Oui, c'étaient deux religieux franciscains de Jérusalem appartenant au couvent, dont l'un est le prieur, qui a la garde du Saint-Sépulcre. Ils sont venus pour avertir Leurs Altesses que si Elles ne cessaient pas la guerre contre les Maures d'Espagne, le soudan exercerait des représailles contre les chrétiens d'Égypte et ferait raser les Lieux Saints...

— Le roi a comblé ces deux religieux de prévenances : la reine, qu'ils sont allés voir ensuite à Jaen, leur a accordé une rente de mille ducats d'or pour leur couvent — je serais bien étonné si elle la leur servait plus de deux ans — et leur a fait cadeau d'un voile brodé par elle-même. Puis, pour bien montrer aux envoyés du soudan le cas qu'ils faisaient des menaces de celui-ci contre les chrétiens d'Orient et le Saint-Sépulcre, ils ont poussé avec une activité encore plus grande la guerre contre les infidèles. Cela n'empêche pas Leurs Altesses d'être aussi bons catholiques que vous et moi. Mais revenons aux produits de vos îles. De l'or, beaucoup d'or ! Supposons que vous en apportiez assez pour en couvrir les toits des maisons, comme au Cathay. Et après? En serons-nous plus riches?

Colomb écarquille les yeux comme quelqu'un qui ne comprend pas et se demande si on ne se moque pas de lui. Le *marrano* reprit :

— Faut-il que ce soit moi, un néophyte, en somme, qui mette de vieux chrétiens au sang pur comme vous en garde contre la superstition et la folie de l'or ! Vous êtes tous obsédés par les toits des maisons du Cathay. Vous voudriez que l'or fût aussi abondant chez nous que le fer. Si cela pouvait arriver, l'or ne vaudrait pas plus que le fer. C'est simple, c'est clair comme le jour.

Colomb considérait avec effroi cet homme qui remuait l'or à pelletées, affectait de le mépriser et même en niait la valeur.

— Les épices, c'est autre chose, reprit Santangel ; ça se mange. Mais il y a une marchandise encore plus précieuse, dont l'Espagne aurait le plus grand besoin. Les Portugais en ont ramené de Guinée, mais en quantités beaucoup trop petites. Ils n'en ont même pas assez pour eux, alors qu'ils pourraient en exporter dans l'Europe entière. Si j'étais sûr que vous en trouviez suffisamment dans vos îles, je serais capable, si toutefois vous vouliez organiser ce commerce en grand, de payer moi-même tous les frais de votre expédition.

Colomb sursauta en entendant cette proposition conditionnelle mais que, dans sa foi en sa destinée, il entrevoyait déjà comme réalisable et que rien, dans les débuts de la conversation, n'avait fait espérer. Il demanda :

— A quel commerce faites-vous allusion?

— A celui des esclaves.

— Je n'y avais pas pensé.

— J'aime le ton tranquille et posé avec lequel vous me dites cela. Tout ce que mon ami Coloma m'a raconté de vous m'a inspiré confiance. Je crois que nous nous entendrons. Nous reparlerons de cette grande affaire. Mais il faut tout d'abord que vous renonciez à vos prétentions ; elles sont inacceptables. Grand amiral de la mer Océane, vice-roi, et que sais-je encore ! Qu'est-ce que ça peut vous faire, des titres pareils? Est-ce que je suis amiral, moi? Si je le voulais, je le serais demain. J'aime mieux être trésorier de la Sainte-Hermandad, chancelier et contrôleur général du royaume d'Aragon.

— Je ne puis renoncer à aucune des conditions que j'ai posées.

— Alors, votre échec est définitif.

— J'irai voir les rois de France et d'Angleterre.

— Qui ne vous recevront pas mieux.

— Ce n'est pas sûr. En tout cas, je n'aurai pas à me reprocher d'avoir négligé quelque chance à courir.

— Réfléchissez encore. Et, tenez ! avant de partir pour la France, allez donc faire une visite à vos amis les franciscains de la Rabida. Je suis sûr qu'ils vous donneront de bons conseils. Mais, au nom de la Sainte Trinité, n'allez pas leur parler de notre projet de commerce des esclaves ! C'est contraire aux principes qu'ils tiennent du saint fondateur de leur ordre. Puis, revenez me voir ; nous arrangerons cette affaire avec Juan de Coloma.

*
* *

Colomb qui s'est vanté trois fois, par lettres, d'avoir, par amour pour la Castille, repoussé les offres du roi de France, hésitait encore à traverser l'Espagne du sud au nord et de recommencer, après avoir perdu tant d'années en Portugal et en Castille, une vie de solliciteur vagabond dans un autre pays étranger où il ne connaissait personne. En tout cas, il ne pouvait partir sans aller faire ses adieux au Père Antonio de Marchena. Il voulait, en outre, retirer son fils Diego de la Rabida et le confier à sa maîtresse qui l'élèverait, à Cordoue, avec le petit Fernand. Et puis, cette fois, il trouverait, au monastère, le prieur Juan Pérez. Et qui sait... Colomb, en approchant du promontoire, se reprenait à espérer fortement.

Le Père Antonio avait mis son prieur au courant de l'aventure d'Alonso Sanchez, de sa mort chez le navigateur ligurien, et de la décision qu'avait prise celui-ci de réaliser son projet pour le compte de la couronne de Castille. Les deux moines, qui croyaient fermement à l'existence d'Antilia et même à celle d'un archipel — celui que, plus tard, on appellera les Antilles — ne voulaient pas que l'île découverte en 1414 par un Espagnol qui avait fait de ses eaux une *mar de Spagna*, devînt une terre portugaise. Et que resterait-il pour les Espagnols si les Portugais étendaient leurs découvertes jusque dans les parages les plus lointains du ponant? Aussi désiraient-ils vivement que Colomb réussît dans son entreprise et étaient-ils prêts à l'aider de tout leur pouvoir. Mais si bienveillante que fût la reine à l'égard de son ancien

confesseur, comment celui-ci pouvait il rouvrir, par une démarche verbale ou par lettre, une affaire que venait de clore, par un refus, une junte officielle? Un fait nouveau venait de se produire, qui lui permettait de le tenter.

Il y avait à Palos une famille de navigateurs riches, experts dans leur art, respectés de toute la population sur laquelle ils exerçaient une grande influence, celle des trois frères Pinzon : Martin Alonso, Vicente Yañez et Francisco Martinez. Le plus riche et le plus puissant des trois était Martin Alonso que des marins, déposant dans un procès longtemps après sa mort, ont qualifié ainsi : « Un des hommes les plus entendus de l'époque dans les choses de la mer... Un vaillant pilote et capitaine... Il n'y avait pas en ce temps un homme sur terre aussi déterminé pour n'importe quelle action de guerre. » Or, Martin Alonso était revenu d'un second voyage à Rome ; il y avait eu de longues conférences avec un cosmographe du Vatican sur les terres à découvrir à l'ouest de la mer Océane, il avait obtenu des copies de cartes marines où figuraient ces îles. Et maintenant, il rêvait lui aussi des pays des épices, de l'or et des pierres précieuses. Il parlait d'équiper deux caravelles pour aller à leur recherche. Les marins de Palos et de Moguer étaient dans l'enthousiasme ; il n'y en avait pas un qui eût refusé de le suivre.

Les îles étaient justement celles que Christophe Colomb voulait découvrir. Mais pour Pinzon elles n'étaient qu'un but secondaire de son voyage projeté ; il les découvrirait par surcroît. C'est de Cypango — du Japon — qu'il avait entendu parler le plus, à Rome, par des lecteurs de Marco Polo, c'est à cette terre fabuleuse qu'il voulait surtout aller. Par contre, Cypango n'intéressait nullement Colomb qui ne pensait qu'à son Antilia. Mais les projets des deux navigateurs n'étaient pas en opposition. Au contraire : l'un complétait l'autre.

Il y eut alors, à la Rabida, des conférences auxquelles assistèrent les Pères Juan Perez et Antonio de Marchena, Garcia Fernandez, médecin de Palos, très entendu en l'art de la mer, Christophe Colomb et Martin Alonso Pinzon.

Nous savons ce qui se passa entre les deux découvreurs et les accords qu'ils prirent par la déposition que fit, en 1515, Arias Perez Pinzon, fils de Martin Alonso, au cours d'un des procès auxquels donna lieu la succession de Colomb. Le juge demande aux témoins s'ils savent que Pinzon « avait

des indications certaines et des documents relatifs à ces terres, qu'ils avaient trouvés dans la bibliothèque, à Rome, du pape Innocent VIII ». Arias Perez répond qu'il le sait « parce qu'il est le fils dudit Martin Alonzo Pinzon ; qu'il se trouvait à Rome avec des marchandises de son père, et que son père vint à Rome l'année avant qu'il partît pour le voyage de découverte, et que se trouvant un jour dans la bibliothèque du pape, où il allait fréquemment voir un serviteur du pape qu'il connaissait et qui était un grand cosmographe et avait à sa disposition de nombreux manuscrits, celui-ci, en causant avec lui et avec le témoin... l'informa de ces terres qu'il y avait à découvrir et, comme il était très industrieux et très habile dans les choses de la mer, il dit souvent au témoin qu'il se préparait et voulait équiper deux navires et aller découvrir ces terres. »

A une autre question, Arias Perez répond qu'il le sait « parce que, à l'époque où le témoin se trouvait dans la bibliothèque du pape Innocent VIII, il lui donna un document dont le texte était conforme à celui qui est rapporté dans la présente question. Le père du témoin le prit et l'emporta et, à son retour de Rome en Castille, il se décida à aller découvrir ladite terre et en parla souvent au témoin. Sur ces entrefaites, l'amiral (Christophe Colomb) arriva dans la ville de Palos avec son projet de découverte desdites terres. Le père du témoin, l'ayant appris, se mit en rapport avec lui et lui dit que son projet était bon, qu'il le savait bien, et que s'il avait tardé à venir il l'aurait trouvé parti pour aller faire cette découverte avec deux caravelles. L'amiral, voyant cela, se lia si intimement avec le père du témoin qu'il se mit d'accord avec lui et l'engagea à l'accompagner. Le témoin le sait parce qu'il l'a vu.

« ...Il sait que le dit accord portait la moitié de tous les avantages que Son Altesse accorderait à cette occasion. Et le dit Martin Alonso lui montra le dit document qui fut un grand encouragement pour l'amiral. Ils se concertèrent et Martin Alonso donna de l'argent au dit amiral et le fit partir à la cour avec un religieux qui s'appelait Juan Pérez, et ils y allèrent. Le témoin le sait parce qu'il s'est trouvé présent à tout. »

Cette déposition est confirmée, dans ses parties essentielles, par celles d'autres témoins. C'est ainsi que le marin Alonso Gallego, de Huelva, qui a donné des détails au tri-

bunal sur la préparation de l'expédition, déclare avoir entendu Colomb dire à Pinzon :

« Monsieur Martin Alonso, faisons ce voyage ; si nous réussissons et que Dieu nous fasse découvrir la terre, je vous promets, par la couronne royale, de partager avec vous comme avec mon frère. »

Donc, plutôt que de risquer de consumer quelques années encore en efforts inutiles auprès des cours de France et d'Angleterre, Christophe Colomb préfère s'associer avec Pinzon et lui promettre la moitié des bénéfices. Cette association permet au Père Juan Pérez de reprendre l'affaire en main : Colomb lui inspire de la sympathie, mais la confiance qu'il a dans le talent de navigateur de cet étranger qui s'enveloppe de tant de mystères est assaillie parfois de quelques doutes. Avec Pinzon et toute sa famille qu'il connaît depuis longtemps, c'est la certitude complète : les trois frères sont capables d'égaler les plus grands navigateurs portugais.

Le prieur de la Rabida est parti pour la cour. En attendant, Colomb, qui est toujours l'hôte du monastère, descend tous les jours vers le port. Il a des entretiens avec Martin Alonso et avec des marins de Palos et de Moguer. Il poursuit l'enquête commencée, il y a plus de dix ans, en Portugal ; tous les renseignements qu'il sollicite, toutes les questions qu'il pose tournent autour d'Antilia. Il est anxieux de nouvelles confirmations de son existence, il veut savoir si d'autres y sont allés ou en ont approché.

Pedro de Velasco, qui est revenu au port natal, lui raconte ses voyages dans le ponant à bord du navire de Teive et les découvertes de celui-ci.

D'après un témoin à l'un des procès de la succession, il s'entretint surtout avec le pilote Pero Vasquez de la Frontera « qui était un homme très savant dans l'art de la mer et était parti une fois pour faire la dite découverte » — c'est-à-dire la découverte des Antilles — à bord d'un navire du roi de Portugal. L'expédition avait rebroussé chemin devant une région de la mer Océane couverte de fucus, d'algues et de varechs dans laquelle le commandant n'avait pas osé s'engager. Pero Vasquez de la Frontera regrettait qu'on ne fût pas allé plus loin.

— Il fallait continuer, dit-il à Colomb, tout droit à travers les herbes, sans crainte, car il était impossible qu'on ne trouvât pas de terre ; de toute nécessité on devait en découvrir une.

Colomb, ayant Pera Vasquez à son bord, sera sans crainte et il franchira la mer des Sargasses.

Il reçoit enfin un message du prieur : il est rappelé à la cour ! Le Père Juan Perez parlant non seulement au nom du Ligurien, mais aussi en celui de Martin Alonso Pinzon et des marins mêmes des ports de Palos, de Moguer et de Huelva, invoquant tous les témoignages et voyages antérieurs par quoi l'existence d'îles au delà des Açores est certifiée, et ajoutant que c'était la seule région de la mer Océane où les traités permissent à la couronne de Castille d'acquérir une gloire et des profits égaux à ceux des Portugais, avait fini par convaincre la reine.

On était en octobre 1491. La cour était campée devant Grenade assiégée. Isabelle et Ferdinand, à la tête de l'armée, faisaient le suprême effort par quoi ils allaient mériter pleinement le titre de Rois Catholiques qu'ils transmettraient à leurs successeurs.

La reine consentit à faire examiner les propositions de Colomb par une nouvelle junte devant laquelle il comparaît. Il produit une mauvaise impression : il parle en termes trop vagues des découvertes qu'il veut faire et ne précise même pas celles qu'il prétend avoir déjà faites ; et il ne veut rien retrancher de ses prétentions exorbitantes. La conclusion est que ses offres sont repoussées. Pour la seconde fois le trop exigeant Colomb est congédié.

Il quitte la cour et prend le chemin de Cordoue. Deux heures s'étaient à peine écoulées qu'un alguazil le rejoignait au galop de son cheval et le ramenait au camp : toutes ses conditions étaient acceptées. Que s'était-il donc passé en un si bref espace de temps ? Luis de Santangel qui, décidément, s'intéressait à l'affaire autant que les franciscains de la Rabida — mais pour d'autres motifs — était allé voir la reine, avait développé devant elle les mêmes arguments que le Père Juan Pérez, et en avait ajouté d'autres, tout en gardant un silence prudent sur celui qu'il avait le plus à cœur.

— Tout cela est bel et bon, avait répondu la reine, et cet étranger est un homme bien persuasif puisqu'il trouve en peu de temps, pour défendre sa cause, des avocats comme le Père Juan Perez, le duc de Medina-Celi, la marquise de Moya, le vénérable cardinal d'Espagne et vous-même. Mais enfin, ses exigences dépassent les bornes.

— Elles ne sont que conditionnelles, Madame. S'il échoue, Votre Altesse ne lui devra rien. D'ailleurs, un contrat, si bien rédigé qu'il soit, peut toujours donner lieu à des contestations d'où résultent des remaniements...

— Non, non ! Je veux que tout soit clairement exprimé sans qu'aucun doute soit possible, et que toutes ses clauses soient loyalement exécutées... Enfin, trop de gens que j'estime pour leur intelligence et leur dévouement à la couronne sont favorables à ce Colomb ! Les scrupules et le refus des membres de la junte portant principalement sur ses prétentions, je puis, sans toutefois les blâmer, ne pas tenir compte de leur avis. Dites donc à votre protégé que nous acceptons tout. Nous chargerons Juan de Coloma de rédiger le contrat et vous vous entendrez avec lui pour les détails.

*
* *

Peu après, le 2 janvier 1492, Grenade capitulait. L'Espagne entière était délivrée du joug musulman. Christophe Colomb célébrait ce grand événement en un style pompeux, dans le prologue de son journal de bord, — prologue rédigé après coup, plusieurs années après ; peut-être même n'en est-il pas l'auteur.

« Très chrétiens, très hauts, très excellents et très puissants princes, Roi et Reine des Espagnes et des îles de la mer, nos seigneurs, comme dans cette présente année 1492, après que Vos Altesses eurent mis fin à la guerre avec les Maures qui régnaient en Europe et l'eurent terminée dans la très grande cité de Grenade où, le second jour de janvier de cette présente année, je vis arborer, par la force des armes, les bannières royales de Vos Altesses sur les tours de l'Alhambra, qui est la forteresse de cette ville, et où je vis le roi maure sortir des portes de la cité et baiser les royales mains de Vos Altesses et du Prince mon seigneur... »

Le 17 avril, Christophe Colomb avait satisfaction complète. Les « capitulations » intervenues entre les Rois Catholiques et lui étaient signées à Santa-Fé, près de Grenade. Par cet acte, pour récompenser don Cristobal Colon des découvertes qu'il a déjà faites et du voyage qu'il va entreprendre, Leurs Altesses le font, dès maintenant, « leur amiral en toutes îles et terres fermes qui, par son œuvre et industrie, seront découvertes ou acquises dans les mers océanes, pour sa vie

durant et, après sa mort, ses héritiers et successeurs l'un après l'autre, perpétuellement ». Elles le nomment vice-roi et gouverneur général de toutes les îles et terres fermes qu'il découvrira et acquerra ; pour leur gouvernement il fera choix de trois personnes et Leurs Altesses en choisiront une. Elles lui donnent la dixième partie des bénéfices du commerce avec les pays dont il sera vice-roi et gouverneur ; les procès que le trafic pourra faire naître entre commerçants seront soumis à la juridiction de l'amiral seul ou de son lieutenant nommé par lui. Enfin, il pourra participer pour un huitième aux frais de toute expédition commerciale, en payant la huitième partie de tout ce qui sera dépensé dans l'armement, et il prendra, en conséquence, sur le profit, la huitième partie de ce qui proviendra de cette flotte.

D'après ce document, l'objet du voyage de Colomb est de découvrir des îles et terres fermes et d'établir avec elles des relations commerciales. Il n'y a pas autre chose. Il n'est nullement question de la « recherche du Levant par le Ponant », ni des Indes. C'est après le voyage que ces buts seront inventés. Notons que « îles et terres fermes » est une clause de style : Colomb ne peut avoir promis de découvrir un continent auquel personne ne croyait, lui moins que d'autres, puisqu'il ne cessera d'affirmer contre toute évidence qu'il est parvenu aux Indes.

Par une lettre en date du même jour, 30 avril 1492, le roi et la reine ordonnent à la ville de Palos de mettre à la disposition de Christophe Colomb deux caravelles armées, en vertu d'une condamnation que les habitants de la ville avaient encourue.

Le nombre des caravelles fut ensuite porté à trois.

*
* *

Lorsque Juan de Coloma donna connaissance du texte des capitulations à Luis de Santangel, celui-ci s'écria :

— Comment ! Tu n'as rien pu lui faire abandonner de ses exigences ! Et tu lui as donné un titre et un grade, sans condition de réussite ! Dès maintenant, avant même de partir pour ses découvertes, il est *don* Christophe et amiral !

— Il fallait lui donner cette satisfaction. Et il a été transporté d'une telle joie qu'il ne s'est pas aperçu qu'il est tombé dans un piège. J'ai introduit une réserve, une res-

triction dans un paragraphe et je m'étonne que, comme lui, tu ne te sois pas aperçu de sa portée. On accorde à notre don Christophe ce qu'il demande, pourvu que ce soit conforme aux précédents et que les autres amiraux de Castille aient joui des mêmes droits et privilèges. Un tribunal suprême, un conseil royal pourraient, et peut-être même devraient-ils annuler une partie de ce qui est donné à l'amiral Colomb et que les autres amiraux, ses prédécesseurs, n'ont jamais eu. Ces capitulations sont une mine de procès.

— Cette restriction, dit Santangel après avoir parcouru les capitulations une seconde fois, est très ingénieusement intercalée dans le texte : elle fait l'effet d'y avoir été introduite sur l'ordre exprès de Leurs Altesses. Tous mes compliments, mon cher Juan. Au reste, don Christophe n'aura pas à se plaindre, s'il réussit. Même si la réserve joue, il lui restera assez d'honneurs et de profits, sans avoir rien risqué...

— Si ; la vie de l'équipage et la sienne.

— Tous les navigateurs courent constamment ce risque sans espoir de devenir amiraux ni vice-rois. Enfin, il a ce qu'il voulait. Cet homme est d'une habileté qui fait mon admiration. Maintenant qu'il a le patronage royal, le grade d'amiral et deux caravelles, le reste va venir forcément d'un côté ou de l'autre. Outre les navires, il faut de l'argent pour payer l'équipage, les vivres et autres dépenses. Il a calculé qu'il lui fallait deux millions de maravédis. Il voulait que la reine en payât la moitié. Mais Son Altesse ne pouvait pas disposer de cette somme sur sa cassette personnelle qu'elle a à peu près vidée à Grenade. Elle n'a jamais été si pauvre. Son collier de perles est chez un usurier de Valence, en garantie d'un emprunt. Sa couronne est je ne sais où : c'est la troisième ou quatrième fois qu'elle l'engage. Elle ferait mieux de la vendre. Alors, j'ai avancé la somme.

— Quelle générosité, mon ami ! As-tu bien spécifié que c'est à Son Altesse que tu prêtais la somme, et non à Colomb? Car si celui-ci échoue dans son entreprise...

— Oh ! j'ai déjà pris mes dispositions pour me rembourser, presque immédiatement, sur le trésor de la Sainte-Hermandad.

— Donc, la Sainte-Hermandad étant une institution d'État, l'opération se résume en ceci : la reine s'est prêté un million à elle-même.

— Oui, par mon intermédiaire. Et j'ai touché dix-sept mille maravédis d'intérêts.

— Intérêts, pour combien de temps?

— J'ai remis le million et même un peu plus à don Christophe le 1er mai ; j'ai été remboursé hier...

— Dix-sept mille maravédis d'intérêts pour quatre jours, cela fait plus du cent pour cent ; c'est magnifique. Et l'autre million?

— Colomb s'est engagé à participer pour deux cent cinquante mille maravédis à l'affaire dont il prend la direction.

— Il n'a pas le sou !

— Il les trouvera. Son ami Juanoto Berardi met deux cent mille maravédis à sa disposition. Le reste est ou sera, dit-il, fourni par quatre autres banquiers génois et, vraisemblablement, par Martin Alonso Pinzon. Dans toute cette histoire, il y a une dupe, ce Pinzon qui est, paraît-il, un navigateur de première force, mais n'entend rien aux affaires. D'après ce que m'a dit le Père Juan Perez, il est l'associé de Colomb et celui-ci lui a promis — verbalement — de partager avec lui, en frère, les bénéfices de l'entreprise. Il a eu le tort de laisser Christophe partir seul pour la Vega de Grenade et traiter seul avec la Couronne. Aussi, son nom ne figure même pas dans les capitulations. Quel malin, quel entêté, et quel diable d'homme que ce Génois ! Mais, au fait, est-il bien Génois?

— Il le dit... Nous n'avons aucun intérêt à ne pas le croire. J'aimerais pourtant savoir pourquoi c'est toujours en langue castillane qu'il parle et écrit à ses compatriotes, les banquiers italiens de Séville.

CHAPITRE IV

Le premier voyage, la poésie de la mer Océane et le mystère de l'île San Salvador.

Colomb partit aussitôt pour le monastère de la Rabida, dont il fut l'hôte jusqu'au jour du départ de l'expédition. Il voulait d'abord conduire son fils Diego à Cordoue, mais il put se dispenser de faire ce voyage en acceptant l'offre que lui fit un franciscain, qui allait en cette ville, d'y accompagner l'enfant.

Nommé amiral et muni des réquisitions et ordres royaux, il crut pouvoir se passer de la collaboration de Martin Alonso Pinzon. Le 23 mai, il se rendit à l'église de Saint-Georges de Palos, avec un notaire qui, en présence des autorités, des notables et du peuple, lut la lettre des Rois Catholiques ordonnant à la ville de mettre à la disposition de Colomb, dans les dix jours, deux caravelles armées et équipées. Cette cérémonie resta sans effet. Personne ne refusa d'obéir, mais personne, ni parmi les autorités ni dans le monde des armateurs, des officiers et hommes d'équipage, ne se présenta ni ne fit le moindre mouvement pour exécuter l'ordre royal. Un mois se passa, au bout duquel les Rois Catholiques rendirent une nouvelle ordonnance qui eut pour résultat la saisie d'une caravelle. Deux autres eussent-elles été remises à Colomb et pourvues de vivres et d'armes en même temps, que la situation fût restée la même : on assista à ce que nous appellerions une grève des inscrits maritimes, une grève des bras croisés.

Le nouvel amiral, si bien reçu partout jusqu'à maintenant, est antipathique aux gens de la mer de Palos, de Moguer et des autres ports andalous du voisinage. C'est un étranger, qui vient d'être élevé au plus haut grade auquel n'ont pas atteint les capitaines les plus expérimentés du pays. A leurs yeux, rien ne justifie une pareille faveur. Ils se sont rendu compte de ce que n'ont pas compris les savants, les hommes de cour et ceux d'Église : l'étranger, qui veut les conduire dans les parages les plus lointains de la mer Océane, n'est pas un navigateur habile. Est-il même du métier? Et quel est le but de son voyage? Ce ne peut être que la terre ferme d'Asie, l'île de Cypango ou celle d'Antilia ; mais il n'en parle qu'à mots couverts. Martin Alonso, qui n'est plus du voyage et avec qui on serait parti volontiers, a dit qu'on irait à Antilia, puis à Cypango. Or une expédition portugaise, à laquelle prit part le pilote Pero Vasquez, s'est trouvée arrêtée par une mer couverte d'algues et de varechs.

— Je suis prêt à repartir et à affronter cette mer, dit Pero Vasquez à ses camarades qui tiennent des réunions sur les quais et dans les tavernes, mais pas avec l'étranger qui s'y empêtrerait et ne pourrait nous en faire sortir. Nous avons d'excellents navigateurs, en qui nous mettons une confiance et un dévouement qu'ils méritent. Nous irons où l'on voudra, jusqu'à Cypango, jusqu'au Cathay qui sont plus loin qu'An-

tilia et Saint-Brandan, avec les frères Pinzon et avec Juan de la Cosa, ce fameux Biscayen ami de Martin Alonso et copropriétaire avec lui d'un des plus beaux navires qui soient dans nos ports. Nous les connaissons et ils nous connaissent. Quant à ce Ligurien qui n'est ni notre compatriote, ni un homme de l'art, qui a débarqué ici il y a six ou sept ans, vêtu d'un froc, et dont on ne sait ni d'où il vient ni comment il a gagné son titre d'amiral de Castille, non, non, et non !

— Oui, fait un autre, comment a-t-il pu devenir amiral sans naviguer? Depuis le jour de son débarquement à Palos dont je me souviens, il n'a fait que suivre la Cour dans tous ses déplacements. C'est un intrigant. Il a dû séduire quelque grande dame qui lui a fait obtenir tout ce qu'il voulait.

— Il n'entend rien à notre art, s'écrie Francisco Vallejo. Il ne sait même pas se servir du quadrant. Et puis, c'est un homme singulier, il a des visions, il a rencontré des sirènes sur la côte de Guinée, et il veut aller en chercher d'autres à Cypango ou à Antilia. Si encore c'étaient de belles femmes... Mais non ! Ses sirènes, dit-il, sont des hommes.

Et tous de s'esclaffer de rire.

Tout s'écroule, tout est perdu : pour une lointaine expédition de découverte qui, beaucoup plus qu'un voyage de commerce à des ports connus et proches, exige des marins courageux et dévoués, on ne peut embarquer par force une centaine d'hommes. Colomb, pour la première fois, s'abandonne au désespoir ; il parle encore d'aller voir le roi de France de qui, ne cesse-t-il de répéter, il a reçu des offres. Le Père Juan Perez le réconforte et finit par trouver le moyen de sauver la situation. Il va faire une visite à Pinzon.

— Martin Alonso, lui dit-il, oubliez vos griefs contre don Christophe, et partez avec lui. Il le faut, dans votre propre intérêt et celui de tous.

— Comment ! s'écrie Martin Alonso. N'est-ce pas lui qui, violant ses engagements, veut partir sans moi !

— Il le regrette. Il reprend, si vous y consentez, les accords déjà passés avec vous. Il tiendra toutes ses promesses...

— Un homme incapable de diriger un navire ! Et dire qu'à mon retour de Rome, après avoir vu les cartes du Vatican, causé avec le cosmographe de Sa Sainteté et obtenu de lui des renseignements qui m'ont convaincu,

j'allais partir avec mes caravelles, ma famille, mes hommes, mon argent, pour découvrir Antilia et son archipel — car il y a d'autres îles — sans demander à Leurs Altesses autre chose que leur autorisation, leur patronage et une juste part des bénéfices !

— Mais aujourd'hui, vous ne le pouvez pas. Il est impossible à Leurs Altesses de vous donner ce qu'elles ont déjà octroyé à don Christophe et pour les mêmes parages de la mer Océane. Partez avec lui ! S'il n'est pas un bon navigateur, c'est vous qui serez le véritable commandant de l'expédition, et vous serez récompensé à votre retour. Enfin, il ne faut pas qu'Antilia devienne portugaise. N'oubliez pas qu'il y a six ans le roi de Portugal autorisa Fernand Dulmo à aller à la découverte des terres fermes et îles, y compris Antilia, qui sont à l'ouest et au delà de Madère et des Canaries. Le projet de ce Portugais est exactement le vôtre et celui de Colomb. Si Fernand Dulmo a échoué, comme ses prédécesseurs, d'autres pourraient réussir.

Pinzon se laissa convaincre et eut une entrevue avec l'amiral qui lui renouvela ses promesses, en présence du Père Juan Perez.

— Une des raisons, lui dit-il, qui font que les marins n'ont pas confiance en vous est que vous n'avez pas confiance en eux. Vous ne leur dites pas franchement où vous voulez les conduire.

— Est-il besoin, répliqua Colomb sur un ton hautain, de dire aux hommes d'équipage où on va? Ils n'ont qu'à obéir et si, en cours de route, ils sont mécontents, il y a toujours un moyen de les tranquilliser en leur faisant croire qu'on leur donne satisfaction. Il m'est arrivé que le roi René — que Dieu ait reçu dans son sein ! — m'envoya à Tunis pour m'emparer de la galéasse *Fernandina*, et comme j'étais déjà par le travers de l'île Saint-Pierre en Sardaigne, une saïque m'apprit que cette galéasse était accompagnée de deux navires et d'une carraque. A cette nouvelle, les gens qui m'accompagnaient prirent peur et ne voulurent plus continuer le voyage, à moins que nous n'allassions à Marseille prendre un autre service et des hommes de renfort. Voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour les engager à me suivre, j'eus l'air de consentir à ce qu'ils demandaient et, changeant la direction de l'aiguille aimantée, je fis voile à la tombée de la nuit. Le jour suivant, au lever du soleil,

nous nous trouvâmes en face de Carthage ; mon équipage croyait fermement que nous allions à Marseille. Donc, si comme on me l'a assuré, les marins de Palos ont peur d'aller à Antilia à cause d'une mer de varechs et d'algues qui, d'après Pero Vasquez de la Frontera, obstrue le passage, vous pouvez leur dire que nous allons autre part. Et ils nous suivront.

Pinzon eut un léger haussement d'épaule et ne répondit rien. Après cette première conversation, il dit au Père Juan Perez qui l'accompagnait hors du monastère :

— Je crois bien, ma foi, que la mauvaise opinion de Francisco Vallejo est justifiée. A qui l'amiral fera-t-il croire que tout un équipage est tombé dans ce piège, que, naviguant du nord au sud, il a été convaincu qu'on allait du sud au nord et qu'en face de Carthage il a été persuadé qu'on était près de Marseille ! Et il a des idées qui ne peuvent pas naître dans l'esprit d'un marin ; par exemple, celle de recruter un équipage dans les prisons. On dit qu'il en a demandé l'autorisation à la reine. Des forçats ! c'est bon pour ramer sur des galères en Méditerranée, mais pas pour une grande entreprise de découvertes.

Malgré ses mauvaises impressions et ses ressentiments, Martin Alonso fut beau joueur et généreux. Il accorda à Christophe Colomb plus que celui-ci n'attendait de lui. Le navire réquisitionné, *la Pinta*, lui appartenait en partie. Le gouvernement allait en faire saisir encore deux appartenant à d'autres armateurs.

— Inutile de recourir à la force, dit-il. Pour une entreprise comme la nôtre, nous devons mettre de notre côté toutes les chances de succès. Il nous faut donc les meilleurs navires du pays. Or, il n'en est point qui soient supérieurs à la *Santa Maria* et à la *Niña* qui sont la propriété de ma famille et de quelques amis. Nous les donnons volontiers d'accord avec Juan de la Cosa qui a le plus d'intérêts dans la *Santa Maria* et est décidé à partir avec nous. En outre, don Christophe n'a plus à se préoccuper de la question d'argent : je fournis la somme nécessaire pour parfaire celle de deux millions de maravédis nécessaires à l'expédition.

Ainsi, non seulement l'expédition de 1492 ne serait pas partie sans Martin Alonso Pinzon, mais encore il est le principal bailleur de fonds de l'affaire ; sa participation est supérieure à celle du gouvernement. L'entreprise ainsi conçue

et réalisée n'est pas une exception dans l'épopée formidable et magnifique de la découverte, de la conquête et de l'organisation d'un immense continent ; elle va devenir la règle normale, avec cette différence qu'il y aura d'autres entreprises dans lesquelles le Trésor public ne sera pour rien. La découverte du Nouveau Monde n'a pas été accomplie théâtralement en une belle matinée du mois d'octobre 1492 ; elle a exigé un demi-siècle d'efforts inouïs, de souffrances, de patience, de courage, d'héroïsme et de génie. Les découvreurs et les conquistadors n'étaient pas des meurt-de-faim, des routiers, des bandits de grande route « fatigués de porter leur misère hautaine », fuyant, « comme un vol de gerfauts hors du charnier natal », leur pays pauvre et allant, équipés, nourris et payés par l'État, « conquérir le fabuleux métal ». L'État n'a fait que présider à la découverte et à la conquête. Il aurait été dans l'impossibilité de la financer.

Le malheureux Pinzon — que l'histoire a impitoyablement dénigré et outragé afin d'élever jusqu'aux nues le piédestal de Colomb — est le premier en date des grands patriciens de la mer qui donnèrent l'élan.

A peine le Père Juan Perez l'eut-il remis d'accord avec l'amiral qu'il se rendit aux ports de Palos et de Moguer, puis à Huelva, parcourut les groupes de marins, alla les chercher jusque dans les tavernes et leur tint les propos qui, avec l'autorité et le prestige dont il jouissait auprès d'eux, auraient achevé de les décider s'il y avait eu encore quelque hésitation :

— Amis, leur disait-il, d'après l'un d'eux qui répéta ses paroles au cours d'un des procès de la succession ; amis, venez çà, partez avec nous pour ce voyage, ici vous êtes dans la misère. Partez pour ce voyage, car, d'après la renommée, nous trouverons les maisons avec des tuiles d'or et, tous, vous reviendrez riches.

Il leur promettait donc de les conduire jusqu'au fabuleux Cypango. C'est ainsi que l'amiral Christophe Colomb obtint, en quelques jours, ce qui avait été refusé à lui et à la reine de Castille pendant plus d'un mois, et qu'il n'aurait jamais obtenu.

Les trois caravelles, qui appartenaient aux Pinzon ou dont ils étaient de gros actionnaires (ou participants, comme on disait alors), étaient la *Santa Maria* qui mesurait 34 m. 10, la *Pinta* 17 m. 80 et la *Niña* 17 m. 10. Toutes étaient pontées,

avaient trois mâts et une voilure latine carrée, et étaient armées. L'équipage total était de quatre-vingt-dix hommes. Il y avait, en outre, à bord, un personnel comprenant le docteur Garcia Hernandez, médecin des marins et des moines de Palos, un chirurgien, un charpentier, un tonnelier, un métallurgiste, un interprète, le juif Luis de Torrez, qui savait l'hébreu, le grec, le latin, l'arabe, le copte et l'arménien, engagé pour le cas où on aborderait à Cypango ou au royaume du Grand Khan, un comptable de la Couronne, un notaire royal, etc., et des serviteurs ; en tout, une trentaine de personnes.

L'amiral monta la *Santa Maria* dont le navigateur et cosmographe Juan de la Cosa fut le capitaine. La *Pinta* fut commandée par Martin Alonso Pinzon qui prit pour premier pilote son frère, Francisco Martin, et la *Niña* eut pour capitaine Vicente Yañez Pinzon, le plus jeune des trois frères. Trois autres membres de la famille Pinzon s'embarquèrent aussi : Diego Martin le vieux, son fils Bartolomé Martin, Francisco Martin et Arias Martin, et, avec eux, Diego de Arana, parent de Beatriz Enriquez, Juan Bermudez, et huit membres de la grande famille des Niño, navigateurs de Moguer. Officiers et marins formaient un personnel d'élite. Quatre des chefs, Juan Bermudez, Juan de la Cosa et les deux frères de Martin Alonso s'illustreront plus tard par leurs propres voyages de découvertes et leurs noms figureront dans le Panthéon de l'Espagne. Sacrifié par le destin, sacrifié par la postérité trompée, Martin Alonso, leur animateur, qui les aurait égalés ou surpassés, mourra au retour de la première expédition.

Parmi les quatre-vingt-dix hommes de l'art de la mer, simples marins ou chefs, pas un seul des forçats, pas un seul des condamnés de droit commun, pas un seul des hommes poursuivis par la justice dont l'histoire et la poésie ont formé l'équipage de l'amiral découvreur afin de dresser romantiquement la face immaculée de celui-ci, son pur génie et sa gloire sur un calvaire au bas duquel grouille et hurle la plus vile des chiourmes.

Quatre-vingt au total. Encore, sur ce nombre,
Beaucoup furent tirés par contrainte de l'ombre
Et conduits, fers aux pieds, à leur glorieux sort.
...Les honnêtes marins refusaient de partir.
Alors, nous avions pris des compagnons de bagne.

La même histoire et la même poésie embarquent le Découvreur et son équipage de forçats sur de mauvais navires qui ne tiennent la mer que par miracle. Ce ne sont que des « barques côtières » ou des « barques légères » ou de « grandes chaloupes », la *Santa Maria* est « vieille », la petite *Niña* n'est pas « pontée au milieu » et la pauvre *Pinta* est « sans tillac à l'arrière », dit-on. Et cela, à cause de l'antithèse, qu'on croit poétique, entre la pauvreté des moyens et la grandeur des résultats ; et pour exalter Colomb, car la conception romantique du héros veut que celui-ci soit toujours entouré de difficultés et d'obstacles suscités par ses contemporains imbéciles ou méchants. Et l'on ne s'aperçoit pas qu'au lieu de grandir Colomb on le déshonore — et il ne mérite pas une pareille injure — car un amiral qui partirait avec de mauvaises barques pour un pareil voyage dont les périls avaient fait reculer d'autres, serait un criminel ou un fou. Folle ou criminelle aussi, la reine qui aurait voué l'entreprise à un échec certain et les hommes à la mort.

Or, au retour de l'expédition, Colomb lui-même écrivit que les navires étaient bons, « très convenables pour une pareille entreprise », et un spécialiste de l'art nautique, A. Jal, a déduit de l'étude des documents de l'époque :

« On peut conclure que ces navires étaient à peu près de l'importance d'un brick de guerre moderne de douze à seize canons, qu'ils étaient bons, solides et propres à l'entreprise que le pieux Génois voulait mener à fin ; qu'ils n'étaient pas mauvais voiliers ; enfin qu'ils ne ressemblaient en rien à ces barques infimes, non pontées, délabrées et pour ainsi dire dépourvues de tout que l'imagination de quelques biographes a créées. »

* * *

A la fin du mois de juillet, la flotte était prête à partir pour la belle aventure.

Du 3 août 1492, date du départ des trois caravelles du port de Palos jusqu'au débarquement, le 12 octobre, sur une île inconnue, l'amiral Christophe Colomb a tenu son journal de bord régulier. Malheureusement, le texte intégral en est perdu ; nous n'en avons qu'un résumé rédigé par Las Casas, qui contient l'essentiel, est assez détaillé et donne de nombreuses citations textuelles. Singulier journal, unique dans les annales de la navigation non seulement parce qu'il

est le récit d'un des grands événements de l'histoire universelle, mais aussi parce que le Découvreur y a mis, à côté de quelques bonnes observations de professionnel, des maladresses d'amateur, une imagination de rêveur, des exagérations, des mensonges, du bluff, et une sobre, charmante et émouvante poésie.

Car ce décevant et mystérieux Christophe Colomb, si antipathique par endroits, est un admirable poète qui, après avoir mis sa poésie dans un journal de bord, fera du récit de ses explorations qui y est incorporé et qui est, en somme, un rapport officiel à son gouvernement, une merveilleuse épopée d'aventures dont maintes pages supportent la comparaison avec l'*Odyssée*. D'abord classique par la sobriété et l'élégance, il devient ensuite un préromantique, sans cesser d'être admirable, un précurseur de Jean-Jacques Rousseau et de Chateaubriand, jusqu'au jour où, succombant sous le poids des désillusions dont son orgueil est blessé, il agira et écrira comme un possédé, tombera dans l'extravagance d'un crieur hébreu qui adapterait la Bible à ses passions personnelles ; mais ses cris seront toujours d'un poète.

Chose curieuse : il n'est guère que deux écrivains, mais tous deux d'une très haute autorité, qui se soient aperçus que les qualités qui dominent dans le Découvreur et commandent sa vie et ses actes sont celles de l'imagination et de la poésie : Alexandre de Humboldt et Carlos Pereyra ; devant ce dernier, qui a le plus profondément pénétré dans sa psychologie et qui se montre d'une implacable sévérité pour l'homme et le navigateur, le poète trouve grâce et admiration.

A l'aube de ce beau jour de l'été d'Andalousie où les trois élégantes et robustes caravelles vont porter vers les îles paradisiaques rêvées par le moyen âge chrétien le destin de l'Espagne et du tisserand génois, l'imagination de celui-ci est toute à la joie et aux espoirs illimités.

« Nous partîmes, dit le Journal, le vendredi 3 août 1492, de la barre de Saltes, à huit heures, et nous fîmes, jusqu'au coucher du soleil, poussés vers le sud par une forte brise, soixante milles qui font quinze lieues ; nous filâmes ensuite au sud-ouest, puis au sud quart sud-ouest, qui était le chemin pour se rendre aux Canaries. »

En effet, au lieu de prendre immédiatement la voie de l'ouest comme il devait le faire si, comme le veut la

légende, son but était de « chercher le levant par la voie du ponant », il va d'abord aux Canaries, c'est-à-dire au sud, pour y prendre, à l'île de Gomera, le 28e degré parallèle nord dont il évitera de s'écarter sensiblement jusqu'au 25 septembre, car c'est sur ce degré de latitude que se trouve — il en est sûr — l'île qu'il veut découvrir. Or, sur les portulans de l'époque, Antilia est indiquée vers le 40e. Mais elle se trouvait au 28e sur la carte de Colomb qui avait été dressée à la Rabida d'après les indications qu'il tenait d'Alonso Sanchez et qui étaient inexactes quant au parallèle et à la distance.

Peu avant le départ de l'expédition, le cosmographe Martin de Behaim avait rectifié les portulans et placé Antilia vers le 23e degré de latitude nord ; il était donc le plus près de la vérité si, comme c'est probable, Antilia est Haïti. La carte que Pinzon avait apportée du Vatican était certainement plus exacte que celle de Colomb et peut-être même que celle de Behaim car c'est lui qui, se fiant à sa carte, mettra, comme nous le verrons, la petite flotte sur le chemin des Antilles lorsque Colomb aura perdu l'espoir de les trouver.

D'autre part, l'amiral sait si bien où il va qu'il fixe d'avance le but de son voyage à une distance de sept cents à sept cent cinquante lieues. Il le dit à son équipage dans les instructions qu'il lui donna avant le départ des Canaries ; le document a été perdu, mais nous savons par son fils Fernand qu'il pria ses marins de veiller avec soin à l'exécution de ses ordres à ce sujet et qu' « il leur rappela qu'ils savaient bien que, dans le premier article des instructions qu'il avait données à chaque navire, aux Canaries, il leur recommandait d'avoir, après qu'ils auraient navigué au ponant sept cents lieues sans trouver la terre, à s'abstenir de naviguer la nuit entre minuit et le jour ». Recommandation incompréhensible si les Indes asiatiques avaient été le but du voyage.

On reste trois semaines aux Canaries où l'on répare le gouvernail de la *Pinta* qui s'était brisé, et on change les voiles triangulaires de la *Niña* en voiles carrées. La flotte appareille de la Gomera le 6 septembre : c'est la véritable date du départ vers l'inconnu ; de Palos aux Canaries on avait navigué dans des eaux sillonnées de navires espagnols. Trois jours après, le résumé du Journal dit :

« L'amiral fit, ce jour-là, dix-neuf lieues, et il se décida

à en compter moins qu'il n'en faisait afin que les gens de son équipage ne s'effrayassent pas et ne perdissent pas courage si le voyage venait à être de long cours. » Et, désormais, presque chaque jour, il diminuera, sur le regitre du bord, le nombre des lieues parcourues.

Jusque vers la fin du dix-neuvième siècle, les historiens ont noté cette supercherie sans la commenter ou ont exprimé une admiration naïve pour cette « prudence ». Mais était-elle possible? D'abord, il n'est pas coutume que ce soit l'amiral qui fasse le point tous les jours : et Colomb ne pouvait songer à faire une exception car il n'était pas un technicien de l'art de la mer et ne pouvait ignorer son propre manque d'habileté. En outre, il n'aurait pu tromper ainsi, chaque jour, ses officiers. D'autre part, il est difficile de croire que les capitaines de la *Pinta* et de la *Niña* se soient livrés à la même supercherie. Enfin ces chiffres faux auraient empêché les pilotes d'obéir aux instructions d'après lesquelles ils devaient s'abstenir de naviguer la nuit au delà de sept cents lieues. La « prudence » de l'amiral ne serait-elle qu'une inconséquence et une inutile rouerie de plus d'un homme inexpert qui a toujours cru pouvoir tromper facilement les gens du métier et n'y est jamais parvenu?

Le jeudi 13 du même mois est une date dans la science nautique : le premier, Colomb observe la variation magnétique. Au lieu de se diriger vers l'étoile polaire, l'aiguille de la boussole incline au nord-ouest. « Au commencement de la nuit les boussoles nord-ouestaient et, le lendemain, au point du jour, elles nord-ouestaient encore un peu. » Quelques jours après, le phénomène se renouvelle et il en donne une explication : « Les pilotes prirent la direction du nord qu'ils marquèrent et ils trouvèrent que les aiguilles nord-ouestaient un grand quart. Les marins étaient craintifs et chagrins et ne disaient pas pourquoi : l'amiral s'en étant aperçu leur ordonna de marquer de nouveau le nord dès l'aube du jour, et ils trouvèrent que les aiguilles étaient bonnes. La cause de ce phénomène provenait de ce que l'étoile qui paraît se meut, tandis que les aiguilles restent fixes. »

On est dans la mer des Tropiques. On vogue en pleine poésie. Le soir du 15 septembre une étoile filante traverse le ciel et disparaît à l'horizon. Phénomène fréquent et sans aucune importance en navigation, que nul journal de bord n'a jamais mentionné ni ne mentionnera jamais. Mais

l'amiral, déjà en extase devant la beauté des matins, aspire à des splendeurs vespérales ; son imagination transforme l'étoile, agrandit sa mince ligne de lumière et il écrit avec une magnifique et poétique imprécision :

« Au commencement de cette nuit, on vit tomber du ciel, à quatre ou cinq lieues des navires, une merveilleuse branche de feu. »

Quel dommage que Las Casas, qui n'était nullement poète, ne nous ait laissé que des bribes de cette poésie !

Et comment l'amiral serait-il resté insensible à cette poésie, comment l'aurait-il passée sous silence dans ce Journal que la reine lira en compagnie de sa charmante amie, la marquise de Moya !

« 16 *septembre*. — L'amiral dit ici que ce jour-là et tous les suivants l'air fut extrêmement tempéré, qu'on éprouvait un vrai plaisir à jouir de la beauté des matinées, et qu'il n'y manquait que le chant des rossignols. Il ajoute que le temps était là, à cette époque, comme au mois d'avril en Andalousie.

« 18 *septembre*. — Tous ces jours-ci la mer fut aussi tranquille et aussi calme que dans le fleuve de Séville.

« 29 *septembre*. — L'air était doux et très agréable ; il ne manquait que d'entendre le chant du rossignol ; et la mer était unie comme une rivière.

« 8 *octobre*. — Ils eurent une mer semblable au fleuve de Séville. « Grâces soient rendues à Dieu ! » dit l'amiral. L'air était si embaumé que c'était un délice de le respirer. »

Ce n'est que de la poésie résumée par un moine prosaïque qui n'a jamais contemplé la nature ni écouté un rossignol ; et, quand même, on est tout pénétré du peu qu'il nous en laisse deviner. Le chant des rossignols, dont l'amiral a la nostalgie, l'air embaumé, Séville et l'Andalousie sont des refrains qui, comme on le voit, reviennent plusieurs fois dans le Journal.

Ce qui ajoute quelque chose d'émouvant au charme de cette poésie, c'est qu'elle est l'expression même des sentiments des gens de l'équipage. Ces hommes robustes, ces réalistes, ces réalisateurs puissants qui ne sont pas des lettrés et dont la plupart ne savent même pas lire, approchent du but ; des messagers que nous allons voir planer au-dessus d'eux disent que la terre inconnue n'est plus lointaine. A quoi pensent-ils? Qu'est-ce qui enchante le sommeil des

conquérants de l'or qui savent — ou qui croient — que la terre de l'or est tout près? Ils s'attendrissent sur la douceur et les parfums de l'air, sur le calme de la mer Océane qui leur rappellent l'atmosphère de l'Andalousie et l'embouchure du Guadalquivir. Il n'y manque que le chant du rossignol! Qui oserait prétendre que Colomb, dans l'expression si simple, sans recherche d'effets de style, sans cliquetis de mots rares, de son émotion et de celle de l'équipage, n'est pas plus humain, plus universel que le poète parnassien? Leurs rêves, dit celui-ci, étaient hantés par l'éclat des phosphorescences qui leur rappelaient le fabuleux métal convoité. — Non! dit l'amiral, nous rêvions d'un rossignol chantant.

MARIUS ANDRÉ.

(A suivre.)

A travers le Répertoire lyrique

(DEUXIÈME SÉRIE)

VII

Lohengrin

« Celui qui, dans le *Lohengrin*, ne voit pas plus loin que la catégorie romantico-chrétienne, ne comprend que les dehors contingents, mais non l'essence de son phénomène. Cette essence, en tant qu'essence d'un phénomène nouveau en vérité, mais encore passé (?), ne comprend que cette faculté de l'homme au moyen de laquelle chaque élément de l'intelligence catégorisante lui est transmis, et c'est la faculté purement sensuelle du sentiment. »

Ainsi parla Richard Wagner (1). Et sans doute il s'entendait lui-même. Un peu plus loin il ajoute : « Elsa est l'inconscient, l'involontaire, en quoi l'essence consciente, volontaire de Lohengrin aspire à s'affranchir. Mais par contre ce désir est en Lohengrin le nécessaire, l'inconscient, l'involontaire, par lequel il s'apparente à l'essence d'Elsa. Par le moyen de ce « conscient-inconscient » (2)... Ainsi de suite.

Le poète musicien avait d'abord écrit, plus simplement : « Qui ne connaît Zeus et Sémélé? Le dieu aime une femme

(1) *Une communication à mes amis*, traduction de MM. J.-G. Prod'homme et F. Caillé, t. VI des *Œuvres en prose;* Paris, chez Delagrave.

(2) *Ibidem.*

humaine et pour cet amour il s'approche d'elle sous une forme humaine. Mais l'aimée apprend qu'elle ne connaît pas la nature de l'aimé, et elle exige, poussée par le vrai zèle de l'amour, que l'époux se manifeste à elle dans la plénitude matérielle de son être. Zeus sait qu'il doit lui échapper, que son aspect véritable doit l'anéantir ; lui-même souffre à la certitude d'être obligé de la perdre s'il répond au désir de son amante. Il prononce son propre arrêt de mort, lorsque l'éclat, mortel aux humains, de son apparition divine, anéantit l'amante (1). »

Et maintenant, dans l'ordre mythologique toujours, évoquez la fable de *Psyché*. Rappelez-vous aussi l'invitation homérique de Circé à Ulysse : « Montons ensemble sur ma couche et ayons confiance l'un dans l'autre. » Ajoutez enfin « la catégorie romantico-chrétienne », plus proche de nous et qui n'est pas négligeable. Alors, sous divers aspects, comme en des termes différents, vous aurez l'histoire de *Lohengrin*.

Vous plaît-il que nous la suivions ensemble en musique, ou avec la musique, et que pour une fois nous réglions ainsi l'ordre et la marche de notre promenade? Chemin faisant, il sera facile de noter au passage les caractères particuliers et nouveaux de l'opéra wagnérien.

Le prélude en contient l'idée centrale et comme l'essence même. Il en expose et développe la mélodie originelle et maîtresse. (« *Ur-Mélodie* »). Pendant les répétitions de *Lohengrin* à Weimar, Liszt, qui les dirigeait, écrivait à Wagner : « Nous nageons dans l'éther de votre *Lohengrin*. » On s'y baigne dès le commencement. Wagner voyait en ce prélude une troupe d'anges apportant aux chevaliers du Graal la coupe sacrée où, dans *Parsifal*, ils boiront un jour. Liszt se figurait plutôt un temple merveilleux reflété par une onde azurée. Plus simple, après une première audition du prélude seul, fut l'explication de Berlioz : « C'est en réalité, dit-il, un immense *crescendo* lent, qui, après avoir atteint le dernier degré de la force sonore, suivant la progression inverse, retourne au point d'où il était parti et finit dans un murmure harmonieux presque imperceptible. » « Je ne sais, ajoutait alors Berlioz, quels rapports existent entre cette forme d'ouverture et l'idée dramatique de

(1) *Une communication à mes amis...*

l'opéra ; mais, sans me préoccuper de cette question, et en considérant le morceau comme une pièce symphonique seulement, je le trouve admirable de tout point. » S'il avait connu l'ouvrage entier, Berlioz eût saisi les rapports qui lui échappaient encore. En retrouvant au dernier acte, dans les adieux de Lohengrin, la phrase du prélude développée une seconde fois, il en eût compris le sens. Avec la figure du héros lui-même, le signe de son être et de sa mission, il aurait vu dans ce *crescendo* suivi de ce *diminuendo*, l'annonce et l'abrégé du sujet, l'approche, puis la plénitude et aussitôt après l'évanouissement du bonheur.

En tant que pure musique et par la forme seule, ce prélude est nouveau. Avant *Lohengrin* on peut rattacher à deux types divers les ouvertures d'opéra : les unes sont en quelque sorte étrangères au drame, les autres en exposent et parfois en opposent les principaux éléments. L'ouverture de *Tannhäuser* même se partage encore entre l'ange et la bête, entre le cantique des pèlerins et la symphonie du Vénusberg. Mais le prélude de *Lohengrin* se fonde et s'élève tout entier sur un thème unique. Ainsi fera plus tard, dans un sentiment tout contraire, le prélude de *Tristan*, qu'on pourrait appeler une réplique exagérée, exaspérée, du prélude de *Lohengrin*. L'un est admirable de passion furieuse et sombre, l'autre est plus beau peut-être encore de lumière et de sérénité.

On montrerait aisément — et la critique n'a pas manqué de le faire — que l'un des caractères éminents du génie de Wagner, fût-ce en deux œuvres aussi dissemblables que *Lohengrin* et *Tristan*, c'est l'idéalisme, pourvu que par ce mot on entende seulement « la constante subordination du fait à l'idée » — ou mieux encore du sentiment — « qui l'engendre ou qu'il fait naître. La fable, dans le drame de Wagner, nous présente des événements singulièrement tragiques ; mais ce n'est pas sur ces événements eux-mêmes que le poète attire l'attention du spectateur. Ce qui en fait tout l'intérêt, ce que le drame nous présente avec insistance, ce sont tout au contraire les états d'âme que traversent les personnages, soit qu'ils suscitent ces événements, soit qu'ils en deviennent les victimes (1). » Wagner lui-même, dans sa *Lettre sur la musique*, a marqué

(1) M. H. S. Chamberlain.

la place qu'il donne — la première — à ce qu'il appelle les motifs internes de l'action. Après avoir étudié sous cet aspect *le Vaisseau fantôme* et *Tannhäuser*, il ajoute : « De même l'intérêt de *Lohengrin* repose tout entier sur une péripétie qui s'accomplit dans le cœur d'Elsa et qui touche à tous les mystères de l'âme. La durée d'un charme qui répand une félicité merveilleuse et remplit tout de la sécurité la plus entière, dépend d'une seule condition, c'est que jamais ne soit proférée cette question : « D'où viens-tu? » Mais une profonde, une implacable détresse arrache violemment d'un cœur de femme cette question comme un cri, et le charme a disparu. »

Voilà, ramené en quelque sorte du dehors au dedans, tout le sujet de *Lohengrin*. Sauvée d'abord pour avoir cru, Elsa ne finira par se perdre que pour avoir douté. Sa vertu, son bonheur, tout son être esthétique et moral consiste dans la foi ; la faute ou le péché d'où provient son irréparable ruine, n'est qu'une faute, et d'un moment, contre la foi. Mais au premier acte elle la possède tout entière ou plutôt elle en est possédée. Admirable est la progression du sentiment et de la musique depuis les premières et tristes réponses de la jeune fille faussement accusée jusqu'à sa suprême adjuration, qui, pour ainsi dire, forcera le miracle et fera venir le sauveur. On sait la fulgurante beauté de cette venue. L'orchestre, les chœurs, tous les éléments, toutes les puissances sonores y concourent. Wagner a le secret de ces approches et de ces arrivées prodigieuses. En vérité la foi qui transporte les montagnes anime et soulève ici la musique entière.

Et de quelle félicité les deux âmes de Lohengrin et d'Elsa par elle sont remplies ! Entre l'un et l'autre voici le premier moment de l'unanimité parfaite. Elle ne se retrouvera, pour un moment aussi, qu'au début du grand duo nuptial.

Avant de combattre et de vaincre pour Elsa, Lohengrin deux fois l'interroge et lui fait prêter le serment d'un amour aveugle et silencieux. Deux fois elle répond, elle accepte, elle jure. Nul doute, aucune crainte encore ne l'effleure. Elle se fie tout entière à son sauveur, à son maître. C'est en lui qu'elle s'assure, s'abrite et semble se blottir, ignorant sa future faiblesse, dont certains accents de Lohengrin seul trahissent déjà le triste pressentiment.

Aussi bien quand il est apparu tout à l'heure, acclamé par le peuple et triomphant, pourquoi demeurait-il, debout encore dans la nacelle mystérieuse, rêveur, inquiet même? Parce qu'il prévoyait la vanité de sa mission, la fragilité des serments et de l'amour de la femme. Il descend pourtant de la conque d'or. Il essaiera du moins l'œuvre de félicité et de grâce. Mais sa prescience emplit son cœur d'une si profonde, si étrange mélancolie, que pour cet adieu sans pareil, pour ce renvoi de l'oiseau bien-aimé vers les régions divines, hélas inutilement quittées, pour ce peu de notes et les quelques accords où elles se posent, on donnerait peut-être toute la symphonie qui précède, et les cris innombrables de la foule pour cet unique soupir.

Le premier acte de *Lohengrin* finit en plein soleil, en pleine joie. Le suivant commence dans la nuit. Autant la musique était sincère et transparente, autant elle se fait ténébreuse et perfide sur les lèvres d'Ortrude et de Telramund. A travers leur sombre dialogue et la symphonie qui l'enveloppe, circule un thème insidieux, précurseur et déjà même ouvrier de la tentation prochaine. Mais pour en dissiper l'obscur maléfice, il va suffire qu'Elsa paraisse à sa fenêtre. C'est un nouvel acte de foi que sa rêverie, j'allais dire sa prière. Non seulement de foi, mais d'amour, et du plus confiant amour. Un « air »? Non pas. Encore moins une « romance. » Mais un chant, une effusion de la voix et de l'âme, dont Wagner lui-même ne retrouvera pas souvent ce que Chateaubriand appelle « la longueur de grâce », et la virginale, angélique pureté. Rien ne la trouble encore. Les insinuations d'Ortrude restent vaines. Aucun souffle ne ternit cette musique de cristal. « *Tu ne pourras jamais*, répond Elsa, *tu ne pourras jamais comprendre la foi qui règne dans mon cœur.* » La foi, toujours la foi. Rien ici qui ne respire l'immense joie de posséder ce don, ou cette grâce, et le désir, également infini, de la communiquer et de la répandre. Elsa, déjà peut-être soupçonne en Ortrude l'ennemie. Pourtant elle se penche vers la mauvaise conseillère et la plaint d'être mauvaise. Aimante, elle voudrait l'amener ou la ramener à l'amour, l'associer à son propre bonheur, à sa générosité. C'est en vain. Une dernière mélodie, la plus attirante, s'exhale de ses lèvres, puis s'éloigne avec elle, à regret, laissant derrière elle un sillage de mélancolie. Serait-ce déjà

l'heure, prédite et maudite par le Prophète, où une âme ne pourra plus faire de bien à une autre âme? Non. Mais pour Elsa, pour Lohengrin même, elle approche, l'heure fatale, et rien ne les en sauvera.

« Ayons confiance l'un dans l'autre. » Elle s'affirme une fois encore à la fin du second acte, cette confiance réciproque et parfaite. La célèbre marche nuptiale a déroulé son cours magnifique. Devant l'église et pour en défendre l'entrée, Ortrude se dresse et se déclare avec toutes ses fureurs. Sous la menace, le défi, surtout sous l'allusion au secret ignoré, le premier doute effleure l'âme enfin troublée d'Elsa. Mais pour le repousser, il lui suffira d'en appeler à l'auteur, à l'objet de sa croyance et de son amour. Avec une tendresse alarmée il la rassure, la ressaisit et la retient. Quelle détresse dans le recours féminin! Dans le secours viril, quelle puissance! De grands accords d'orgue retentissent. Ils confirment la promesse renouvelée, ils la consacrent et la font chrétienne. « *Sois bénie, Elsa!* » Plus encore que les paroles de la bénédiction, il en faudrait citer les notes, qui non seulement la soutiennent, mais l'élèvent, et si haut! Surtout certaine modulation qui l'illumine et vraiment nous découvre cet infini sur lequel, au dire de Carlyle, la musique seule, en de certains moments, nous permet de nous pencher.

Le duo de *Lohengrin* en est tout ensemble la suprême péripétie et la catastrophe. Les adieux et le départ du héros ne feront qu'y ajouter le caractère et le sentiment de l'irréparable. Catastrophe, on ne saurait trop le répéter, purement intérieure et toute morale, comme le sujet même du drame. Et dans ce drame il n'est pas une scène où se marque plus fortement la nouveauté de l'esthétique, on pourrait dire aussi de l'éthique wagnérienne. Rappelez-vous tel ou tel duo d'amour et que ce soit celui des *Huguenots* ou celui de *Roméo et Juliette*. Où tendent-ils tous les deux et vers quelle fin les voit-on se hâter? Il s'agit de savoir si Roméo, si Raoul s'arracheront aux bras qui les retiennent, l'un pour fuir Vérone, l'autre pour aller défendre ses frères et mourir. C'est contre l'exil et contre la mort du bien-aimé que se débat Valentine éperdue, Juliette en pleurs. C'est du dehors seulement que viennent le péril et la mort. Dans le duo de *Lohengrin* ils ne viennent que du dedans et de l'une des deux âmes. L'amour ici n'est

menacé d'abord, puis perdu, que par sa propre imperfection, par le doute, qui le blesse et le tue.

Tout cela, depuis près de quarante ans, nous avons eu mainte occasion de le dire. On nous excusera de ne savoir que le répéter une fois de plus, et de même. Le duo de *Lohengrin* est encore original, unique peut-être, en ceci, qu'il nous montre non pas le rapprochement, mais l'éloignement de deux êtres : au lieu de la fusion, la scission de deux cœurs. Dans cette longue scène il n'y a qu'une phrase, au début, qui des lèvres d'Elsa passe sur les lèvres de Lohengrin. Tous les deux en reprennent à l'unisson les dernières notes, parce que tous deux ils se ressemblent encore. Mais bientôt leurs voix, comme leurs âmes, ne s'accorderont plus. Endormi sous les premières caresses, le soupçon d'Elsa peu à peu se réveille et s'accroît. Ses phrases vagues, incertaines, et qui toujours interrogent, trahissent le progrès de son inquiétude. Pour l'apaiser, Lohengrin appelle d'abord à son aide les calmes influences de la nature, les parfums de la terre et la sérénité de la nuit. Inutile recours. Alors, contre l'urgence du péril, ce n'est plus hors de lui, mais en lui qu'il cherche des armes. Il rappelle à l'ingrate le miracle de sa propre venue. De sa propre lumière il s'efforce d'envelopper, d'inonder l'âme qui s'obscurcit. Rien de plus pressant, de plus poignant. Après de tendres réprimandes, voici des appels éperdus. Autant que la voix, l'orchestre, la symphonie entière supplie la bien-aimée, l'enlace et l'étreint. Enfin, pour qu'elle se taise encore, il lui parle, puisqu'il le faut, de lui-même : à demi-voix d'abord, avec une modestie charmante, tandis qu'au loin résonne un mystérieux écho de sa gloire. Puis il s'anime et s'exalte. Magnifiquement il atteste cette gloire même ; il en appelle à toutes les grandeurs, à toutes les puissances surnaturelles de son être et ce cri jaillit de ses lèvres : « *Ma route n'est pas ténébreuse! Je viens du monde des splendeurs.* » Cri d'enthousiasme, d'amour presque divin pour la créature humaine qu'il est venu sauver et qu'il adjure une dernière fois de croire en lui sans le connaître.

Tout est inutile. Égarée, hors d'elle-même, Elsa court à l'abîme. Quelle menace précipite ainsi la musique, et vers quelle fin? Une cloche a-t-elle donné le signal du massacre? L'alouette a-t-elle annoncé le matin? Non : une

parole et rien de plus, une question qui monte aux lèvres d'une femme et va leur échapper, voilà tout le péril et l'unique malheur. Elle éclate enfin, la question funeste. Telramund, le traître, paraît ; Lohengrin le frappe, il tombe et meurt. Mais ne voyez dans son cadavre qu'un symbole. Ce n'est pas quelqu'un, c'est quelque chose qui vient de mourir, et qui ne revivra plus. Désormais la rupture est consommée entre les deux âmes ; les adieux et l'absence ne les sépareront pas davantage. Le drame, le drame intérieur est achevé.

*
* *

« Tout système est un artifice, une fabrique, qui m'intéresse peu. J'examine quelles richesses naturelles il contient et je ne prends garde qu'au trésor. » Joubert a raison. Un jour, ayant à parler de la *Traviata*, nous avons cité ses paroles et suivi son conseil. Mais chez Wagner, fût-ce déjà dans *Lohengrin*, après avoir cherché le trésor, il est difficile de négliger tout à fait le système. Aussi bien il s'annonce ici beaucoup plus qu'il ne s'impose. On assiste à son avènement, sans éprouver encore sa tyrannie. Intérieur avant tout, le drame de *Lohengrin* a cependant ses jours, ses échappées sur le dehors. Il fait une place aux alentours et aux accessoires, à la musique décorative. Rappelez-vous les chœurs de la foule, et la marche nuptiale, et certains entr'actes ou préludes de fête. Le *leitmotiv*, « puisqu'il faut l'appeler par son nom », par son vilain nom, règne ici déjà, mais sans rigueur. S'il remplit de nombreuses pages, plus d'une, et non moins belle, est vide et libre de lui. Heureuse liberté, moments bénis de relâche et de repos, que ne nous accordera guère le courant continu du terrible *Tristan*. Au second acte, après la longue conjuration de Telramund et d'Ortrude, quand s'achève leur insidieux et sombre dialogue dont un thème d'orchestre, tortueux lui-même, a seul tissé la trame, de quelles délices la voix d'Elsa, presque solitaire également, cette voix pure et qui sans hâte s'épanouit, inonde notre cœur ! Quelle détente et quel soulagement elle nous apporte ! Alors, comme a dit Gœthe, « le poing longtemps fermé s'ouvre sous la caresse d'une main amie. » Mélodiques et vocales, d'autres effusions ne nous sont pas moins bienfaisantes. Au centre même du grand duo, certain chant

de Lohengrin amplement se développe sans que rien en vienne rompre ou hâter le cours. Certes nous n'oublions pas qu'au plus fort de leurs fureurs amoureuses les amants de Cornouailles s'apaisent et s'asseoient un moment. L'admirable, sublime nocturne est pour eux, pour nous tous, une halte et comme un reposoir. Mais entre quels accès de fièvre, avec délire! Sans compter qu'il s'y mêle de la métaphysique ou tout au moins du raisonnement (débat sur le jour et la nuit), voire de la grammaire. Iseult : « Notre amour ne s'appelle-t-il pas Tristan et Iseult? Cette syllabe charmante, cet « *et* », ce lien d'amour ne serait-il pas, si Tristan mourait, anéanti par la mort? » Tristan : « Qu'est-ce qui succomberait à la mort, sinon ce qui nous sépare, ce qui empêche Tristan d'aimer Iseult toujours, de vivre pour elle seule éternellement? » — Iseult : « Et si cette syllabe *et* était anéantie, la mort de Tristan ne serait-elle pas la mort même d'Iseult? » Français que nous sommes, race légère et moqueuse, comment « cette syllabe charmante », « cette syllabe *et* », ne nous ferait-elle pas songer, avec un sourire, à « la conjonction copulative *et* » du plaidoyer de Bartholo!

Dans *Lohengrin* il n'y a trace ni de syntaxe ni de philosophie. Rien n'y vient de Schopenhauer et ne lui revient. Rien d'obscur et rien non plus d'exorbitant. Au contraire tout y est lumineux, tout y est tempéré. Après les trois actes de *Tristan*, ce triple paroxysme, écoutez ou lisez les trois actes de *Lohengrin*, vous croirez renaître à la vie et à la santé, vous retrouverez l'équilibre de votre être moral, et de l'autre. On sort écrasé de *Tristan*. *Lohengrin* nous laisse attendris. Tendresse humaine et divine à la fois, dont aucune œuvre de Wagner après celle-là ne nous rendra la douceur et la pureté. Le cygne, le cygne aimé, ne reviendra jamais.

CAMILLE BELLAIGUE.

Correspondance

A la suite des articles que nous avons publiés sous le titre : l'*Expérience financière de M. Poincaré*, nous avons reçu les deux lettres suivantes. Nous nous empressons d'ajouter que nulle suspicion personnelle n'existait à l'égard de M. de Monzie dans la pensée de notre collaborateur au sujet des « marchés de gré à gré. »

Paris, le 27 décembre 1926.

MONSIEUR LE GÉRANT,

La Revue universelle a publié le 15 décembre un article où je suis visé dans des conditions qui m'autorisent et m'obligent à vous demander une rectification.

Votre collaborateur, évoquant la séance du 21 juillet, où le deuxième cabinet Herriot fut renversé, raconte en ces termes que je fus interrompu par M. Marcel Astier, député de l'Ardèche :

« Des contrats, en effet, avaient été mis sur pied en grande hâte. Le ministre les tenait tout prêts. Alors, des travées de gauche, un homme braqua son regard sur l'orateur. M. Marcel Astier, de sa place, lança seulement, en détachant chaque syllabe, ces brèves paroles : « Pas de marché de gré à gré. » Ce fut tout, mais un instant on crut que M. de Monzie allait s'abattre. Haletant, il s'agrippa à la tribune, puis recula pour s'adosser. M. Astier fixait toujours le ministre, la main posée sur une serviette singulièrement épaisse. »

Vous voudrez bien noter que ni le regard, ni la parole, encore moins la serviette, la grosse serviette de M. Marcel Astier, ne pouvaient me causer nulle alarme. Ministre des Finances de la veille, je n'avais eu aucune conversation avec aucun de ces groupes français ou étrangers dont les convoitises, paraît-il, rôdaient autour de notre angoisse. Je n'ai même trouvé aucune trace des prétendues négociations qui auraient été engagées, par mon prédécesseur, avec un groupe hollandais en vue d'avances temporaires. Pas un mot, pas un projet, pas une rencontre au cours des heures qui ont précédé le débat devant la Chambre, rien n'était de nature à motiver la plus malveillante, la plus romanesque des critiques, non plus qu'à alimenter la plus fallacieuse des serviettes, celle de M. Marcel Astier, si M. Marcel Astier avait été en disposition d'être un accusateur, en place d'être un interrupteur.

Ce qui est vrai, c'est que j'avais envisagé et étudié pendant de longs mois la liquidation de notre actif domanial comme président de la Commission des immeubles d'État. Ce qui est vrai, c'est que j'ai préconisé la vente de partie des immeubles inutilisés ou devenus inutiles et que ma suggestion a été partiellement accueillie en divers textes de lois, dont la dernière loi des finances. Ce qui est vrai, c'est que je persiste à souhaiter la réalisation accélérée et amplifiée de cette liquidation dans les formes prévues par la législation existante ou à prévoir selon des formules législatives plus expédientes. Le *Journal des Débats*, notamment, exprimait la même opinion dans son numéro du 24 courant, sous les initiales de M. Gaston Bouniols.

Il ne s'agit pas de *« mettre la France à l'encan »*, mais de la mettre au net. Je comprends mal comment l'intervention de M. Marcel Astier, avec lequel j'entretenais d'ailleurs les meilleurs rapports, ainsi qu'en témoigne le badinage de ma réponse, aurait pu motiver de ma part un émoi que justifiaient suffisamment la gravité de la situation et mon souci de ne pas l'empirer par quelque vivacité de tribune. J'ajoute, monsieur le gérant, que pour mes actes publics ou pour mes agissements privés, j'accepte tous les contrôles, mais que je repousse toutes les suspicions.

Veuillez agréer, monsieur le gérant, l'assurance de ma parfaite considération.

A. de Monzie.

Monsieur le Directeur,

Je vous serai obligé de bien vouloir publier dans votre prochain numéro la rectification suivante à l'article paru dans *la Revue universelle* du 15 décembre et où mon nom est prononcé à l'occasion de l'intervention de M. Herriot lors de la chute du cabinet Briand-Caillaux.

Le 9 juillet 1926, j'avais exposé publiquement à la tribune de la Chambre les objections graves que soulevait, à mes yeux, au point de vue technique, l'application stricte du plan des experts. Je suis parti peu de temps après pour mon département où j'ai passé les fêtes nationales. J'étais bien à Paris le 17 juillet. Mais je n'ai vu à aucun moment, au cours de cette période, le président Herriot. *A aucun moment il ne m'a consulté ni fait consulter au sujet de son intention d'intervenir contre les décrets-lois.*

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

Georges Bonnet,
député de la Dordogne.

Jaco et Lori[1]

CHAPITRE VIII

OU APPARAIT TIN-TIN-LIN ET OU L'ON REVOIT UNE FIGURE DE CONNAISSANCE

Félix Lestar continuait de fréquenter la maison. Il y trouva le vivre et le couvert. J'appris ainsi à mieux connaître ce bohème amer qui en voulait à la société de n'avoir pas apprécié les enfants de son génie.

Des camarades qui avaient vécu comme lui de métiers hasardeux et de déceptions venaient le retrouver le soir. L'épicerie se transformait en une sorte de club où le comptoir de Zoé servait de tribune, tandis que les auditeurs étaient assis sur les tonneaux de harengs. Il y avait là un prêtre défroqué, un échappé de l'insurrection de Varsovie, un garibaldien en chemise rouge, quelques poètes incompris, plus une espèce de géant bizarre, à la peau de safran et aux yeux bridés, qui portait une robe de soie, une longue natte, une petite calotte et qu'on appelait Tin-Tin-Lin.

Si mon récit devait ressembler à l'un de ces romans à tiroirs qui furent à la mode autrefois, les aventures du gigantesque mandchou prendraient place ici. Mais il serait superflu de rappeler à la suite de quelles circonstances le Céleste avait couru la planète,

(1) Copyright 1926 by Jacques Bainville. — Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1926 et du 1er janvier 1927.

s'exhibant aux badauds des deux mondes. Recueilli un moment par un célèbre écrivain de l'école plastique qui cultivait l'exotisme et l'excentricité, Tin-Tin-Lin avait pris là un certain bagout. Comme il buvait les liqueurs et fumait les cigares sans modération, son protecteur avait fini par le mettre à la porte et, depuis de longs mois, il battait de ses socques le pavé de Paris. Rien n'était plus étrange que d'entendre tantôt l'argot des faubourgs, tantôt le langage artiste dans la bouche de ce phénomène qui semblait descendu de la lune.

Nous allions tout droit vers le régime que Félix Lestar avait prédit. On commençait à voir beaucoup de drapeaux rouges et les compagnons du club devenaient plus nombreux et plus violents. Ils agitaient des idées confuses, sanguinaires et puériles. Ils discutaient des projets de réformes et de gouvernement, refaisant de fond en comble l'ordre social. Avec une rapidité singulière, Virginie, venue de son village munie d'un scapulaire et d'un chapelet, et qui n'eût pas manqué la messe un seul dimanche avant d'avoir été corrompue par Hyacinthe Godard, avait passé au camp et au dogme de la révolution. Nul ne parlait des Versaillais avec plus de haine. En peu de jours, les leçons de Félix Lestar l'avaient fanatisée.

Elle présidait maintenant le petit club. Elle disait son mot, et c'était toujours en faveur des solutions extrêmes. J'écoutais et je me taisais, persuadé que ces malheureux énergumènes couraient encore à une fin lamentable. Seule la verve de Tin-Tin-Lin m'égayait parfois. Le géant mandchou intervenait dans la controverse. Il représentait l'humanité jaune. Il apportait le salut de l'Asie opprimée aux vengeurs des causes populaires et il mêlait à la doctrine de Confucius des charges de bousingot.

Un soir que l'on traitait du mariage, Félix Lestar proposa que cette institution fût abolie et remplacée par l'union libre, donnant en exemple celle qu'il avait contractée, face au ciel, avec Virginie. En disant ces mots, il levait les yeux vers les solives où pendaient encore quelques saucissons qui dataient du rassortiment de Godard. Tin-Tin-Lin recommanda la communauté des femmes. Mais un des assistants, qui n'était pas entièrement affranchi des préventions bourgeoises, plaida en faveur de l'union légitime tempérée par le divorce.

— Le divorce n'est qu'un expédient, professa Félix Lestar.

Tin-Tin-Lin ajouta avec un grand sérieux :

— Un expédient orléaniste !

Ce mot lui valut des applaudissements nourris. Cependant Vir-

ginie s'enorgueillissait de former avec Félix le couple de l'avenir. Elle méprisait les femmes qui, ayant eu besoin de la religion et de la mairie pour prendre un homme, ont, pour se séparer de lui et pour en prendre un autre, encore besoin des lois.

Il ne vous étonnera pas d'apprendre que l'inventeur de la machine à exterminer en deux heures les Prussiens était devenu membre de la Commune. Il en fut l'un des plus obscurs, mais non l'un des moins ardents. Je le vis revêtu d'un uniforme, avec un sabre au côté. De l'épicerie, il transporta le club à l'église voisine. Et, dans le sanctuaire où, villageoise simple et pieuse, elle était venue prier, Virginie trônait comme une déesse Raison.

Avec la philosophie de quelqu'un qui en a déjà tant vu, j'assistais à ces extravagances qui furent brèves mais frénétiques. Je pensais que le digne M. Pruvelot, un épicier comme il n'en venait plus au jour depuis Charles X, devait mourir de chagrin s'il savait quel enfer sa boutique avait vomi. Je me disais aussi, fort de mon expérience, que la cause de l'ordre aurait son tour. Elle se manifesta bientôt par de nouvelles volées d'obus. J'eus le désagrément, après avoir été bombardé par le gros comte prussien, de l'être par le petit homme à lunettes que les bourgeois nommaient avec respect M. Thiers, et mes communards, injurieusement, Foutriquet. Et je pensais à part moi : « En quelle absurde contrée, chez quel peuple de déments ai-je été conduit? Quand ces gens consentiront-ils à se supporter et à vivre en paix? Ne sont-ils donc point las de recommencer tous les vingt ans les mêmes folies? » Il est vrai qu'un instant plus tard je me souvenais que les autres pays, comme je l'avais entendu raconter, n'étaient ni plus sages ni mieux partagés que celui-là et que sans trêve ils parcouraient le même cycle où la guerre civile alterne avec la guerre étrangère.

Les choses allaient mal pour le drapeau rouge. Le petit homme à lunettes nous arrosait de mitraille à Pâques encore plus sérieusement que le patron de M. Hilger à Noël. Mes illuminés commençaient à se sentir serrés de près. A leur fébrilité, à leur inquiétude, et surtout au développement de leur férocité, je m'apercevais du mauvais état de leurs affaires. Virginie ne parlait plus que d'un massacre des bourgeois. Tin-Tin-Lin proposait de leur appliquer les supplices de la Chine. Il dépeignait le pal, l'écorchement et le plus terrible de tous, la goutte d'eau qui tombe sans répit à la même place du crâne. Mais je discernais l'épouvante secrète du géant safrané et son regret d'avoir, par entraînement, paresse et jactance, risqué sa tête dans une bagarre qui ne le regardait pas plus qu'un édit des Taing ne regarde un bonnetier de la rue Quincampoix.

Cependant Félix Lestar était sombre et pensif. Une sorte de grandeur paraissait même en lui, celle de l'homme qui se prépare à mourir. Seulement il ne voulait pas entrer seul dans la mort. Il lui fallait un bain de sang, un vaste cortège de victimes, toute une apocalypse, pour quitter sans regret une vie manquée, consumée dans les vains désirs, les humiliations et la rage. Oh! si jamais une parcelle de pouvoir retombe aux mains d'un auteur sifflé, d'un inventeur méconnu, d'un de ces malheureux qui se figurent que leur génie a été étouffé par la persécution et l'injustice, croyez-moi, écartez-vous, fuyez, comme devant un chien hydrophobe.

Un soir, Félix Lestar rentra livide, exténué. La canonnade était toujours plus intense et plus prochaine, Le bruit courait que l'armée de l'ordre avait forcé l'enceinte de Paris. Mal éclairée, dégarnie de ses provisions, l'épicerie était lugubre. Virginie s'y trouvait seule avec Aimable Lenouvel, ancien prêtre.

Une flamme sinistre et joyeuse brilla dans les yeux de Félix Lestar lorsqu'il leur annonça que les otages, un archevêque, des ecclésiastiques, venaient d'être fusillés.

— Bravo! s'écria Virginie.

Aimable Lenouvel ne put s'empêcher de frémir. Je crus même distinguer que, malgré lui, sa main droite esquissait un signe de croix. Il baissa la tête avec accablement.

— Ces assassinats nous perdront, dit-il. Ce n'est pas seulement un crime. C'est le péché contre l'esprit. Ces hommes étaient des idéalistes comme nous-mêmes. Pourquoi les avoir choisis? Pourquoi souiller notre cause? Félix, pourquoi as-tu fait cela? Pourquoi es-tu si méchant?

Aimable Lenouvel avait retrouvé l'accent du sacerdoce qui reste éternellement sur ceux qui l'ont reçu. Il avait parlé avec l'adjuration d'un confesseur et sa voix tira un soupir de la poitrine du révolté.

— Que veux-tu, répondit Félix Lestar. J'ai tant souffert!

Sa souffrance, c'était un orgueil durement froissé, le refus obstiné du succès qui était allé à d'autres, la bohème sordide, la chasse à la pièce de cent sous, les emplois précaires et les basses besognes. Ces échecs, ces hontes, il en rejetait la faute sur la société. A aucun moment il ne l'avait cherchée en lui-même. Dût-il périr dans cet embrasement, il périrait avec joie s'il voyait flamber la ville qui exécrerait son nom, mais, du moins, ne l'ignorerait plus.

Le lendemain, à l'aube, et comme, après un sommeil bref et fiévreux, il se préparait à sortir, des coups violents furent frappés à la devanture. Virginie alla ouvrir. Escorté d'une troupe de soldats,

un officier de l'armée de Versailles parut. Il réclama le membre du gouvernement insurrectionnel qui se réfugiait dans cette maison. Félix Lestar se présenta aussitôt, ironique, hautain, le défi à la bouche. Les habitants du voisinage, accourus, le désignaient, l'insultaient, lui reprochaient ses crimes, tandis que lui-même s'efforçait encore de faire acclamer la Commune. Comme il refusait de se taire, l'officier fit un signe et, collé au mur, quatre lignards fusillèrent le réfractaire à bout portant.

Cette justice sommaire se transporta tout de suite ailleurs et le cadavre de Félix Lestar resta étendu dans la rue redevenue déserte. Virginie, qui avait vu, comme moi, l'exécution, affecta de n'en pas paraître émue. Comme si rien ne se fût passé, elle vaquait aux soins de la maison. Elle n'oublia même pas de me donner quelques graines. Lorsque le soir fut tombé, elle prit une de ces boîtes d'étain dans lesquelles les femmes portent le lait, l'emplit d'un liquide jaunâtre et, ayant couvert ses épaules d'un vieux fichu, sortit, semblable à la ménagère innocente qui va aux provisions.

Virginie, pétroleuse, ne devait plus revenir. Elle aussi, sans doute, s'était fait fusiller au coin d'une rue. Mais le vœu de Félix Lestar était exaucé. Soudain, la nuit fut chassée par une grande clarté rouge. Là-bas, plus loin que l'épicerie, plus loin que l'hôtel solitaire de Claudia, Paris flambait. Rien ne resterait du palais dont, jadis, j'avais été l'hôte. Peut-être ma perruche y avait-elle trouvé son bûcher. Rien ne pouvait me le faire savoir. Et à la douleur de la séparation s'ajoutèrent désormais les angoisses de l'incertitude.

Le Céleste fut le premier être humain que je revis après ce drame. J'eus l'impression que, pour sauver sa vie, il avait dénoncé Félix, Virginie, Aimable Lenouvel et tous les camarades du club. La notion de l'honneur n'existe sans doute qu'entre les races dont la peau a le même ton. Toujours est-il que Tin-Tin-Lin revint sain et sauf dans l'épicerie. Il y resta durant les journées sanglantes de la répression. Seulement, comme il tenait à ne pas être vu et à se faire oublier, il se reput de quelques méchants reliefs, puis, avisant une grande armoire, il y logea, je ne sais comment, son torse immense et ses jambes démesurées, la referma sur lui, et, plié en trois morceaux, le menton sur les genoux, passa là de longues heures dans une catalepsie volontaire de fakir.

Averti par les bruits de la rue que la vie commençait à renaître, il sortit de sa cachette et se prépara à recevoir le maître du lieu. Il ne doutait pas du retour de Godard et je n'en doutais pas non plus. L'épicier revint en effet dès que, pour les personnes et pour

les biens, la sécurité brilla de nouveau et il eut la surprise de trouver dans sa boutique un Chinois de plus de sept pieds.

Tin-Tin-Lin connaissait Godard par les propos de Virginie et il avait deviné tout ce qu'il ne savait pas. Il accueillit le négociant en denrées coloniales avec mille marques de respect et inventa sur-le-champ, pour expliquer sa présence, une histoire qu'il débita avec volubilité et une verve insidieuse, indiquant assez clairement qu'il était mieux informé qu'il ne paraissait et que l'épicier serait plus sage de ne rien approfondir. Félix Lestar et Virginie ayant disparu, il convenait de ne plus penser à eux. Enfin il laissa entendre que, sans son dévouement et son intelligence, des événements désagréables se seraient produits. Godard comprit que Tin-Tin-Lin était un homme à ménager et il ne manqua pas de lui donner une récompense.

— Vous êtes un brave garçon, lui dit-il. Revenez me voir.

A l'origine des grandes fortunes, il y a des choses qui font trembler. Un de vos orateurs sacrés l'a dit. D'un style moins noble, un de vos philosophes profanes a donné de la même pensée cette traduction qu'on ne fait pas fortune sans se salir un peu les doigts. L'épicier n'avait pas manqué à cette règle pour s'enrichir. Il savait qu'il avait donné une entorse à la probité et aux lois. Aussi s'empressa-t-il de vendre son fonds et d'aller vivre dans un quartier où il ne risquerait plus de rencontrer à chaque pas des personnes capables de lui reprocher une spéculation honteuse sur les malheurs de la patrie. Il lui suffit de franchir les boulevards pour jouir de la considération qui s'attache aux personnes rentées.

Je suivis Godard et la détestable Zoé dans leur nouvelle demeure. Tout y était hideux et, plus affligeants que le reste, les objets d'art, premiers pas de l'initiation au luxe. Un bronze orna tout de suite la cheminée. Il était patriotique et représentait une femme attristée, coiffée d'un bonnet aux larges ailes et qui paraissait inconsolable d'être séparée de plusieurs millions de Godards, lesquels devenaient dignes d'amour, pris en corps et comparés au même nombre de philistins allemands. Je m'aperçus que ce culte remplaçait maintenant celui des nations souffrantes. Nul ne s'échauffait plus pour l'Italie ni pour la Pologne et un amour passionné de l'Alsace se manifestait, en particulier dans l'ameublement, depuis que cette province était perdue.

Un portrait de l'homme à lunettes qui m'avait si copieusement bombardé était, d'autre part, pendu au mur comme l'*ex-voto* de la bourgeoisie reconnaissante au restaurateur de l'ordre. J'eus, plusieurs années durant, la mortification de ne pouvoir tourner la tête

sans avoir cette image sous mes yeux, offensés dans cet appartement autant que mes oreilles. Car les paroles que j'entendais étaient insipides et, par surcroît, blessaient trop souvent la grammaire. Sauf la *Clef des songes* et un recueil de calembours dont s'inspirait Godard, l'absence de livres eût été un signalement si je n'eusse connu cette nombreuse classe de votre société où la lecture et la pensée ne sont pas plus en honneur que chez les tâcherons.

Je mentirais, toutefois, si je n'avouais pas que je commençai par ressentir un certain bien-être chez ces personnes vulgaires et parmi leurs objets affreux. Après les émotions du siège, après les convulsions qui l'avaient suivi, la paix et la tranquillité, l'assurance de manger tous les jours, le soulagement de ne plus sauter à chaque coup de canon me faisaient apprécier le confort matériel de la vie bourgeoise. Mais la nature des perroquets ressemble en ceci à la nature des hommes, que nous oublions promptement les privations et l'inquiétude pour ne plus éprouver que l'ennui de jours pareils à eux-mêmes. C'est pourquoi le monde n'est jamais guéri des aventures.

Bientôt je bâillai à me décrocher le bec et je me mis à languir dans la somnolence de la monotonie. Toutes les habitudes de mes geôliers m'étaient familières et tournaient, comme leurs idées, dans un rond étroit. Godard, qui n'avait pas perdu le goût du café, remuait plus longuement les cartons coloriés et les morceaux d'os marqués de points noirs, jeux où il se vantait d'être de première force. Quant à Zoé, elle avait ce qu'elle appelait un jour. Je me réjouis quelque temps des propos que tenaient chaque semaine, devant l'Alsacienne en pleurs et l'effigie de M. Thiers, les matrones et les pimbêches qui se rendaient visite. Je me lassai aussi de ce plaisir et le pain assuré ne m'empêcha plus de sentir l'indigence de ma vie spirituelle.

Seul Tin-Tin-Lin apportait de la fantaisie en ces lieux. Mal reçu de Zoé, qui ne pouvait sentir ce saltimbanque, il n'hésitait pas à sonner à la porte quand son gousset était vide, ce qui lui arrivait souvent et ne nuisait pas à sa bonne humeur. Il était crapuleux, mais inventif et plaisant. Hyacinthe Godard, outre les raisons qu'il avait de ne pas le maltraiter, vouait une certaine admiration au Chinois qui se frottait à des artistes et qui cultivait aussi le calembour avec un incontestable brio. Ces relations, comme vous allez voir, ne devaient pas être sans fruit pour moi.

Le souvenir des désastres s'éloignait. Les décombres étaient déblayés. On parlait beaucoup de retour aux fêtes et aux plaisirs par une exposition où Paris se dérouillerait les jambes. Et Tin-Tin-

Lin eut une idée dont il fit l'astucieuse confidence à Godard.

Il s'agissait, dans cette foire des peuples, d'ouvrir un pavillon chinois où l'on débiterait du thé, où l'on vendrait des bibelots d'Extrême-Orient, où quelques mousmés danseraient, le tout sous la conduite du géant natté qui n'en serait pas la moindre attraction. Godard devait financer l'entreprise. Pour le tenter, Tin-Tin-Lin ne se contenta pas de faire luire à ses yeux des bénéfices : il flatta ses passions.

En dépit des avertissements de Zoé, qui voyait l'entreprise d'un mauvais œil, une sorte de pagode fut construite aux frais de Godard. J'y fus transporté pour en accroître le caractère exotique et l'éclat. Revêtu d'une soie mandarinale, Tin-Tin-Lin présida l'ouverture et il débita ses boniments avec autant de verve que, naguère, au club de l'épicerie, il soutenait les motions subversives. Avec la même outrance narquoise il pourvoyait maintenant aux plaisirs de la Ville-Lumière. Ce macaque titanique était la caricature de votre jactance et de votre vanité. Cependant je comparais cette exposition à l'autre et comme il n'y vint, au lieu de dix ou douze potentats, que le shah de Perse, je conclus que vous n'inspiriez plus autant d'envie et que c'était une bonne chose pour vous, car il n'en résulterait pas, cette fois, tant de calamités. Mais je m'affligeais pour votre nation que la visite d'un seul roi barbare parût vous causer tant de plaisir et vous faire même tant d'honneur.

En somme, la France se relevait de ses ruines et ce relèvement était attesté par une foire. L'association d'un épicier un peu filou, d'un Chinois un peu voleur et d'un perroquet marquait cette renaissance et ce retour à la grandeur.

Cependant l'association était peu prospère parce que Tin-Tin-Lin buvait et mangeait le fonds social avec ses jeunes amies les danseuses empruntées aux bals publics et costumées en Japonaises. Godard devenait jaune devant le vide de la caisse et n'en tournait que plus gauchement autour de ces filles. J'étais assez content de voir s'en aller par la fenêtre un peu de l'argent mal acquis par le vilain bonhomme lorsque la Providence vint me délivrer de lui, ainsi que du crapuleux Chinois qui finissait par m'inspirer autant de dégoût et entre les mains duquel je redoutais de tomber tout à fait.

Dans la pagode de plâtre qui, l'automne venant, prenait un air misérable, les clients étaient rares. On sentait l'abandon et la faillite. Un jour un visiteur entra par hasard. Il fixa tout de suite mon attention. J'avais vu cette figure-là en des temps plus heureux et plus anciens. Je ne croyais pas me tromper, c'était M. Hilger.

Il avait seulement pris de l'âge, de la finesse, de meilleures manières et une rosette fleurissait la boutonnière de sa redingote impeccable. Dès qu'il eut commandé du thé avec son accent tudesque, mes derniers doutes se levèrent et je tâchai d'être reconnu à mon tour. Il me suffit d'ailleurs de prononcer à demi-voix : « Chèvresval » pour que l'ancien factotum de Claudia mît un nom sur mon plumage. Je lui fis alors mille démonstrations d'amitié, tout en tenant ma langue, sachant trop que les occasions les meilleures peuvent être gâtées par une indiscrétion.

Il se trouva que, ce jour-là, Tin-Tin-Lin avait des ennuis d'argent qui dépassaient sa moyenne ordinaire. Quand il me vit en familiarité avec M. Hilger, l'idée germa dans sa tête de me vendre à ce client qui semblait à son aise. La difficulté était d'ouvrir le portefeuille d'un vieux juif qui en avait vu bien d'autres. Mais Tin-Tin-Lin eut une intuition pénétrante, et, de même qu'il inventait des histoires, il organisa sur-le-champ un chantage ingénieux.

— Monsieur est sans doute Alsacien? dit-il en regardant fixement M. Hilger qui répondit, non sans que ses paupières eussent battu :

— Certainement.

— Alors, reprit le perfide Chinois en appuyant sur les mots, pour un frère séparé, ce sera trois cents francs. Et il ouvrit impérativement sa paume géante dans laquelle M. Hilger se hâta de déposer quinze louis.

Il sortit et m'emporta avec la même hâte. Quelques minutes plus tard, nous roulions dans le coupé qui l'attendait à la porte de l'Exposition.

CHAPITRE IX

OU LE LECTEUR SE RETROUVE DANS LA MEILLEURE SOCIÉTÉ

Nous arrivâmes au seuil d'une maison dont l'ordonnance était à la fois riche et sévère. Un valet de pied nous reçut avec de grands égards et nous fit entrer dans un salon où une petite fille conduite par sa gouvernante parut bientôt. Elle salua du nom de grand papa M. Hilger qui la prit sur ses genoux et, me montrant, lui dit que ce Jaco, souvenir de l'Exposition, servirait à l'amuser. Il répondait du reste de ma douceur et assura qu'avec moi il n'y avait rien à craindre pour les enfants. Après avoir demandé des nouvelles de sa fille et de son gendre, il partit comme soulagé d'être délivré d'un témoin de sa vie antérieure.

J'avais déjà changé maintes fois de domicile. Il ne m'était pas encore arrivé de passer d'une maison dans une autre avec si peu de préparation. Il y avait pour moi une lacune d'une dizaine d'années dans l'histoire de M. Hilger et je dus, à force d'observations, de raisonnements et de conjectures, reconstituer les mailles qui manquaient à la chaîne. Quant à Claudia, pas plus de traces que si elle n'eût jamais existé. J'en fus réduit à supposer qu'elle était morte, ou bien qu'elle avait pris en province la respectable retraite des courtisanes vieillies, ou bien encore qu'elle avait épousé quelque original anglais attardé aux célébrités du second Empire. En tout cas, jamais je n'entendis plus parler d'elle.

J'étais cette fois dans le vrai monde, non plus dans le demi, et il y avait là mille obscurités. Il fallait expliquer surtout comment M. Hilger était devenu le beau-père de Louis-Marie-Fulgence-Anselme, marquis de Gallardeau.

Il me ressouvint alors que le bottier avait un ménage légitime, une femme et une fille dont il ne parlait pas et qu'il n'avait jamais montrées, comme s'il eût mis ses dieux lares à l'abri des yeux profanes, et, plus secret qu'un Turc, séparé son foyer de sa vie de courtier et de manieur d'argent. Maintenant, prince de la finance, blanchi, honoré, il avait pu donner l'enfant de ses amours légales à l'héritier d'un des beaux noms de France. Si quelques-uns croyaient se rappeler que le père de Mme de Gallardeau sortait d'un village badois, il ne manquait pas de personnes polies pour affirmer qu'il tirait ses origines de Vienne, comme sa position éminente dans la haute banque catholique le prouvait. Les flatteurs prétendaient, et il les laissait dire, qu'il était né à Strasbourg.

Marié sous les auspices de l'Union générale, qui devait ruiner la moitié du clergé et les trois quarts des châtelains de France, et dont, avec sagacité, il se retira avant la célèbre déconfiture, le marquis de Gallardeau servait un grand nombre de nobles causes. L'activité de son idéalisme était dévorante. Il était, en outre, à la tête de plusieurs sociétés qui toutes étaient de bienfaisance, soit pour des pauvres véritables, soit pour leurs administrateurs encore plus que pour leurs actionnaires. La principale de ces œuvres s'appelait *le Foyer de l'exil*. Elle rayonnait sur la France et les colonies et valait à son président une haute situation morale et même littéraire. Il était d'ailleurs très convenable que l'argent de M. Hilger servît à protéger des Alsaciens chassés par la conquête, puisque lui-même avait préféré vivre sous la douceur du ciel de France. Ainsi l'Alsace était partout. On eût dit que les Français ne respiraient plus que pour elle. Et je la retrouvais encore ici, bien qu'elle évitât de prendre

la forme d'un bronze d'ameublement dans un hôtel où Clodion et Falconet avaient fourni la sculpture.

M. de Gallardeau, dont le marquisat remontait, ce qui était déjà très joli, au roi Louis XVIII, professait que la noblesse a besoin de renouveler sa fortune pour se soutenir. En vertu de cette maxime qui a pour elle un vaste répertoire de cas historiques, il avait épousé Mlle Hilger, personne silencieuse et de santé fragile, à laquelle il témoignait des égards distraits. Avait-il des liaisons? Je ne l'ai jamais su. Il était à ce sujet d'une discrétion remarquable. Mais, s'il en avait elles devaient être d'une haute tenue et d'une dignité exemplaire, comme tout ce qui le touchait, comme tout ce qu'on voyait dans cette maison, depuis les tapisseries jusqu'aux principes. Enfin il y avait longtemps que je n'avais été dans un aussi beau milieu.

J'en avais peine à me figurer qu'il existât autant de Godards et que nous fussions alors gouvernés par les hommes qui faisaient horreur au digne M. Pruvelot. Jamais je n'avais vu pareille réunion de personnes bien pensantes ni recueilli plus de propos édifiants. J'assistai même à la naissance d'une sorte de culte, nouveau pour moi. C'était celui de la tradition, mot qui, jusque-là, même dans les palais royaux, avait rarement frappé mon oreille. En raison de la variété des régimes sous lesquels j'avais vécu et de la diversité des opinions que j'avais pu observer chez les Français, je pensais d'ailleurs que leurs traditions allaient bien à la douzaine et qu'il y en avait à peu près autant que de conceptions de la République.

M'instruisant de beaucoup de choses inconnues, je fus satisfait de recueillir, sur ce sujet important, l'avis précieux de M. Cyprien Leborgne, philosophe social et protégé du marquis. M. Cyprien Leborgne avait victorieusement réfuté la thèse fameuse du savant Guy Coquille, d'après lequel le système de la monarchie française se serait altéré, non pas à partir de Louis-Philippe l'usurpateur, non pas à partir de la Charte, non pas, comme certains l'ont prétendu, par l'absolutisme espagnol de Louis XIV, mais dès le règne de Philippe le Bel. Par une démonstration rigoureuse, avec des preuves puisées aux sources, M. Cyprien Leborgne rendait sensible que, dans la vérité de l'Histoire, cette corruption datait de la dernière année de Hugues Capet. Et, Jules Grévy étant premier magistrat de la République, l'esprit traditionaliste avait reçu de cette découverte considérable un puissant renfort.

J'écoutais aussi avec plaisir M. Modeste Blanchet qui, déduisant des prémisses de M. Cyprien Leborgne des conséquences justes mais hardies, arrivait à la conclusion que l'idée de tradition était, dans

son essence, démocratique et révolutionnaire. C'était, disait-il, une idée de décadence. Elle remonte à 1789, car avant cette grande coupure, elle n'existait pas. Les Français des temps anciens, étant des hommes normaux, n'étaient pas traditionnels et leurs rois encore moins qu'eux. Ils pensaient au présent et à l'avenir, beaucoup plus qu'au passé. Chaque règne voulait se distinguer par du nouveau. On n'entourait pas les vieilleries de vénération. On rougissait même de l'amas des monuments qu'on appelait gothiques par dédain et les architectes habillaient à la moderne ces témoins des siècles barbares. On se flattait alors de construire des églises et des maisons qui ne ressembleraient pas à celles d'un autre âge. On ne s'appliquait pas à restaurer des châteaux forts délabrés. D'où la création généreuse des œuvres d'art et la floraison des styles qui se sont étiolés pour finalement mourir. Aujourd'hui, classés et copiés, ils restent inertes dans les catalogues des tapissiers et les modèles des ébénistes.

— Il n'en va pas autrement, poursuivait M. Modeste Blanchet, dans la politique et dans les lettres que dans la décoration et l'architecture. Nous oscillons stérilement d'un désordre sauvage et grossier à la froide imitation de l'antique. Quand les Français étaient bien portants, quand leur intelligence était saine et vigoureuse, l'idée de tradition leur était aussi étrangère que l'idée de révolution. Retourner aux chansons de geste ou au chêne de saint Louis leur eût semblé aussi ridicule que de porter par pitié filiale les chausses et le chapeau de leurs pères. Louis XIV, pour avoir une demeure digne de lui, délaissait le Louvre. Il élevait Versailles à la gloire de son siècle et à sa propre gloire. C'est de nos jours seulement qu'on a mis dans ce château les bustes de ses prédécesseurs. Le Grand Roi eût été aussi choqué de ce musée que si, dans la galerie des glaces, on eût placé le mégathérium et l'ichthyosaure. C'est la Révolution qui a introduit le culte du passé parce que, l'ayant violemment renié, alors qu'on ne s'en occupait pas avant cet événement déplorable, elle a déterminé la réaction contraire. Sans elle nous n'aurions pas cette passion du bric-à-brac qui a envahi la littérature, desséché l'art, faussé les vrais principes du gouvernement, aggravé en toutes choses la confusion et l'anarchie. La Révolution a ouvert la porte à la manie archéologique. Par là, elle est la négation du progrès, le triomphe du genre rétrograde, et c'est ce qui me la fait mépriser, car elle est trop banale pour mériter d'être haïe.

Ce qu'on disait dans le salon où M. de Gallardeau recevait la fleur de l'école conservatrice était rarement aussi subtil et aussi

éloigné des idées reçues. Cependant, de ce groupe, M. Modeste Blanchet devait être seul à garder ses opinions dans leur pureté primitive. Ce n'est pas l'unique occasion, et cette épreuve m'a donné des doutes sur la solidité de l'esprit humain, où j'aurai vu que les doctrines trop approfondies se décomposent, qu'à force de soutenir une thèse on s'en lasse, et que, pour mieux réfuter l'adversaire, on en vient à adopter ses arguments. L'autoritaire finit par démontrer que la véritable démocratie est dans son système. Le républicain affirme que l'autorité et la continuité sont dans le sien. La République prétend avoir les vertus de la monarchie sans en avoir les vices et réciproquement. Le vocabulaire lui-même passe d'un camp à l'autre. C'est ainsi qu'un jour les membres du cénacle traditionaliste se parèrent du nom de libéraux qui leur faisait naguère horreur. Et ce temps fut à peu près celui où les jacobins, en élevant à la première magistrature de l'État le petit-fils du grand Carnot, se réclamèrent aussi de la tradition et en firent le même étalage que M. Cyprien Leborgne s'il nous avait ramené Louis d'Outremer.

Il advint donc que M. de Gallardeau se rallia à la République et il eut l'étonnement de voir que la République ne se ralliait pas à lui. Elle me parut décidée à lui accorder tout, sauf ce qu'il désirait en venant à elle, c'est-à-dire de s'asseoir dans les conseils du gouvernement. Mais il continua d'obtenir la considération et les honneurs qui s'attachent à la défense des nobles causes, plus la jouissance paisible de son hôtel orné de gobelins, et, du moins jusqu'à des temps récents, celle des abondants revenus que lui avait apportés Mlle Hilger.

J'aime mieux avouer que je languissais un peu. Votre grand naturaliste aurait pu dire de moi ce qu'il a dit si plaisamment d'un de mes congénères. « Quelquefois on le voyait bâiller, et ce signe était presque toujours le signe de l'ennui. » Je m'ennuyais du moins avec distinction, et non plus dans la vulgarité du ménage Godard.

Un de mes médiocres plaisirs fut d'assister à la croissance et aux leçons de la jeune Éliane de Gallardeau, à qui son grand-père m'avait donné pour lui servir de jouet. Confiée aux meilleurs maîtres dès l'âge le plus tendre, Éliane apprit tout, depuis la danse et le maintien jusqu'à la mécanique céleste. Ce dressage fut un modèle du genre. Je crois pouvoir en retenir qu'il y aurait plus de raison de comparer l'éducation de l'enfant à celle du perroquet que l'éducation du perroquet à celle de l'enfant. Ni la vanité, ni le parti pris ne m'inspirent cette remarque. Elle est encore du grand naturaliste qui a si bien compris les individus de mon espèce. Le fait est qu'à

force de verser des notions dans la tête de la jeunesse, il en reste un petit quelque chose. Et ce peu révèle le vide effrayant du cerveau chez ceux qui n'ont rien appris.

Éliane, a qui tout avait été enseigné, garda une teinture de tout. En une douzaine d'années elle devint capable de mettre l'orthographe, de lire un roman et de ne pas laisser, plus tôt que la troisième phrase, tomber une conversation à dîner en ville. Et, durant ses études, elle avait atteint, puis dépassé l'âge ingrat. Sa taille s'était formée, ses traits avaient pris du dessin. Elle était devenue agréable, avec un air de réserve et de rêverie, des mines de biche effarouchée. Que cachait cette eau dormante, ce livre qu'on n'avait pas encore ouvert? Les jeunes filles sont indéchiffrables. Celle-là aussi je l'attendais à sa rencontre avec le divin amour.

Les jeunes gens ne manquaient pas autour d'elle. C'étaient ceux du monde, la cohorte des cavaliers et des danseurs à la boutonnière fleurie. Cette génération ne s'habillait pas trop mal. Mais quand je comparais ses manières, encore assez dégagées, à celles de mon cher M. de Chevreval, qui était la suprême aisance, je devais bien constater un recul et un déchet. Et il y avait aussi une jeunesse moins brillante et plus sérieuse qui portait la tradition comme un habit noir d'une coupe provinciale et qu'attirait dans cette maison la grande figure morale de M. de Gallardeau.

En prenant de l'âge, le gendre de M. Hilger devenait une sorte de pontife. Si sa parole était creuse, elle vibrait au loin dans les départements. Chaque matin il semblait souffler dans le cor de Roland pour la patrie, pour la famille, pour la liberté, pour la République ouverte à tous, pour la démocratie bien comprise, pour l'alliance russe, qui naissait alors dans l'enthousiasme, et, de temps en temps, pour l'Arménie, petite-cousine, je crois, de la Pologne, encore plus lointaine et surtout vermineuse. Avec son éloquence, M. de Gallardeau me faisait l'effet du chef de musique dans une fête de gymnastes. Mais, au fond des provinces, on se trompait au bruit. On le prenait pour un penseur. Et il était touchant de voir tant de fils de bonne famille brûler de servir les causes que le marquis incarnait. C'est ainsi que venu du probe et laborieux Forez, Armand Ferrier, introduit dans le cénacle, fut au comble de ses vœux. M. de Gallardeau ne tarda pas à se l'attacher, ayant remarqué sa bonne mine, son zèle et ses qualités fondamentales auxquelles se joignait, précieuse pour un poste de secrétaire, une invincible modestie.

Armand venait tous les jours dans la maison. Il travaillait à l'œuvre du Foyer de l'exil. Il réunissait les discours et opuscules divers de M. de Gallardeau que des ambitions académiques tour-

mentaient. En étudiant de près cette littérature, Armand ne put se dissimuler qu'elle était vide, à l'exception d'un essai sur l'illégitimité du prêt à intérêts, travail antérieur au mariage avec la fille du banquier Hilger, d'où était née la rêveuse Éliane. Car une image sensible se mêlait maintenant aux besognes du secrétaire. Et si, ne manquant pas de finesse, Armand commençait à découvrir chez M. de Gallardeau des gouffres de scepticisme cachés sous des fleurs de rhétorique, il reportait sur la fille la foi qu'il avait eue pour le père et qui tous les jours déclinait.

Il vaut beaucoup mieux pour Armand Ferrier qu'il n'ait pas épousé Éliane de Gallardeau. Je suis sûr cependant que le premier amour d'Éliane de Gallardeau fut Armand Ferrier. Mais un premier amour, s'il n'a pas été satisfait, laisse chez les femmes aussi peu de traces que l'oiseau dans l'air, tandis que le cœur des hommes en garde un vivace souvenir.

Je m'intéressais au sentiment de cet excellent jeune homme et il me sembla quelque temps que ses affaires étaient en bonne voie. Cependant elles n'avançaient pas comme je l'aurais voulu. Il était à la fois gauche et orgueilleux, et, plutôt que d'agir, il préférait se ronger de questions et de doutes. Peut-être, se disait-il, en aime-t-elle un autre, et il se torturait l'esprit à chercher qui ce pouvait être. Peut-être est-elle coquette, insensible et se joue-t-elle de mon cœur. Peut-être, au fond d'elle-même, est-elle déchirée par la dualité de ses origines, peut-être les Hilger et les Gallardeau se livrent-ils en elle une lutte obscure, et il méditait longuement sur les mystères de l'hérédité. Puis redescendu de ces hautes spéculations et mordu par des pensées plus vulgaires, il se demandait si elle ne le trouvait pas indigne de sa fortune et de son rang.

— Pourtant, se disait-il, elle n'a pas pour moi de haine. Mais qui sait si ce n'est pas la fatuité qui m'aveugle?

Éliane ne devinait pas ces perplexités, et, de son côté, ne voyant rien venir sans savoir au juste ce qu'elle devait attendre, elle se refroidissait de jour en jour. Ce qu'Armand prenait pour de l'indifférence décourageait à son tour le pauvre garçon. Perdu dans les conjectures, il aggravait ses maladresses parce qu'il s'irritait à chercher une clef qui n'existait pas. Éliane n'était pas compliquée. Elle n'était pas méchante. Elle avait même un cœur de beurre, et, plus tard, elle devait le prouver. Elle était seulement un peu bête, ce qui était tout le secret.

J'ai su par ses confidences ultérieures, recueillies dans des circonstances que je dirai, qu'Armand, ayant longuement médité son infortune, était arrivé à la même conclusion que moi.

— J'ai donc aimé une sotte ! se dit-il ce jour-là avec dépit.

Faisant un retour sur lui-même, il se traita alors de niais. Mais, si forte avait été l'impression qu'il avait reçue que le souvenir d'Éliane chassé de sa vie et qui ne troublait plus ses jours, revenait encore dans ses rêves. Elle était, comme autrefois, dans le cabinet de M. de Gallardeau, assise près de lui, lointaine, sibylline, insaisissable. Et il lui disait, comme s'il avait jamais osé lui dire qu'il avait aimée :

— Pourtant, Éliane, je vous aime encore.

Et l'ombre, en s'évanouissant, répondait avec cette voix d'outre-tombe qu'ont les personnes qui nous apparaissent dans les songes :

— Et moi, Armand, je vous aime aussi.

Armand se réveillait tout alangui et couvert de sueur. Puis, reprenant ses esprits et, haussant les épaules, il pensait :

— Tout cela n'empêche pas que Frédéric...

Car, bien qu'il se défendît d'être fat, il l'était comme les autres hommes. Et il se flattait que, s'il eût épousé Éliane, il ne lui fût pas arrivé ce qui arriva bientôt à Frédéric Simplex, son ami et son rival heureux.

JACQUES BAINVILLE.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

COMMENT L'ALLEMAGNE TRAVAILLE A LA PAIX

M. Stresemann n'est pas de ceux à qui on peut reprocher de s'endormir sur leurs lauriers. Son activité ne connaît ni la trêve des confiseurs, ni même les loisirs de l'interrègne ministériel. La chute du cabinet Marx ne l'a pas empêché de prononcer le retentissant discours de Hambourg. Pourtant cette harangue engage singulièrement l'avenir. Ne pose-t-elle pas, en principe, que le Reich est tenu de rester désarmé seulement dans la mesure où les autres puissances accepteront de réduire leurs armements? Encore cette hardiesse est-elle purement oratoire. *Verba volant.* Mais aussi *scripta manent.* M. Stresemann n'a pas reculé devant l'audace d'assumer l'initiative de la signature du pacte italo-allemand. Ici il n'y a pas à jouer sur les mots. Le ministre des Affaires étrangères se place au-dessus des contingences de la politique intérieure allemande. La conception s'affirme nettement dans le message de la Saint-Sylvestre. Les partis moyens sont les maîtres en Allemagne « parce que seuls ils osent prendre les responsabilités ».

C'est très exact. N'empêche que ces partis moyens ne peuvent se maintenir qu'avec l'appui des socialistes ou des nationalistes. Il n'est pas indifférent que le concours vienne de droite ou de gauche. Selon l'issue de la crise ministérielle on jouera du repoussoir militariste ou du repoussoir démagogique. La politique de M. Stresemann, malgré sa souplesse, ne peut s'adapter aux différentes combinaisons

que parce que, au fond, tous les Allemands reconnaissent les avantages et acceptent les profits de sa méthode. M. Stresemann peut ainsi faire abstraction des discordes internes, pour ne pas laisser échapper les occasions offertes à sa politique étrangère.

L'entente avec l'Italie est une de ces chances qu'on ne s'expose pas à laisser fuir, surtout quand le terrain a été assez habilement préparé pour conjurer les éclats. La convention signée le 29 décembre, au palais Chigi, avait su d'avance amortir les protestations. C'est tout juste si on n'y a pas applaudi comme à une de ces manifestations de solidarité pacifique devant lesquelles les anciens neutralistes se pâment d'admiration.

Évidemment, le texte est en apparence le plus anodin du monde. On pouvait compter sur la collaboration de M. von Schubert et de M. Scialoja pour édulcorer les articles. Pacte de conciliation et d'arbitrage, destiné à faciliter la solution des conflits. Quoi de plus conforme à l'esprit de Locarno et de Genève ! Une petite observation pourtant. Le pacte du lac Majeur repose sur la Société des Nations, dont le Conseil désigne les arbitres quand il n'arbitre pas lui-même. Au contraire, le pacte italo-allemand ignore délibérément la Ligue. Un comité de conciliation ou la Cour de La Haye, mais pas de Société des Nations. Les fidèles de Genève n'en sont d'ailleurs pas à s'offusquer pour si peu. Peut-être même seraient-ils tentés d'applaudir à une réserve qui épargne à la Ligue des missions scabreuses.

Tout serait donc pour le mieux, s'il n'y avait pas certains rapprochements assez troublants, dont toutes les subtilités diplomatiques ne parviennent pas à effacer l'impression. Pas plus tard qu'au mois de février dernier, M. Mussolini tenait à l'égard de l'Allemagne des propos qui ne pouvaient être considérés comme amicaux que dans le sens du *qui bene amat bene castigat*. Rappelez-vous cette volée de bois vert. L'Allemagne était accusée en propres termes de fomenter une propagande irrédentiste dans le Haut-Adige. Toute la manœuvre pangermaniste de l'*Anschluss* était démasquée. Le Duce signifiait que l'Italie ne permettrait ni la remise en question du caractère national des territoires du Haut-Adige, ni la moindre menace contre la ligne du Brenner. Dix mois à peine ont passé et le même M. Mussolini accepte d'ajouter aux liens de Locarno une nouvelle chaîne d'entente cordiale italo-allemande. Un tel revirement n'est tout de même pas banal. Que l'on ne prenne pas les choses au tragique, d'accord. On ne répare pas une erreur en la criant sur les toits. Une politique qui se développe au grand jour peut se corriger. Encore faut-il avoir le courage de regarder les faits en face, de dégager des causes les conséquences.

Les causes du rapprochement italo-allemand ressortent des circonstances mêmes dans lesquelles il est né. Un communiqué italien affirme que la première avance a été faite par M. Stresemann pendant l'assemblée des nations du mois de septembre. Le ministre allemand se montrait même très pressé d'aboutir. La chose est-elle si surprenante? Dès ce moment, l'Allemagne avait gain de cause à Genève. Dès ce moment aussi, le malentendu franco-italien était latent. L'idée était assez naturelle de chercher à l'exploiter avant un éclat. Retenons qu'il a fallu cet éclat pour déterminer les dirigeants de Rome à répondre à l'invite de Berlin. C'est seulement dans le trouble des incidents de Vintimille et de l'affaire Garibaldi que le gouvernement fasciste s'est tourné vers l'Allemagne. Il n'est pas douteux que, dans l'esprit de ses dirigeants, l'évolution n'ait été la contre-partie de l'insuccès du rapprochement franco-italien.

Il ne faut pas perdre de vue cette origine de l'affaire. Elle contient en germe les possibilités de redressement et aussi tous les avertissements. Ce n'est pas la première fois que les Allemands ont la chance d'exploiter une querelle latine. Les déboires de Villafranca ont préparé Sadowa et Sedan. La déception tunisienne a assuré, pendant un quart de siècle, l'emprise allemande sur l'Italie. Avis à ceux qui prennent les choses à la légère. Pour rompre la chaîne, il n'a rien fallu de moins que la faillite éclatante de Crispi, la clairvoyance du marquis Visconti Venosta, des efforts patients de M. Delcassé et de M. Barrère et, plus que tout, les folies de l'impérialisme germanique. La leçon est assez dure pour qu'on en conserve le souvenir à Rome, même si on affecte de l'oublier à Paris.

Jusque dans leurs initiatives les plus compromettantes, les diplomates italiens ont l'habitude de se réserver une marge d'évolution. La meilleure preuve que M. Mussolini ne s'est pas départi de cette règle est que, dès le lendemain de la signature du pacte allemand, la presse italienne a fait à la France des avances assez marquées. C'est donc surtout un coup de semonce qu'on a voulu tirer. Encore faut-il qu'il soit compris, sinon attention à la bordée. Cela signifie que, selon les circonstances, la combinaison italo-allemande prendra l'allure d'un de ces tours de valse que le kaiser voyait d'un si mauvais œil ou une forme plus précise. L'Italie mène son jeu en partie double et ce jeu est clair.

L'essentiel pour les Italiens, dans leurs rapports avec les Allemands, est de sauvegarder leurs frontières. On a commis à Locarno la faute grave de limiter au Rhin la garantie librement consentie ajoutée par l'Allemagne aux contraintes de Versailles. On a créé deux catégories de frontières, celles que tous les signataires de

Locarno déclarent intangibles et celles qui demeurent soumises aux aléas de l'avenir. On est ainsi allé au-devant des intentions de révision que l'Allemagne ne cache pas. La faute ne retombe pas sur M. Mussolini, qui n'a jamais dissimulé son peu de goût pour ce système et aurait préféré une solide coalition de résistance des vainqueurs. Cette solution ayant été écartée, il ne reste plus qu'à tirer le meilleur parti de la tactique de conciliation. Détourner les aspirations de revanche allemande de la ligne du Brenner, vers des directions moins inquiétantes pour l'Italie, ce n'est qu'un pis aller, mais c'est un pis aller qui peut mener loin, si on en arrive à envisager la répartition des profits de futurs bouleversements. N'oublions pas que le pacte italo-allemand a coïncidé avec le pacte de Tirana.

Est-il besoin de souligner le parti que les Allemands peuvent tirer de pareilles dispositions? Ils ont assez d'appétit à satisfaire pour ne pas s'embarrasser du choix. M. Stresemann a accepté sans hésiter d'inscrire dans le traité du 29 décembre, des dispositions qui excluent de l'arbitrage les questions intéressant la frontière italienne. Sa principale préoccupation a été de détourner les soupçons. Il a trouvé moyen de satisfaire l'Italie tout en se donnant l'air de la contenir, de presser la signature tout en se réservant la possibilité de futures conversations. Libre aux naïfs de s'attendrir devant ces preuves de modération. Nous y voyons seulement la preuve que le diplomate allemand s'entend à ménager les effets, préférant les réalités aux grands gestes. Dans cette réédition de la fable du lion et du renard, ce n'est pas le lion qui nous inquiète. On le retrouvera toujours du côté des vainqueurs. Par contre, le renard allemand poursuit avec une redoutable habileté son jeu de division et de destruction.

En même temps que le point de Rome, il a marqué le point de Kovno. Les Polonais ne s'y sont pas trompés. Dès qu'ils ont vu reparaître derrière les meneurs du coup d'État lithuanien M. Smetona, ils ont dit : « Travail allemand. » Comment s'y tromper, quand on connaît le rôle du personnage, directeur de banque à Vilna, chef du parti germanophile pendant la guerre, premier président de la République, avant de devenir le protagoniste du coup d'État du 17 décembre?

Dès que les troupes russes ont été refoulées, en 1915, par l'offensive de Hindenburg, les Allemands organisent, sous la direction du prince Ixenburg, une marche militaire s'étendant du golfe de Riga à la région de Varsovie. C'est un élément du plan grandiose qui exploite le réveil des nationalismes, pour disloquer toute la bordure occidentale de l'empire des tsars, avec le secret espoir

d'échanger un jour les provinces allemandes de l'Autriche contre la Pologne russe. Faut-il s'étonner de voir ces projets renaître, quand les Alliés vainqueurs semblent s'être appliqués à en sauvegarder tous les jalons essentiels? Destruction de la monarchie des Habsbourg, maintien du bastion de la Prusse orientale dans des conditions d'isolement qui constituent un défi au sens commun. Il ne manque plus que de laisser subsister sur la frontière orientale de la Pologne ressuscitée le foyer de troubles de la Lithuanie prédestinée à servir de trait d'union aux aspirations de revanche de Berlin et de Moscou.

On se demande comment un pareil plan a pu résister aux enseignements du présent et du passé. Relisez les annales et vous verrez qu'après avoir fraternisé pour arrêter les chevaliers teutoniques, Lithuaniens et Polonais ont vécu pendant des siècles sous le même sceptre sans que le particularisme du grand-duché eût à souffrir d'une association qui permettait une communion féconde des élites. Pour briser l'union, il a fallu la coalition des appétits qui ont supprimé la Pologne pendant un siècle. La Pologne sort du tombeau rajeunie, renforcée même par l'épreuve avec une population qui a presque doublé, mais toujours avec la troublante imprécision de ses frontières. N'est-ce pas le cas ou jamais de replacer sous son patronage les deux millions de Lithuaniens qui ne peuvent raisonnablement aspirer à une vie propre, condamnés à servir de tampon de choc entre les regrets d'hier et les espoirs de demain?

L'union n'est pas seulement dans l'histoire, elle est gravée sur la carte puisque la Lithuanie est le couloir du Niémen, le débouché normal de la Pologne vers la Baltique, le barrage prédestiné pour contenir le nouveau *Drang nach Osten*, dont l'Allemagne victorieuse a trahi le dessein.

L'armature du complot s'étale au grand jour. Dès 1917, sous l'égide des autorités allemandes d'occupation, M. Smetona constitue le comité national lithuanien. Un conseil du pays, la *Taryba*, est formé. Son président, M. Smetona, présente au prince Léopold de Bavière un mémoire demandant l'établissement d'un lien fédéral entre la Lithuanie et l'Allemagne. Le même M. Smetona se rend à Berlin en 1918. Il obtient de Guillaume II la charte qui introduit la Lithuanie dans la Confédération germanique. Le 14 juillet 1918, la couronne est offerte au duc d'Urach, de la maison de Wurtemberg. Voilà le régime et les hommes que les Alliés victorieux ont maintenus, sans que cette aberration se justifie par d'autres raisons que la conception la plus mesquine du principe des nationalités et surtout la crainte de renforcer la Pologne.

Le châtiment de telles fautes ne se fait jamais attendre. Les Polo-

nais se sont cabrés et ont saisi Vilna. Les puissances ont dû s'incliner devant une œuvre de réparation qui se fonde à la fois sur le vœu des populations et sur les nécessités militaires. Mais le geste énergique du général Zeligowski n'a fait que souligner la précarité du statut de la frontière orientale. Plutôt que de reconnaître le fait accompli, la Lithuanie a préféré s'exposer à la ruine en rompant tous les liens économiques qui la rattachent indissolublement à la Pologne. Elle s'est obstinée dans le désir d'une revanche qu'elle ne peut pas chercher seule et qui l'oblige à accepter la tutelle de Moscou ou de Berlin ou plus exactement des deux. Il y a quelques mois elle a contracté un pacte avec les Soviets. Bien vite elle a dû reconnaître le danger de laisser les voies complètement libres à l'ardente propagande de ses dangereux voisins. Alors elle s'est souvenue de l'appui trouvé à Berlin pendant la guerre et elle a cherché du côté de l'Allemagne le moyen non pas de se dégager de l'alliance soviétique, mais d'en neutraliser les inconvénients.

Telle est la véritable portée du coup de force organisé le 17 décembre par les éléments démocrates chrétiens, qui a ramené les deux principaux agents de l'Allemagne, M. Smetona à la présidence de la République et M. Valderamas à la présidence du Conseil. La situation a été exposée dans les termes les plus nets par le ministre de Lithuanie à Berlin, M. Sidzikauskas. L'hostilité contre la Pologne ne désarme pas. Le pacte de Moscou subsiste. On va y ajouter seulement un pacte germano-lithuanien, traité de commerce, conventions de neutralité et d'arbitrage. On ne dit pas convention militaire, parce qu'il faut s'adapter au vocabulaire locarnien. Mais entre les forteresses de la Prusse orientale et les arsenaux secrets constitués par les Allemands dans la région du Donetz, le couloir bétonné de la Lithuanie établit la liaison. La manœuvre d'encerclement de la Pologne se développe avec un cynisme auquel rien ne manque.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

DEUX CRITIQUES

La même semaine nous a apporté le recueil posthume des principaux articles de Marcel Azaïs et le dernier livre de M. Lucien Dubech, ce *Jean Racine politique*, dont quelques chapitres ont paru ici même. Comment ne pas rapprocher ces deux ouvrages dans une même chronique? M. Lucien Dubech semble nous y inviter en donnant, dans la préface qu'il a écrite pour le livre d'Azaïs, un portrait de son ami qui pourrait fort bien s'appliquer à lui-même, en même temps d'ailleurs qu'il constitue une excellente définition du critique. « Il possédait, écrit-il, les deux dons majeurs du critique, le caractère et le jugement. Sa farouche indépendance suffit à donner la mesure de son caractère. Son jugement était d'une fermeté et d'une solidité admirables. Il n'allait pas chercher des points de vue compliqués ni transcendants, il ne prétendait juger qu'aux lumières du sens et du goût communs à tous les êtres de qui la tête, modelée par une forte culture, n'a jamais été déformée par les préjugés d'école. Ce sens droit n'est, chez le commun des êtres, que le simple bon sens. Dans une tête supérieure et sur les plans d'en haut, il devient jugement, c'est-à-dire une des facultés les plus rares parmi les hommes. » C'est l'armature de la critique, puisque le verbe grec « krinein » veut dire « juger ». Marcel Azaïs, qui était bon humaniste, le savait bien, et M. Lucien Dubech ne semble pas l'avoir jamais oublié.

Marcel Azaïs, avant d'être écrivain, fut vigneron et propriétaire. C'est un détail biographique qui a son importance, non seulement pour rendre compte des solides attaches qu'avait le talent d'Azaïs avec sa terre natale, mais pour montrer quelle solution toute naturelle lui avait été fournie quant au problème du second métier de l'homme de lettres. Il vivait dans ses vignes, en Languedoc, six mois de l'année ; puis, la vendange achevée, le vin dans la cave, on voyait revenir à Paris ce robuste garçon, au regard fort et à la voix chantante, qui s'enveloppait, les soirs d'hiver, d'une vaste et sombre pèlerine, pour aller au concert ou au théâtre. Il avait fondé, en 1920, sa petite revue des *Essais critiques*, qu'il rédigeait tout entière à lui seul pour avoir le plaisir de parler librement de la politique, des livres, du théâtre, de la musique, et qui ne cessèrent pas de paraître pendant quatre ans. La publication en était seulement un peu irrégulière à l'époque des vacances ; mais si le numéro arrivait en retard, une note d'Azaïs expliquait que c'était à cause des vendanges. Le moyen de lui en vouloir ! En septembre 1924, le dernier cahier qui nous parvint était encadré d'une bande noire. Azaïs en avait corrigé les épreuves quelques jours avant de mourir par un funeste et stupide accident. Nous avions perdu en lui un critique de tout premier ordre.

S'il faut, avant de rappeler nos raisons de l'admirer, fixer ses limites, disons tout de suite que son goût solide était dépourvu des antennes qui lui eussent permis de reconnaître certaines subtilités, notamment dans le domaine de l'ironie. Les rivages méditerranéens, qui l'avaient vu naître, ont gardé de l'antiquité des vestiges de deux races : les Grecs y fondèrent des colonies avant que les Romains n'en fissent une de leurs provinces. Azaïs était tout Romain, et l'on eût dit qu'il descendait directement, par une filiation sans mélange, des hommes qui ont bâti le pont du Gard. Le jour où il vit l'Acropole, il ne cacha pas que le Parthénon et l'Erechtéion ne purent lui faire oublier les affreux désordres politiques de l'histoire d'Athènes. Il écrivit alors, en parlant à Minerve : « Ce peuple-ci fut aveugle et sourd. Tu lui parlas par tes poètes, tes statuaires, tes architectes, et il ne sut point t'entendre. C'est pourquoi il disparut de devant ta face. C'est pourquoi il subit les lois de ceux que, dans sa sottise, il appelait Barbares... » En revanche, ce Latin qui a la passion de l'ordre, tressaille d'une joie profonde à lire les noms de Nerva et de Trajan sur une inscription aux bords du Danube. « Ces noms magnifiques, dit-il, au ras de ce Danube germain, hun et slave, résonnent souverains. » Et il évoque l'ombre d'un légionnaire pour se faire donner des conseils comme ceux-ci : « Ceins

ta pensée, sois vigilant. Ne fais pas comme le barbare à qui on offre des pacotilles, il se jette sur le marchand et se pare au hasard. Mais toi, ne consens à t'orner que de choses précieuses. Aime le beau et l'utile : rappelle-toi que tu es Romain. » Ces quelques lignes tracent rigoureusement la direction de sa critique.

Les principaux articles de sa petite revue sont aujourd'hui réunis en un volume, sous le titre *le Chemin des Gardies*, qui est un nom du pays d'Azaïs. Ils comprennent des pages écrites de 1920 à 1924. Le recul que nous avons pour les relire nous permet de mieux mesurer leur valeur.

Écrivain politique, Marcel Azaïs a jugé, à la lumière d'une raison vigoureuse et d'un ardent amour de son pays, les actes du premier cabinet Poincaré d'après guerre (1922-1924). La politique n'entre pas dans le cadre de cette rubrique. Mais nous pouvons confronter les écrits d'Azaïs et les événements. Le moins qu'on puisse dire est que certaines de ces pages, qui se paraient seulement, quand on les lut pour la première fois, des simples mérites du bon sens, font maintenant figure d'éclatantes prophéties.

Critique littéraire, Marcel Azaïs a observé les années durant lesquelles se sont formées et manifestées les tendances de la littérature après la guerre. Les écrivains qu'il juge s'appellent Roland Dorgelès, Pierre Benoît, Alexandre Arnoux, Jean Giraudoux, Paul Morand, Roger Martin du Gard, Raymond Radiguet, Paul Valéry. Encore cette énumération ne comprend-elle que quelques têtes de chapitres. Marcel Azaïs, qui lisait à peu près tout, qui fouillait dans les petites revues, où il découvrait les premiers essais des débutants, devançait de loin les arrêts de la renommée. Tout récemment, des écrivains arrivés depuis peu à l'audience du public, comme M. Henri Deberly ou M. André Beucler, ont déclaré que Marcel Azaïs avait été le premier à les distinguer. Il était difficile de prendre en défaut son investigation et sa connaissance.

Tous ses jugements ne seront pas ratifiés. Quand il s'est trompé, à notre avis du moins, c'est généralement pour avoir craint d'être dupe de fantaisies sous lesquelles se cachait une inquiétude ou une angoisse qu'il n'a pas discernée. Nous avons dit tout à l'heure qu'il était plus lucide que subtil. C'est pourquoi certains jeux du cœur et de l'ironie lui ont échappé.

C'est à peu près la seule faiblesse d'une critique magistrale. Une culture très étendue, dont il était profondément pénétré, lui donnait toute l'autorité qu'il fallait pour débusquer les faux talents, les réputations surfaites, les mauvais auteurs de toute espèce. Un classicisme actif et intelligent — le vrai tempérament classique — le

poussait à la recherche des jeunes écrivains, qu'il scrutait attentivement pour mettre en garde leurs dons réels contre les erreurs de la mode. Sa clairvoyance à cet égard, remarquable en littérature, était d'une sûreté plus admirable encore quand il s'agissait de musique. Et nous regretterions de n'avoir trouvé dans *le Chemin des Gardies* aucun des articles qui ont fait d'Azaïs un critique musical hors de pair, si nous ne savions qu'un second volume conservera cette partie essentielle de son œuvre.

Nous n'allons pas porter des chouettes à Athènes, en parlant dans cette revue de la critique de M. Lucien Dubech. Mais son *Jean Racine politique* confirme, à notre avis, une idée que nous avions eue en lisant tel de ses articles sur le théâtre classique, ou bien ses conférences sur l'histoire grecque, ou encore l'*Histoire de Paris*, qu'il a publiée récemment, en collaboration avec M. Pierre d'Espezel. C'est qu'il y avait en M. Dubech l'étoffe d'un excellent professeur. L'enseignement est, d'ailleurs, assez voisin de la critique, et les écrivains qui sont passés de celui-là à celle-ci forment un cortège où brillent des noms illustres. M. Lucien Dubech, en nous donnant un livre qui est, en quelque manière, un théâtre de Racine expliqué, a fait le chemin contraire. Du reste, il vaut mieux, probablement, que son rôle de professeur se borne à écrire pour le public lettré des ouvrages comme celui-ci. Ce serait une classe singulière que la sienne, et qui ferait peut-être scandale, le jour, où, par exemple, un inspecteur demanderait à un élève de lui parler d'*Esther*, et entendrait répondre : « Monsieur, la tragédie d'*Esther*, c'est une histoire dans le genre de l'affaire Dreyfus. »

S'il fallait, en effet, dégager une thèse des analyses très pénétrantes que M. Dubech a faites du théâtre de Racine, ce serait qu'il y avait en Racine non seulement le poète, le psychologue, le dramaturge, que l'on étudie et que l'on dissèque depuis plus de deux cents ans, mais une intelligence politique qui, pour connaître les bienfaits de la monarchie de Louis XIV, n'en était pas moins avertie de toutes les aventures qui peuvent arriver à un gouvernement, des inconvénients et des avantages que comportent les divers régimes, de tous les types d'hommes, enfin, que l'on rencontre dans le monde où se traitent les affaires de l'État. Il a suffi pour cela à Racine de savoir lire l'histoire de tous les pays et de tous les temps, l'histoire juive, l'histoire grecque, l'histoire romaine, et surtout d'être, comme dit Jules Lemaître, « un des poètes qui a le mieux connu les hommes ». Il a peint les traits éternels de l'homme, non seulement tels qu'ils se manifestent dans les conflits de l'amour,

mais tels que les forment l'ambition, le goût du pouvoir, la crainte du souverain et celle des révolutions, en un mot tous les mobiles qui animent les tyrans, les ministres, les élus, et qui font et défont à travers l'histoire les républiques et les empires.

Cette perpétuelle actualité politique du théâtre de Racine avait déjà été discernée par Francisque Sarcey, il y a quelque quarante ans. Jules Lemaître nous a gardé, dans ses *Impressions de théâtre*, le récit d'une conférence de Sarcey sur *Athalie*, à l'Odéon, en 1888, où l'on trouve des comparaisons de ce genre : « Athalie, en prenant le pouvoir, a fait son deux décembre. — Quand Athalie donne plus de libertés aux prêtres, c'est le moment où l'empire se fait libéral et accorde la liberté de la presse. — Abner (Sarcey disait le général Abner) entre Athalie et Joad, ça rappelle tout à fait Changarnier qui, le matin, disait avec noblesse : « Représentants, délibérez en paix », et qui, le soir, couchait à Mazas. Etc... » M. Lucien Dubech a repris, pour la pousser plus profondément et avec plus de finesse, cette analyse d'un caractère de libéral qu'est le personnage d'Abner. Puis il en a trouvé un autre, mieux dessiné encore par Racine : le Burrhus de *Britannicus*, optimiste, impolitique, qui, dans un parlement, dit M. Dubech, irait d'instinct s'asseoir parmi le groupe des honnêtes gens qui s'abstiennent avec énergie. Mais il y a bien d'autres choses dans Racine. M. Dubech nous montre, par exemple, qu'*Iphigénie* est une critique du régime électif :

« Agamemmon, écrit-il, est le premier chef élu qui paraisse dans l'œuvre de Racine. Il est le premier qui soit, par position et par caractère, inférieur à son devoir d'État. *Iphigénie* est une tragédie où l'on voit le régime électif donner ses conséquences normales. L'assemblée des chefs grecs a commencé par désigner un homme faible par le caractère et par l'intelligence. Quand un collège électoral prend pour chef un homme énergique, c'est que les électeurs se sont trompés ; ils n'ont jamais envie de se donner un maître capable d'imposer sa volonté et de transformer sa précaire autorité en dictature. Les électeurs grecs ont désigné Agamemmon parce qu'il n'a pas l'étoffe d'un chef. Ils ont voté pour lui parce que ni son caractère ni ses talents ne le désignaient comme inquiétant. Il n'avait ni la supériorité militaire d'Achille, ni la supériorité intellectuelle d'Ulysse. En déposant son bulletin dans le casque, le roi d'Ithaque a pensé : « Je vote pour le plus bête. »

Comme chez Sarcey, les allusions à la politique contemporaine viennent elles-mêmes sous la plume du commentateur. Elles sont encore plus frappantes dans *Esther*, car la tragédie où nous trouvons le problème politique le plus actuel est peut-être celle que Racine fit à l'usage des demoiselles de Saint-Cyr. Il s'agit tout simplement de

la question juive dans les affaires de l'État. Et M. Dubech nous montre que Racine n'a omis aucun détail pour peindre l'habileté d'Israël à s'introduire au cœur du gouvernement en dissimulant son état civil. Esther, que Mardochée a poussée sur le trône d'Assuérus, ne dit-elle pas :

Cependant, mon amour pour notre nation
A rempli ce palais des filles de Sion...

Et elle ajoute :

Mais à tous les Persans je cache leurs familles.

Ce n'est donc pas d'aujourd'hui, conclut M. Dubech, qu'on rencontre des Lévy qui s'appellent Dupont. Que ne découvre-t-on pas dans les tragédies de Racine quand on sait les lire !

Le livre de M. Dubech nous montre ainsi l'œuvre racinienne d'un point de vue où il semble qu'aucun critique, sauf une fois Francisque Sarcey, ne s'était encore placé. Il fait valoir l'étonnante intelligence du grand tragique français, intelligence qui n'est pas moins admirable que le génie poétique qu'elle équilibre. Enfin, il aide à replacer cette œuvre dans le siècle quasi parfait où il semble que chacun, ministre, soldat, artiste, écrivain, ait travaillé selon l'ordonnance d'une vaste composition. De même qu'à Versailles, du fond de toutes les allées même les plus lointaines, la vue converge toujours vers le château, il n'est pas d'œuvre du dix-septième siècle que l'on puisse contempler sans que le regard se tourne vers Louis XIV. Celle de Racine moins que toute autre. Le roi et le poète furent liés par une intime amitié. L'âge, l'affinité des goûts et des caractères en fournissent assez de raisons. Le livre de M. Lucien Dubech nous en apporte une de plus. Le très grand politique qu'était par-dessus tout Louis XIV trouvait en Racine un esprit digne de lui. L'intelligence politique de Racine explique d'ailleurs bien des choses, non seulement la faveur dont a joui Racine auprès du roi, mais aussi sa disgrâce. Car il n'y a pas lieu de s'étonner désormais que Racine se soit cru capable d'écrire un mémoire sur les affaires de l'État. Mais Louis XIV, qui voulait que chacun fût à sa place, dit froidement : « Parce qu'il est bon poète, veut-il être ministre? » Ce qui prouve peut-être, pour finir, qu'il n'était pas extraordinaire alors de rencontrer la vérité politique dans une bonne tragédie et que si nous en sommes émerveillés aujourd'hui, c'est que nous sommes tombés dans une grande décadence.

André Rousseaux.

L'HISTOIRE

LE « BEAU MONTROND »

Le « beau Montrond » fut un des intimes, certains ont dit l'« aboyeur », d'autres l'« âme damnée » de Talleyrand. Du même âge que Napoléon, il sortit un an avant lui de l'École Militaire. C'était — disons-le sans retard — un fort mauvais sujet, mais avec des côtés séduisants. Curieuse figure, sur les confins des deux régimes, l'ancien et le nouveau, et tenant de l'un et de l'autre, mais surtout par leurs mauvais côtés, un de ces étranges personnages qui ont un pied dans la galanterie et l'autre dans la politique — le plus immoral des arts, comme on sait. Un Anglais définissait Montrond « le plus agréable coquin et le plus grand roué de France ». On le comparait alors à Faublas et à Valmont. Nous l'appellerions plutôt un chevalier de Grammont mêlé de Casanova, et c'est lui qui a posé pour le Maxime de Trailles, de Balzac.

Cette vie, en partie obscure et légendaire, car les gens comme Montrond écrivent peu et ne travaillent pas d'ordinaire pour la postérité, M. Henri Malo vient de la retracer dans un volume qui, en gardant la vérité de l'histoire, a tout l'attrait d'un roman (*Le Beau Montrond*, Émile-Paul, éditeur). Officier débauché et joueur, passant les nuits au cercle et très preste à « corriger le sort », Montrond commence par se battre avec un camarade qu'il avait détroussé. Son adversaire le touche en pleine poitrine, mais le blessé a le courage de tendre le bras sur la touche et de faire coup fourré. Son par-

tenaire en meurt, lui en réchappe. Il pourra désormais tenir les cartes sans que l'on songe à lui reprocher sa chance : « Il vit sur son mort », disait Talleyrand.

A l'aurore de la Révolution, Montrond se produit dans les salons de Paris, et il y suscite aussitôt des admirations très vives : « Ah ! ma chère, écrivait une Anglaise, comment se défendre contre les Français quand ils ressemblent à celui-là? Représente-toi un blond, doux et rose, la figure de ce que toutes ces dames appellent un Faublas, la grâce d'Adonis avec les épaules d'Hercule. » Ce sont des avantages qu'un homme si dénué de scrupules se garde bien de négliger. C'est dès ce moment-là, semble-t-il, qu'il connut chez Mme de Flahaut l'abbé de Périgord, si célèbre depuis sous le nom de Talleyrand. Tous deux se rangent à cette « coterie d'Orléans » qu'à travers des péripéties diverses ils serviront, en somme, jusqu'à la fin. C'est dire que, libéral et constitutionnel, Montrond n'émigre pas et continue de compter à son régiment. Après le 10 Août seulement, il songe à partir, mais alors on se doute bien qu'il n'est pas seul. Une femme l'accompagne, et c'est la belle duchesse de Fleury, « visage enchanteur, regard brûlant, taille de Vénus ». Tous deux se valent et se font exactement pendant : bien qu'elle n'ait encore que vingt-deux ans, Aimée de Coigny, femme du vieux duc de Fleury, a déjà fourni toute une carrière de scandale. A quinze ans, elle a enlevé Lauzun à sa cousine, la marquise de Coigny. Emmenée à Rome par son mari, elle y a vite recruté un autre amant, un Anglais, lord Malmesbury. La Révolution, ses péripéties et ses fureurs ne seront qu'un agréable passe-temps pour cette jolie femme. A peine sortie de France avec Montrond, voici qu'ils rentrent, car tous deux trouvent qu'on s'ennuie à l'étranger. Le 14 ventôse an II (4 mars 1794), on arrête avec Aimée, à sa terre de Marcuil-en-Brie, un individu suspect, que l'on appelle le « citoyen ci-devant noble ». C'est Montrond. On les mène ensemble à Saint-Lazare. Un jeune poète s'y trouvait déjà et y aiguisait contre les tyrans des iambes vengeurs. La grâce de cette compagne adoucit les cordes de sa lyre et en tira les accents harmonieux de la *Jeune Captive*. Cette vision nouvelle semble même lui avait fait oublier sa Fanny :

Fanny, belle adorée aux yeux doux et sereins...

Une pièce de vers adressée à la « blanche et douce colombe » contient, en effet, une déclaration en règle :

Ces gardiens envieux qui te suivent toujours
Auraient soudain connu que tu fais mes amours.

Mais avec l'ingénuité des vrais poètes, si Chénier vit bien

Les deux loups soupçonneux qui marchaient à sa suite

il ne soupçonna nullement le rival heureux que Saint-Lazare recélait dans ses murs. Le « citoyen Mouret » (nom patronymique de Montrond) ne songeait pas, lui, à la poésie. Il s'occupait de sortir de prison et d'en tirer sa compagne. Tournant autour du geôlier, il observe que cet homme inscrit de préférence sur sa liste les noms des riches, et biffe ensuite ceux qui le paient. Aussitôt il parlemente. Il n'a pas un sol sur lui, mais qu'à cela ne tienne : contre la promesse de cent louis d'or, il enlève sa liberté et celle de la « citoyenne Franquetot » (nom patronymique des Coigny).

Après, elle et lui ne pouvaient moins faire que de s'épouser. Il arriva ce qui devait arriver : au bout de cinq ans d'hymen et de joies sans mélange, la terre de Marcuil et ses bonnes fermes étaient mangées. Pour sauver le château et le parc, Aimée divorce, puis revole à d'autres amours. Mais elle tombe de Charybde en Scylla : Mailla-Garat, qu'elle enlève à la marquise de Condorcet, la forcera bientôt à vendre jusqu'à sa dernière tuile.

C'est alors que Montrond s'attache à Talleyrand. Ces deux natures avaient d'étranges affinités. Ce n'était pas la naissance : Montrond sortait d'une très petite noblesse (la particule devant le nom patronymique ne doit pas faire illusion), tandis que rien n'était plus ancien que Talleyrand. Mais ils avaient le même genre d'esprit et surtout les mêmes vices. On pourrait attribuer indifféremment à l'un ou à l'autre les déclarations cyniques et les bons mots : « Ce qu'il y a de plus criminel au monde, c'est la sottise », disait Montrond. Et, à une dame qui lui reprochait de trop aimer Talleyrand :

— Mon Dieu, madame, qui ne l'aimerait pas? Il est si vicieux !...

A quoi Talleyrand ripostait en appelant Montrond « l'enfant Jésus de l'Enfer ».

Surtout, les deux hommes avaient besoin l'un de l'autre. Il faut à Talleyrand des hommes de paille et des factotums qu'il dépêche en catimini à ceux avec lesquels il négocie. Il a, on le sait, l'habitude de trahir ceux qui l'emploient et de traiter sous main avec ses partenaires. En dehors des voies ouvertes, il a toujours des voies souterraines et cachées : c'est par là que lui arrivent les ristournes et les pots-de-vin. En outre, il joue à la Bourse et a besoin d'un intermédiaire adroit pour exécuter ses coups. C'est dans ce rôle de confident et de courtier marron que Mouret excelle. Son ambition, à lui, est de gagner de l'argent facilement et de le dépenser de même.

On a dit que Talleyrand avait ramené de l'émigration la belle

créole, Mme Grand — celle qui disait si plaisamment : « Je suis d'Inde » — et que Napoléon le contraignit d'épouser. M. Malo nous apprend que ce fut Montrond qui la lui amena, dans son cabinet des Affaires étrangères. Ce fut également Montrond qui lui présenta Mme Hamelin, l'ancienne « merveilleuse » — celle-ci pour des fins politiques, car elle était très éprise de son présentateur. Toutefois, comme elle « aimait mieux rendre deux êtres heureux que d'en attrister un seul », elle ne désolait pas, non plus, le beau Fournier, qui avait joint à son nom celui de Sarlovèze, et dont l'éclatant portrait en hussard rouge est aujourd'hui au Louvre. Après s'être quelque temps mis en ménage, Montrond et Mme Hamelin ne tardèrent pas à se brouiller, pour se réconcilier sur la fin. Celle que l'on appelait l' « oreille » de Talleyrand servit fidèlement et presque passionnément l'Empire. Elle « écouta » successivement pour Fouché, pour Desmarest et pour Savary, et si elle rendit les mêmes services à Decazes, ce ne fut sans doute pas avec le même zèle. Montrond, lui, trouva que l'Empire ne l'appréciait pas à sa valeur. Un railleur de sa force était à craindre. Il s'estimait de ceux, dit M. Malo « à qui certains gouvernements jugent prudent de verser de fortes mensualités ». Or, Montrond ne touche pas un sou. Sa verve s'échauffe et la police, qui a l'œil sur lui, demande son exil. Il habitait alors rue Cérutti, près d'une dame anglaise, lady Yarmouth. Cette dame eut en 1805 un fils, Henry Seymour-Conway, lord par courtoisie, qui devint célèbre plus tard sous le nom de « Mylord l'Arsouille ». M. Malo, qui est très documenté, nous apprend que « Mylord l'Arsouille » était le fils naturel de Montrond. Mais rue Cérutti habitait également une bien plus grande dame : la tendre Hortense, reine de Hollande. Un matin, au petit jour, un scandale éclate : deux beaux militaires, Charles de Flahaut et Auguste de Colbert, se battent sous ses fenêtres. Montrond n'intervient, semble-t-il, que pour les séparer, — il était le grand ami de Flahaut. Napoléon envoie Colbert se faire tuer en Espagne, et il exile Montrond.

Nous sommes en novembre 1809. Le banni passe près de deux ans à Anvers, où son ami d'Argenson est préfet. Il s'y distrait comme il peut. Mais une bonne fortune trop éclatante attire de nouveau sur lui la foudre. Pendant l'été de 1811, Montrond quitte subrepticement sa résidence, et soit à Aix-la-Chapelle, soit à Spa, passe deux mois avec la propre sœur de l'Empereur, Pauline Borghèse. Le frère irrité l'expédie au fort de Ham. Il en sort peu après, pour être mis en surveillance à Châtillon-sur-Seine. Mais, le 1er juillet 1812, le prisonnier prend la poudre d'escampette et, malgré toutes les recherches de la police, il s'échappe, sans qu'on réussise à le retrouver.

Tandis qu'on le croit embarqué à Marseille ou filé en Italie, il a gagné la Catalogne, d'où il rejoint en mer l'escadre anglaise. Le récit de cette évasion n'est pas le chapitre le moins piquant du livre de M. Malo.

Mais Montrond joue de malheur : l'amiral anglais prend l'évasion pour une feinte et l'évadé pour un espion. Le séjour de Londres est refusé au Français qui, en désespoir de cause, se rend en Sicile. A Palerme, il rencontre un prince exilé avec lequel il se lie : c'est le futur Louis-Philippe...

Après la chute de Napoléon, Montrond fait aussitôt en Angleterre un de ces voyages secrets dont il va prendre l'habitude. Sous les Cent-Jours, Napoléon l'emploie, malgré ses préventions (du reste fondées) : l'Empereur ne trouve personne qui réussisse à franchir les lignes ennemies pour se rendre à Vienne. Fouché propose Montrond, et Montrond, naturellement, réussit. Il porte des lettres à Marie-Louise et des propositions à Talleyrand... Mais, en même temps, Fouché lui a donné une autre mission — secrète, cette fois — celle de tâter le Congrès de Vienne en faveur du... duc d'Orléans !... Après Waterloo, Montrond redevient l'homme du prince de Bénévent. Dès lors, il fera sans cesse la navette entre Londres et Paris, tout à sa mission d'agent secret, sans que l'on puisse savoir quand c'est pour Talleyrand, ou pour le duc d'Orléans, ou pour les deux à la fois, qu'il travaille. Dès sa disgrâce, c'est-à-dire dès 1816, Talleyrand semble avoir partie liée avec le fils d'Égalité. La police de Charles X l'a su, ou en a eu vent. Montrond ne cessa pas, d'ailleurs, d'être l'assidu de l'ambassade d'Angleterre, sous lord Granville et ses successeurs, et, d'autre part, le mouvement orléaniste trouva son point d'appui à Londres.

Juillet 1830... Voilà Montrond tranquille et tout-puissant : n'est-il pas l'ami du nouveau roi et n'aura-t-il pas jusqu'à la fin ses grandes et ses petites entrées aux Tuileries? D'augustes familiarités lui permettront un jour ce court dialogue avec Thiers :

— Je viens de chez le roi. J'ai passé deux heures avec lui. Nous avons parlé de toutes choses... et de vous.

— Eh ! bien, qu'a-t-il dit?

— Il dit qu'il vous a deviné, qu'il sait ce que vous voulez.

— Quoi?

— *Vous voulez sa place; mais il m'a chargé en même temps de vous demander pour lui celle de ministre des Affaires étrangères... Vous pourriez plus mal choisir...*

Le mot est joli, et assez fin pour être de Louis-Philippe.

Montrond désormais vit grassement et se livre sans contrainte à

ses goûts de cercle et de bohème un peu cynique. L'histoire de ses meubles, rachetés à son valet de chambre, sans que cependant ils lui appartinssent, et que ses créanciers ne parvinrent jamais à saisir, est inénarrable. La vieillesse, toutefois arrive, et l'on se doute bien que celle d'un Montrond ne va pas sans infirmité. Il va faire de longs séjours à Valençay où son grand ami a pris ses Invalides. On les voiture côte à côte dans le parc et, après de longs silences, les deux vieux complices retrouvent un peu de leur esprit pour échanger des mots « rosses ».

De quinze ans plus âgé, Talleyrand part le premier. Montrond le voit mourir, l'œil sec, et ne trouve que cette brève oraison funèbre : « Au lieu d'une bonne grosse rente, croyez-vous qu'il m'a légué... son fauteuil historique ! » Ironie posthume du testateur, fixé peut-être sur la tendresse de son « âme damnée ». Dans cette même chambre mortuaire, Montrond entend Thiers qualifier ainsi la conversion *in extremis* du défunt : « Le prince de Talleyrand a gâté toute sa vie par cette capucinade ! » — « Monsieur Thiers » était anticlérical, en effet, et cet article essentiel de son programme suffit peut-être à expliquer son alliance avec Gambetta, alliance qui, on le sait, fonda la troisième République.

Quant à Montrond, il finit sans gloire, le 18 octobre 1843, entre les friponneries des valets et celles des filles, retrouvant au dernier moment l'affection de sa vieille amie, Mme Hamelin, devenue prude sur ses vieux jours.

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ALFRED SMITH

Comme il serait tentant de vendre la peau de M. Coolidge, qui s'estime si cher, et d'annoncer, dès maintenant, qu'en 1928 il ne sera plus président des États-Unis d'Amérique! Mais on doit, en ces matières, être d'une extrême prudence. Disons donc que M. Alfred Smith n'a pas plus de quatre-vingt-dix-neuf chances contre une de remplacer M. Coolidge, homme-huissier, à la Maison-Blanche. Pas plus, mais pas moins. Aux dernières élections sénatoriales, l'humide Smith l'a emporté, à 250 000 voix de majorité, sur ses concurrents secs, malgré les efforts du fils Roosevelt et de M. Mac Adoo; malgré la campagne acharnée que les journaux de M. Hearst, — notre « ami » — ont menée contre lui. Gouverneur de New-York depuis 1917, M. Smith a été battu en 1920 pour ne s'être pas méfié des morsures de Hearst et de sa meute. Mais il a été réélu ensuite, régulièrement, et par des voix de plus en plus nombreuses. Car il a pour lui tous les démocrates, ses amis politiques, et pas mal de républicains qui ne veulent pas mourir de soif. Amica republica sed... bonum vinum lætificat... *Sans compter la bière, dans laquelle il ne faut pas cracher.*

N'allez pas croire que M. Smith est le champion des altérés. Sans doute, on lui sait gré de vouloir délivrer les gosiers de l'étranglement puritain, et d'avoir donné, dans l'État de New-York, l'exemple de la rébellion, qu'ont suivi, sans hésiter, les États du Wisconsin, de l'Illinois,

du Colorado, de Montana, de Nevada et de Californie... Mais on l'aime pour d'autres vertus. Pour sa franchise, d'abord. Cet anti-prohibitionniste lève haut son verre. Ce catholique lève haut sa bannière. Pour un homme d'État américain, c'est un lourd handicap que d'être catholique. Un catholique honteux serait perdu. M. Smith est un catholique qui proclame sa foi, sans ostentation, et même fermement. Tous les dimanches, depuis tantôt un demi-siècle, il va entendre la messe à l'église Saint-James. Il use, sur son prie-Dieu, ses pantalons d'homme élegant et même coquet, comme autrefois, en habits râpés, il y fatiguait ses genoux nus d'élève de la « public-school ». Pas plus qu'en défendant le vin il n'est devenu alcoolique, il n'est, en accomplissant ses devoirs religieux, devenu bigot. Il est simple, sincère et tolérant.

Son quartier natal est le Manhattan, qui fut longtemps, à New-York, ce que le quartier de l'Hôtel-de-Ville est à Paris : le refuge des gens venus d'un peu partout, des Juifs, des Russes, des Napolitains et des Suédois. Son père et sa mère étaient Irlandais. L'un tirait la bricole; l'autre lavait la vaisselle des autres. M. Alfred Smith n'est pas de ces Américains rapaces qui n'ont jamais connu la pauvreté. Il perdit son père très jeune, quitta l'école avant d'avoir appris à construire de belles phrases inutiles, et vendit du poisson au marché. Pas bégueule, fort en gueule, il était adoré au banc de la marée. Le fils de la mère Angot. Il tutoyait tout le monde. Aujourd'hui encore, quand il se promène parmi ses dix millions d'administrés qui le connaissent à peu près tous, il cause familièrement avec les marchands d'allumettes et les vendeurs de journaux. C'est un des quatre ou cinq démocrates vraiment démocrates du Nouveau Monde et du Vieux.

C'est au marché, debout sur le marbre gluant, et les mains scintillantes d'écailles qu'il prononça ses premiers discours, en slang new-yorkais, et qu'on s'aperçut qu'il était éloquent. L'éloquence de M. Smith est irrésistible. Elle est nette, directe et imperturbable. Ce poissonnier de l'Hudson parle comme le paysan du Danube, et les plus savants l'écoutent bouches bées. A la tribune du Sénat, sur la « plate-forme » entourée d'une population houleuse, ou au coin du feu, près de Mrs Smith — une camarade d'école qu'il a épousée, comme P'tit Bonhomme, de Jules Verne, épousa Jenny, — et de ses cinq enfants, M. Smith parle avec le même calme, la même force sûre, et le même bon sourire aimable et puéril. Son clair langage et sa physionomie aimable frappèrent un des grands manitous du club démocrate Tammany qui ouvrirent à l'adolescent Alfred la carrière politique. On le fit besogner dans les bureaux de la mairie, où il s'initia aux gabegies administratives, pour les mieux combattre, plus tard. Il occupait ses loisirs à jouer la comédie dans de petits théâtres, et à adoucir sa prononciation rugueuse. A

trente ans, il était élu député à l'Assemblée de l'État de New-York. A cinquante, il en fut nommé président. A cinquante-cinq, si le Ku-Klux-Klan lui prête vie, il s'assiéra dans les fauteuils de MM. Woodrow Wilson et Coolidge. Il n'en sera ni plus orgueilleux, ni moins souriant!

M. Wilson-le-Lugubre emmena M. Smith à Paris avec lui en 1919. M. Smith aurait pu collaborer au Traité de Versailles. On affirma qu'il s'en désintéressa tout de suite, trouvant que son chef ne faisait que des sottises. Il passa son temps gaiement, parmi nous, et vertueusement.

Heureux les doux! Heureux les simples! M. Smith est un personnage de Goldsmith et de Dickens. Il a la naïveté du vicaire de Wakefield, et la bonhomie malicieuse de M. Pickwick. Il est optimiste comme eux. Il aime à faire le bien. Comme maire de New-York, il a défendu les budgets de sa ville avec une énergie, une probité, un amour de l'économie que toutes les municipalités, et celle même de Paris, soit dit sans offenser nos susceptibles édiles, pourraient prendre pour exemples. Il ne s'est pas préoccupé de savoir si les quatre cents employés de la mairie, dont il jugea la présence superflue dans ses bureaux, voteraient contre lui. Il ne s'est pas préoccupé de savoir si les grands trusts qu'il combattait et dont il ruinait les combinaisons, hésiteraient à assurer le confort de ses vieux jours. Il n'a jamais demandé aux bons serviteurs de la Cité, avant de leur donner de l'avancement, s'ils étaient démocrates comme lui, ou républicains comme M. Coolidge. Il s'est simplement proccupé de faire couler de bonne eau dans les conduites, de distribuer du courant électrique à bon marché dans toutes les rues, et d'assurer la commodité des voyageurs du subway, et de ne signer que des contrats qui coûtassent aussi peu que possible aux contribuables de l'East et du West.

Ce naïf a du cœur. Naïveté et tendresse vont bien ensemble, mais fort mal, d'ordinaire, avec les régimes électifs. On peut dire que la fortune politique de M. Smith est un paradoxe. La main de la Providence le conduit par des voies ignorées, et désertes, vers le succès... A l'Assemblée de l'Etat de New-York, qui possède certaines prérogatives, en matière de législation, M. Smith a appliqué la morale évangélique. Il a protégé les laborieux et pardonné aux femmes tombées. C'est lui, ce père de famille impeccable, qui fit améliorer la situation des enfants naturels, et donna aux compagnes illégitimes des droits presque égaux à celles des épouses légales. Il ne craint pas le scandale, quand le bonheur des êtres faibles est en jeu. Ce « good fellow » est tout le contraire d'un puritain. Il est pur... Il fait songer, encore, à ce natif de Huronie, neveu de Mlle de Kerkabon, qu'on avait surnommé l'Ingénu.

Le jour du scrutin, tous les cœurs des États-Unis battront peut-être

d'anxiété. M. Alfred Smith, le populaire Al, — *on sait que M. Coolidge est appelé, en bref,* Cal. *parce que son second prénom est Calvin,... — n'aura pas une pulsation de plus.*

***

Le Théâtre idéologique.

Dans une île de la côte bretonne, Sein ou Ouessant, l'écrivain Carolles vient de perdre sa femme, emportée par une lame. Il a pour secrétaire une jeune Irlandaise d'une sensibilité maladive, Béatrix. Un soir que tous deux sont affolés d'énervement, Béatrix tombe en sommeil cataleptique, et endormie, elle se met à parler comme si l'esprit de la morte s'était substitué à elle.

Un indifférent étudierait peut-être de sang-froid ce cas pathologique. Un mari qui vient de perdre une épouse aimée n'est pas de sang-froid. Carolles n'est pas crédule. Il ne peut s'empêcher d'être bouleversé. Il mène l'investigation avec angoisse, mais avec lucidité. Il presse de questions Béatrix ou celle qui s'exprime par la voix de Béatrix. Quel qu'il soit, l'esprit qui habite la jeune fille semble prendre plaisir à torturer son interprète dans sa chair et Carolles dans son esprit. La morte s'accuse d'infidélités passées, si bien que Carolles se trouve acculé à ce dramatique dilemme : une occasion s'offre à lui de vérifier peut-être la survie de l'âme humaine ; mais du même coup il vérifierait sûrement la trahison du seul être qu'il a aimé.

Le conflit est étrange. Il ne laisse pas d'être saisissant. M. Lenormand croit-il donc au spiritisme? Pas le moins du monde, et tout s'expliquera par des raisons parfaitement naturelles. La pièce porte pour titre *l'Amour magicien*, et de fait la seule magie était celle de l'amour. Béatrix aimait Carolles, sans même le savoir. Cet amour inconnu a pris chez cette nerveuse des voies extraordinaires ; dans l'inconscient du sommeil hypnotique, elle a parlé comme si elle était la femme aimée par Carolles, et elle a travaillé à briser l'image, et elle y a réussi de telle sorte qu'un jour, au retour du printemps, l'homme s'aperçoit qu'il préfère à présent la vivante à la morte. La sensibilité de Béatrix est trop détraquée, trop tendue, pour entendre sans se rompre cet appel de la nature, et elle meurt étouffée comme si la morte se vengeait.

Ce drame extraordinaire est admirablement construit et mené. M. Lenormand ne cherche à prouver ni la survie ni son contraire ; un matérialiste, un spiritualiste ou un catholique peuvent écouter la pièce d'un bout à l'autre sans qu'une de leurs croyances essentielles soit contredite. En somme, les seuls qui seront fondés à se

plaindre seront les spirites, puisque M. Lenormand explique ce drame de l'hypnose par des raisons naturelles.

Reste ce cas d'un auteur qui tire un ouvrage dramatique d'une donnée pathologique aussi exceptionnelle. La pièce est fort bonne, conduite avec une intelligence et une véracité rares. L'effet produit est très fort. Mais il faut signaler sa nature très particulière : c'est un effet obtenu en agissant sur les nerfs par le spectacle de ces scènes d'hypnose. Non pas seulement sur les nerfs, sinon nous serions au Grand Guignol, car l'esprit est satisfait de voir M. Lenormand jouer la difficulté et gagner la partie, s'embarquer dans une histoire de spiritisme et en sortir sans avoir offensé la raison ; mieux encore, le cœur ne laisse pas d'être intéressé par la façon dont la passion inconsciente de Béatrix travaille dans les ténèbres, par la parfaite et pénétrante vérité avec laquelle Carolles, ébranlé par le doute, finit par s'abandonner à l'appel de la nature en face de ce jeune être vivant qui lui donne une telle preuve d'un amour extraordinaire. En résumé, l'*Amour magicien* est une des meilleures pièces de M. Lenormand, et l'une des plus caractéristiques de notre temps : la vérité du cœur n'y est pas négligée ; mais il faut aller la saisir à travers un cas d'exception, à travers une étude pathologique et à travers une idéologie. L'hypnose, le spiritisme, matière et moyen de l'art dramatique, le moins qu'on puisse faire est de noter le fait.

* * *

Jean Le Maufranc, le personnage de la nouvelle pièce de M. Romains, est symbolique. C'est l'homme moderne, accablé par une société oppressive. Bien loin de juger avec les partisans du progrès que l'homme est dans le monde moderne plus heureux ou plus libre qu'auparavant, M. Romains affirme avec une vigueur singulière que la vie, telle qu'elle est faite à l'individu dans les démocraties contemporaines, est intolérable. Jean Le Maufranc, citoyen honnête et aisé, est rendu littéralement enragé par l'intervention perpétuelle de l'État qui surveille ses études, l'envoie au régiment, le mobilise, le soumet à des prescriptions d'hygiène ou de morale, met le nez dans ses affaires privées, contrôle sa fortune, la confisque en partie et l'empêche pour finir de disposer du reste. Un jour qu'il est excédé par cette surveillance et cette contrainte, Jean Le Maufranc avise dans la rue une « Société pour la protection de l'homme moderne ». Il y pénètre. C'est pour y découvrir avec stupeur qu'on prépare de nouveaux attentats contre ce qui lui reste de liberté, qui au nom de la religion, qui au nom de la morale, qui au nom de l'intérêt public, qui au nom de son propre intérêt, à lui Jean Le Maufranc, qui entre en fureur à la pensée qu'on ne lui laissera plus même le droit de discerner lui-même son intérêt ou son agrément personnels.

A ce moment, un Anglo-Saxon lui fait comprendre par un ingénieux symbole que la seule défense qui reste à l'individu contre la Société moderne est l'hypocrisie. Jean Le Maufranc organise alors toute une vie en partie double, résultat normal de la prohibition. Aux yeux de la Société, il sera vertueux, sec, chaste, contribuable et même propagandiste de la fameuse Société pour la défense de l'homme moderne. Dans la coulisse, il se rattrapera en gagnant de l'argent qu'il dissimule, en s'enivrant, en corrompant les femmes. Mais cette hypocrisie ne le rend pas heureux : il vient trouver un évêque qui figure dans le comité de la Société oppressive, et sous le sceau de la confession, il débride son cœur. L'évêque lui parle de Dieu, il répond qu'il n'y croit plus et qu'il voudrait pourtant y croire, et la pièce se termine sur ce point d'interrogation.

Pour la solidité et l'originalité des idées, cette pièce est la meilleure qu'ait donnée jusqu'à ce jour M. Romains. Le seul malheur est qu'elle soit comme toujours trop abstraite, et que si elle passionne et satisfait le critique, elle est pour le public difficile, souvent obscure et toujours beaucoup trop idéologique. *Jean Le Maufranc* n'est peut-être pas une pièce très réussie. Mais l'excellente et vigoureuse critique ! Il faut louer sans réserve M. Romains d'avoir vu le mal avec cette netteté lucide, de l'avoir montré avec courage et franchise et d'avoir fait éclater par une exagération hardie ces deux vérités complémentaires : l'homme est moins libre dans la Société moderne qu'il n'a jamais été ; et la contrainte le conduit nécessairement à la dissimulation. La République, disait Montesquieu, est le règne de la vertu. M. Romains répond : la démocratie est le règne de l'hypocrisie. En supprimant toute familiarité dans les mœurs, elle a conduit à la tartufferie obligatoire.

Au point de vue dramatique, on remarquera une fois de plus que M. Romains utilise l'art dramatique pour exposer des idées plutôt que pour peindre des passions ou scruter des caractères. Cette fois, on l'approuve pleinement quant au fond ; il est dans son droit en faisant servir l'art dramatique à la critique morale ou sociale. On ne peut cependant s'empêcher de remarquer la constance avec laquelle on fait servir l'art dramatique à débattre ou exposer des opinions plutôt qu'à nouer des actions ou à perfectionner la connaissance des âmes. De même que le roman, le théâtre croit pouvoir, sinon résoudre, du moins aborder tous les problèmes. Et alors qu'il existe aujourd'hui toute une école de romanciers voués à l'analyse, la pièce d'analyse est aujourd'hui une rareté à peu près introuvable. Répétons que, chroniqueur, nous nous contentons de cataloguer des faits d'évidence.

*
* *

Bien entendu, nous avons à nous occuper avant tout de l'art dramatique français. Voici cependant deux pièces étrangères, qui vont

être les deux succès de la saison d'hiver : à l'Atelier, M. Dullin a représenté avec une réussite rare *la Comédie du bonheur*, d'un auteur russe, M. Evrenof. A la Comédie des Champs-Élysées, M. Jouvet a rencontré une chance au moins égale et un succès justifié avec *Au grand large*, d'un auteur anglais, M. Sutton Vane. Or, il est à remarquer que l'une et l'autre de ces pièces prétendent à la profondeur philosophique.

M. Evrenof montre un médecin philanthrope qui soigne ses malades en leur déléguant des comédiens qui leur jouent *la Comédie du bonheur*, c'est-à-dire qui apportent à chacun l'illusion bienfaisante. A la jeune fille disgraciée, le jeune premier fera croire qu'elle est aimée. Au vieillard abandonné, le comique prodigue les inventions qui le divertissent. M. Evrenof suggère que le bonheur n'est jamais plus solide, et quand l'acteur a fini de jouer son rôle de complaisance, il ne reste plus que le souvenir d'un songe. Ce lieu commun n'aurait guère d'intérêt si d'abord il ne servait de fil conducteur à un spectacle curieux : l'école qui marche aujourd'hui à la suite de M. Copeau prétend que l'art dramatique ne peut plus être sauvé que par un retour au style libre et au jeu improvisé de la comédie italienne. Penseur banal, M. Evrenof est excellent metteur en scène, et *la Comédie du bonheur* fournit le premier modèle contemporain de ces canevas à l'italienne que réclament les théoriciens. Et ensuite, elle offre un nouvel échantillon de ces ouvrages dramatiques que prétendent apporter une explication de l'univers.

*
* *

La pièce de M. Sutton Vane le prétend aussi. Et celle-ci nous apporte l'explication anglo-saxonne. On y voit une sorte de vaisseau fantôme qui emporte mystérieusement des représentants des diverses passions humaines : un prêtre, un homme d'affaires, une mondaine coquette, une femme honnête, un homme vicieux et un couple d'amoureux. En route, à certains signes bientôt irrécusables, tous ces gens s'aperçoivent qu'ils sont morts. Ils ne s'en aperçoivent pas tout de suite parce que l'homme a du mal à se convaincre de sa propre mort. Quand ils sont convaincus, les passagers du vaisseau qui mène à l'autre monde songent à affronter le jugement, chacun selon son caractère. Le pasteur n'est pas rassuré, l'homme d'affaires *bluffe*, la coquette voudrait grimer sa vie, le vicieux s'épouvante, seule l'honnête femme ne se trouble pas. Le juge arrive ; il récompense et punit chacun selon son mérite ; et les amoureux, qui n'étaient pas tout à fait morts, sont rendus à la vie, trait de sensibilité bien anglo-saxonne.

Cette pièce, avons-nous dit, et à Paris les juges intelligents ne s'y sont pas trompés, apporte les candides solutions de la métaphysique et de la religiosité anglo-saxonnes. Les morts voguent vers l'au-delà

sous pavillon britannique et sont jugés à l'arrivée par un commissaire à l'émigration américain. Il écarte les indésirables, vérifie s'il y a à bord des amateurs de whisky, et, dans le ciel, les élus connaîtront les joies de la prohibition. C'est étonnant. Et d'autre part, voici encore un ouvrage dramatique qui se mêle de ce qui ne semble pas, à première vue, le regarder. Ainsi, en Angleterre et en Russie aussi bien qu'en France, l'art dramatique propose des vues sur la survie, la société, le bonheur. Trait important, à noter, à retenir, à retrouver certainement.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LES AFFAIRES D'ALLEMAGNE. — *La crise ministérielle allemande, prévue depuis longtemps, se produit enfin.*

Devant les bruits d'un élargissement de la coalition gouvernementale vers la droite, les socialistes prennent peur. M. Scheidemann interpelle au Reichstag et révèle les relations du commandement de la Reichswehr avec les associations de droite, les grands industriels de la Russie (16 décembre).

La crise n'est pas encore résolue.

Dans l'intervalle, M. Stresemann prononce un grand discours à Hambourg. Il y montre les succès obtenus par l'Allemagne en politique étrangère (20 décembre).

Le conseil de guerre de Landau acquitte le lieutenant Rouzier, qui, attaqué à Germersheim par plusieurs Allemands, en a tué un et blessé plusieurs. Il condamne à la prison six des agresseurs (21 décembre).

Ce jugement est exploité avec fureur par la presse allemande, qui se sert de tous les incidents, quels qu'ils soient, pour réclamer l'évacuation des territoires occupés.

M. von Hœsch, ambassadeur d'Allemagne, se rend même au Quai d'Orsay, pour protester contre le jugement du Conseil de guerre et en réclamer la révision (22 décembre).

La décision du gouvernement français de libérer les Allemands condamnés n'arrête pas la campagne (24 décembre).

Le docteur Bell, ministre pour les territoires occupés, demande à la Haute Commission rhénane d'engager des pourparlers pour examiner les « mesures » à prendre afin d'éviter le retour des incidents de Germersheim. Il précise, dans une interview, que 1927 *sera l'année au cours*

de laquelle la question de l'occupation rhénane devra être résolue (31 décembre).

Le traité italo-allemand. — *Signature du traité d'arbitrage et d'amitié entre l'Italie et l'Allemagne* (29 décembre).

France. — *Le budget de* 1927 *est voté par les deux Chambres* (18 décembre).

— *La Fédération des fonctionnaires adhère à la C. G. T.* (24 décembre).

Suisse. — *M. Motta est élu président de la Confédération helvétique pour* 1927 (16 décembre).

Yougo-Slavie. — *Cabinet Ouzounovitch* (25 décembre).

Lithuanie. — *Un coup d'Etat militaire renverse le gouvernement de Kovno, sympathique aux Soviets* (16 décembre). *Le professeur Smetona est élu président de la République* (19 décembre).

États-Unis. — *Manifeste de quarante professeurs de l'Université de Colombia réclamant l'annulation des dettes de guerre* (20 décembre).

— *Débarquement de troupes américaines au Nicaragua* (23 décembre).

Japon. — *Mort de l'empereur Yoshi-Hito* (25 décembre).

Chine. — *Memorandum britannique exposant l'attitude opportuniste du gouvernement anglais dans les affaires de Chine* (18 décembre). *Le gouvernement français annonce qu'il demeurera dans l'expectative.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34531.